Bulletin des Amis d'André Gide

N° 160

OCTOBRE 2008

Le

Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
Daniel Moutote (1985-1988), Daniel Durosay (1989-1991)
et
Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Metz
et le concours du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Claude MARTIN,
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité de lecture. Les textes non acceptés ne sont pas renvoyés.

*

Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à
Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,
2, rue du Creux du Pont, 34680 Saint-Georges-d'Orques
(*Tél.* 04.67.79.32.89 — *Courriel* pige.masson@orange.fr)

relative à l'AAAG, à
Pierre LACHASSE, secrétaire général de l'Association,
374, rue de Vaugirard, Bât. A, 75015 Paris
(*Tél.* 01.45.32.82.72 — *Courriel* pierre.lachasse@orange.fr)

BULLETIN DES AMIS D ' ANDRÉ GIDE

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE
VOLUME XXXVI, N° 160 — OCTOBRE 2008

Autour du Voyage au Congo

Jean BÉNILAN : André Gide à Léré. 439
À la Chambre. Débats sur le régime des concessions en Afrique Équatoriale Française (1927, 1929). 461
Le Dossier de presse de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad,* X (Marius-Ary Leblond, Géo Charles, Pierre Bonardi, Pierre Cadet, Édouard Payen, Marie-Louise Sicard, Anonyme, Louis Jalabert, André Bellessort, Pierre Mille). 471

Jocelyn VAN TUYL : « Un effroyable consommateur de vies humaines ». Témoignages littéraires sur la préhistoire du sida. .. 509

*

Catharine SAVAGE BROSMAN : *Madeleine Gide in Algeria.* 543

Sur le *Journal* d'Henri Heinemann, par Pierre MASSON. 549

Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XL (2 octobre — 11 décembre 1947). 553

Le Dossier de presse des *Nourritures terrestres,* IV : Edmond Jaloux, Léon Blum. 577
Chronique bibliographique. 588
Varia. 591
Cotisations et abonnements 2008. 594

Autour du Voyage au Congo

Le BAAG *a souvent tourné l'attention de ses lecteurs sur le voyage que fit Gide, en 1925-26, au Congo et au Tchad ; sur le sujet, sous des angles divers, une vingtaine d'articles originaux ont été publiés dans la revue, qui a aussi recueilli, dans le « dossier de presse » ouvert en 1983, dix-huit articles extraits des journaux et revues de l'époque ; un dossier que viennent enrichir ici dix autres articles. L'étude de Jocelyn Van Tuyl qu'on lira dans le présent numéro relève d'une perspective nouvelle, apportant, non pas un éclairage nouveau, à proprement parler, sur les livres de Gide, mais une nouvelle façon de les lire, d'y trouver des matériaux pour écrire une histoire – la « préhistoire » du Sida – dont on ne pouvait soupçonner l'existence il y a quatre-vingts ans…*

Pour ouvrir ce petit ensemble documentaire, nous reproduisons

— des extraits des débats de la Chambre des députés, lors des séances du 23 novembre 1927 et du 14 juin 1929 où le témoignage de Gide fut cité à la tribune, notamment par le député socialiste Henry Fontanier [1] *;*

— les pages qui, signées Jean Bénilan, furent publiées dans La Revue de France *du 1er novembre 1930 : « André Gide à Léré* [2] *».*

On sait – tant par Le Retour du Tchad *de Gide (in* Souvenirs et

---

1. Député du Cantal, Henry Fontanier (1880-1938), collaborateur du *Populaire,* est alors membre de la Commission des affaires coloniales.

2. *La Revue de France,* 10e année, n° 21, 1er décembre 1930, pp. 96-119. Cette revue bi-mensuelle, fondée en 1921 par Horace de Carbuccia (qui devait sept ans plus tard lancer l'hebdomadaire *Gringoire*), l'académicien Marcel Prévost (auteur à scandale, en 1894, des *Demi-vierges*) et Raymond Recouly, était un des principaux organes de la droite nationaliste.

voyages, *Bibl. Pléiade, 2001, pp. 597-9) que par les* Carnets du Congo *de Marc Allégret (éd. Daniel Durosay, Presses du CNRS, 1987, pp. 236-8), que les deux voyageurs et leur longue caravane firent étape, du 30 mars au 2 avril 1926, à Léré, chef-lieu de subdivision du Tchad, sur la frontière avec le Cameroun, à quelque 300 km au sud-ouest de Fort-Lamy (maintenant Ndjamena) qu'ils ont quitté le 20 février. Ils y sont accueillis, au matin du mardi 30 mars, par un jeune « administrateur-adjoint de 2ème classe » nommé six mois plus tôt à Léré comme chef de subdivision : Jean Bénilan (1900 [1]-1955). Rien d'important à signaler au cours de cette halte de deux jours… Sinon que le petit fonctionnaire, manifestement impressionné par l'arrivée sur son territoire « d'un des plus grands écrivains de notre temps », sera fort déçu, quand il pourra lire* Le Retour du Tchad *(deux ans plus tard, lors de son congé en métropole), d'y découvrir qu'il n'a fait, lui, qu'une faible impression sur le « grand écrivain » de passage… À Hélène Martin du Gard, dont il était l'ami [2] et dont il savait qu'elle connaissait bien l'écrivain, Bénilan écrira le 11 septembre 1928 qu'il était « reconnaissant à André Gide de [l]'avoir cité avec bienveillance [*sic*…], mais sans insistance […] dans le* Retour du Tchad *», qu'il pensait « que ces livres d'un voyageur impartial auront fait du bien à notre Congo » mais qu'il regrettait que Gide, passé trop vite, n'ait « fait qu'entrevoir […] certains états d'âme de blancs et de noirs aussi »… Il ajoutait qu'il projetait d'écrire « plus tard un* André Gide à Léré en 1926 *», car ses souvenirs restaient « très présents [3] ».*

Avec le temps, son ambition visa plus haut que la simple relation de ces quarante-huit heures à Léré… Au printemps 1930, au cours de son congé suivant, Bénilan se rend rue Vaneau, un manuscrit sous le bras ; Gide rapporte cette visite à Marcel de Coppet :

> […] M. Bénilan, tout hérissé, tout cabré, auteur d'un impubliable roman, qu'il n'avait pas craint d'intituler : *André Gide au Congo,* afin, m'a-t-il avoué candidement, d'« aguicher l'éditeur » et les lecteurs, encore que je n'y joue qu'un rôle des plus épisodiques, dans les 30 dernières pages du livre. Mon passage à Léré y est rapporté d'une manière ineffablement désobligeante pour moi, avec une série d'inexactitudes tendancieuses. Il espérait, néanmoins, non seulement

1. Et non 1898 comme indiqué dans une note de l'édition « Pléiade » du *Retour du Tchad* (p. 1180, note 4).
2. En réalité, c'est surtout avec sa sœur, Marie Bénilan, qu'Hélène Martin du Gard était liée d'amitié (v. le t. II du *Journal* de Roger Martin du Gard).
3. Lettre partiellement citée dans la *Correspondance* Gide-Martin du Gard, t. I, pp. 688-9.

obtenir que la N.R.F. publiât son livre, mais encore que j'écrive une préface. […] Je dois bien avouer qu'il m'a fait l'effet d'un âpre arriviste [1].

Gide lui conseille donc de supprimer le chapitre de son passage à Léré, « simple hors-d'œuvre qui n'a rien à faire avec l'intrigue du roman, et de corser d'autant l'histoire de la lutte entre administrateur et commerçant [2] ». Bénilan a-t-il suivi la suggestion, et échoué dans la proposition de son roman à quelque éditeur ? Plus vraisemblablement, il a préféré ne publier que les pages critiquées par Gide, à qui il envoie aussitôt le numéro de la revue où elles ont paru. De Saint-Clair où il se trouve auprès d'Élisabeth van Rysselberghe (avec qui il doit partir en voyage en Tunisie), Gide en parle à Marc Allégret, le 6 novembre ;

Bénilan (de Léré) m'écrit qu'il vient de faire paraître dans la *Revue de France* un *André Gide à Léré* – fragment sans doute de l'informe roman qu'il était venu me soumettre. Il m'envoie, dit-il, ce n° de revue, et sans doute le trouverais-tu parmi les imprimés qui s'accumulent. Tu devrais bien en prendre connaissance et me le renvoyer (en hâte) ici.

« Peut-être y répondrez-vous ? » a-t-il le front de m'écrire. Ce serait lui faire trop d'honneur. Pourtant il y a peut-être là-dedans des insinuations trop perfides, ou des affirmations trop injurieuses pour que je puisse les laisser passer sans protestation. Ce que j'en connaissais était ineffablement déplaisant.

Please, ne tarde pas à me le faire parvenir. Je pense m'embarquer pour Tunis avec Beth, dans cinq ou 6 jours [3].

Marc n'a-t-il pas trouvé la revue dans le courrier arrivé au Vaneau ? L'ayant trouvée, a-t-il négligé de l'envoyer ? Envoyée, s'est-elle perdue ? Gide ne prendra finalement connaissance de l'article de Bénilan qu'à la mi-janvier 1931 [4], longtemps après Roger Martin du Gard qui, dès le 6 décembre, lui aura écrit ce qu'il en pense :

---

1. Lettre de Gide à Coppet du 14 juin 1930, citée dans la thèse de M. L. Sedat Jobe, *André Gide et l'Afrique Équatoriale Française* (Univ. Bordeaux III, 1974), p. 141. Coppet lui répondra le 28 juillet, de Fort-Lamy : « L'histoire du roman de Bénilan m'a beaucoup amusé. Bénilan est devenu le gendre d'Alfassa [*Gouverneur général intérimaire lors du voyage de Gide*]. C'est, comme vous le dites, un terrible arriviste, bien pensant et surtout très officiellement pensant. Excellent fonctionnaire de bureau, il s'est montré lamentable dans la brousse où il n'a servi qu'une fois, à Léré précisément. » (*Ibid.,* p. 148).
2. Lettre de Gide à Martin du Gard du 26 novembre 1930, *Correspondance* citée, t. I, p. 424.
3. *Correspondance* André Gide–Marc Allégret, pp. 723-4.
4. V. *Journal,* t. II, p. 242 (12 janvier 1931).

Lu l'article de Bénilan.

Très quelconque. Visiblement vexé que vos livres du Tchad ne soient pas consacrés à la célébration de la vie dure et mal connue des administrateurs La perfidie se borne à donner les nuances des chemises de Marc, et à noter que vous traitiez vos boys avec sympathie. Mais le ton est assez déférent. Votre figure n'est pas si mal tracée : on vous voit courtois et distant, distrait, fatigué. Et Marc actif, dans le concret.

En somme, pas de quoi fouetter un chat. […]

L'affaire est classée – Passons [1] !

À une exception près (p. 445), toutes les notes du texte ci-après de Jean Bénilan sont de la rédaction du BAAG.

1. *Correspondance* Gide–Martin du Gard, t. I, p. 429.

JEAN BÉNILAN

André Gide à Léré

I
AVANT

> — Je demande toujours la permission, dans l'intérêt de la science, de mesurer le crâne de ceux qui s'en vont là-bas.
> — Le faites-vous aussi quand ils reviennent ? demandai-je.
> — Oh ! répondit-il, je ne les vois jamais, et, de plus, c'est à l'intérieur que les modifications se produisent.
>
> Joseph CONRAD (*Le Cœur des Ténèbres* [1]).

Léré, le 16 février 1926 [2].

Aujourd'hui, j'ai dix-sept mois de séjour dans la colonie du Tchad, Afrique équatoriale française. C'est mon premier séjour. Je suis sorti élève breveté de l'École Coloniale en juillet 1924. J'ai accompli un stage d'un an en qualité d'agent spécial à Massénya [3], et j'ai été nommé administrateur-adjoint de deuxième classe des colonies le 17 septembre 1925.

---

1. Extrait du récit que fait le marin Marlow, au début du *Cœur des ténèbres,* de la visite médicale qu'il a dû subir préalablement à son engagement. En l'examinant, le médecin enregistre des informations sur sa santé mentale, comme il le fait avec tous les candidats au départ pour l'Afrique. — Bénilan cite la traduction d'André Ruyters, parue dans *La N.R.F.* (déc. 1924–févr. 1925) avant d'être jointe à celle de *Jeunesse* dans le volume publié en août 1925 aux Éd. de la NRF.
2. Bénilan fait mine de publier les extraits d'un journal qu'il aurait tenu à l'époque du voyage de Gide. Mais les indices ne manquent pas, dans son texte, pour prouver que ces pages n'ont été écrites que beaucoup plus tard.
3. Massénya, « grand village » du Baguirmi, est situé à quelque 200 km au nord-est de Léré.

À la même date, j'ai été affecté à Léré pour y remplir les fonctions de chef de subdivision.

Agent spécial, chef de subdivision, ce sont là des postes subalternes ; mais j'ai vingt-six ans et je début dans la carrière. Comme agent spécial, j'avais à tenir la comptabilité de la circonscription de Baguirmi, avec une caisse de huit cent mille francs. Comme chef de subdivision, je suis chargé d'administrer les territoires de Léré et de Palla, situés en bordure du Cameroun. C'est une région grande comme un département français, celui des Basses-Pyrénées, par exemple, dont je suis originaire : cent kilomètres sur deux cents environ. La subdivision de Léré-Palla est peuplée de quarante mille indigènes de races diverses, mais surtout de Moundans, qui m'ont déjà versé deux cent mille francs d'impôts, en billets de cinq francs et en jetons de deux et un francs. Il faudra prochainement que je fasse des liasses bien épinglées et des sacs réguliers de tout cet argent, qui est fort crasseux après être passé par les mains de mes administrés. Je l'adresserai ensuite par caisses dûment scellées, sous la surveillance de deux bons gardes régionaux, au chef-lieu de la colonie, à Fort-Lamy.

Depuis cinq mois que je commande Léré et Palla, j'ai été en route pour visiter mon territoire la moitié du temps, ce qui m'a valu deux accès de paludisme, car les étapes à cheval sont fatigantes. Il est vrai qu'il y a tellement de moustiques dans ce poste situé sur une colline, entre les lacs marécageux de Léré et de Tréné, que, malgré la quinine préventive, il est bien difficile d'éviter les accès de fièvre. J'ai dû rester au lit quatre jours chaque fois. Mon boy-cuisinier Banda me soignait ; quand un Européen est malade dans un poste isolé d'Afrique, il sent vraiment le côté sévère de notre métier. Je ne conseillerai certainement pas à plusieurs de mes amis qui prétendent aimer les voyages et la vie d'action, mais craignent la solitude, de choisir la carrière coloniale et de venir au Congo.

À Léré même, j'ai beaucoup d'occupations aussi. Je ne suis pas seulement chef de subdivision, mais en même temps agent postal, chef du bureau secondaire des douanes et président du tribunal indigène.

Les fonctions d'agent postal ne m'absorbent pas : je suis le seul Européen présent sur le territoire de Léré-Palla, et les seules lettres que je reçoive sont celles qui me sont destinées. Deux fois, cependant, depuis cinq mois, j'ai reçu de la correspondance qui n'était pas pour moi. Il y a quatre mois, j'ai fait acheminer par un indigène de confiance une lettre

recommandée pour M. R…, chasseur d'éléphants [1] qui circule ordinairement dans la circonscription voisine du Logone, à vingt journées de marche d'ici. Il y a quelques semaines, mon sergent de la garde régionale Karamoko a reçu une carte postale d'un de ses camarades, en service à Mont-de-Marsan.

Les fonctions de chef du bureau des douanes, par contre, sont une sale corvée. Je me trompe régulièrement à la fin du mois dans les colonnes compliquées des états récapitulatifs qui doivent être fournis en plusieurs expéditions. Je passe d'habitude une bonne journée à vérifier les additions, à refaire les balances et à recopier les états. À chaque courrier, jusqu'à présent, j'ai reçu, en guise de récompense, une lettre d'observations du chef du service des douanes de la colonie. Dans la dernière, ce haut fonctionnaire s'étonnait « qu'un administrateur-adjoint, breveté de l'École Coloniale, ne sache pas remplir les fonctions de chef d'un bureau secondaire des douanes ». Cette remontrance m'a été fort désagréable. Je dois reconnaître qu'elle était justifiée, malheureusement. Je m'étais trompé, en effet, sur la taxe réglementaire concernant les importations d'objets fabriqués en métal émaillé ! Il s'agissait en l'espèce d'un commerçant indigène venant du Cameroun qui voulait introduire dans la colonie du Tchad quarante-neuf pots de chambre. Dans la colonie voisine, les pots de chambre sont très appréciés des indigènes, qui s'en servent comme marmites. Malloum, commerçant haoussa, compte faire connaître l'usage du vase de nuit parmi les populations de ma subdivision. Or j'ai laissé entrer dans la colonie du Tchad, sans faire payer à l'importateur la taxe de dix pour cent *ad valorem* indiquée sur les mercuriales, ces dix quarante-neuf vases de nuit, qui portaient encore, collée au fond, une étiquette du Bazar de l'Hôtel de Ville, preuve qu'ils n'avaient pas été utilisés. Il est indéniable qu'il y a là une faute professionnelle, légère je pense, que de toute manière je ne renouvellerai plus. C'est ce que je viens d'affirmer à M. le Chef du Service des Douanes, en termes respectueux, par lettre officielle. J'espère que cette affaire sera classée

---

1. Il s'agit du sergent Rousseau ; Gide et Marc déjeuneront chez lui le 1er avril (v. *infra* p. 454). Marc Allégret note à son sujet dans ses *Carnets du Congo* (p. 237) : « Venu il y a sept ans comme adjoint au capitaine chef de poste de Léré […], il s'est fait démobiliser sur place et a fait du commerce de bétail. Amena des troupeaux de six ou sept cents bœufs au Nigéria, à Port-Harcourt. Quatre-vingt-dix-neuf jours de voyage. […] Il fait un voyage fructueux et deux désastreux qui le ruinent. Il chasse alors les éléphants dans la région de Moundou. »

sans suite.

Je parlerai un autre jour de mes fonctions de président du tribunal indigène. Je viens de faire des états toute la journée et de rédiger des lettres. J'en ai assez.

Il et six heures du soir ; le sonneries du clairon ont annoncé que le travail était terminé pour les indigènes qui sont employés au poste. La nuit tombe.

Le lac de Léré s'ensevelit sous des brumes blanchâtres ; pendant la saison sèche, les brouillards sont fréquents.

Le crépuscule n'est pas long dans cette région d'Afrique. Je n'ai pas eu le temps d'écrire deux lignes que les collines du Cameroun, au delà du lac, ont déjà sombré dans la nuit. La lune est apparue et monte rapidement. Elle flotte dans un ciel bleu sombre, au milieu de nuages qui ressemblent à des banquises.

Les bruits confus qui montent du village et du camp des gardes régionaux sont coupés depuis quelques minutes par les sons liquides d'une petite harpe indigène. C'est Banda, mon boy, qui joue sur un *goundi songo* un air de son pays. Il chante en même temps, d'une voix aiguë mais voilée, une mélopée traînante.

J'allume mon photophore. Dans cinq minutes, ce sera la nuit complète. Le tronc des arbres est gris-bleu. Cette teinte fonce déjà. Les lézards qui habitent ma maison viennent du toit de la véranda et approchent jusqu'à toucher mes pieds.

Voici la nuit…

Je pense que, sur deux cents kilomètres, je commande ce pays au nom de la France. Il n'y a pas d'autre Européen que moi au milieu de ces quarante mille noirs. À Paris, j'entrais dans le métro à cette heure-ci, mon travail terminé, pour aller retrouver les miens. Mais maintenant, c'est la solitude…

Des pas crissent sur le sable. Karamoko frappe à l'entrée de ma case.

— Tu es là, commandant ?

— Oui, sergent. Que veux-tu ?

— Rien, commandant ; je viens te rendre l'appel. Manque personne. Le camp y en a tranquille. Je voulais te dire aussi que des indigènes qui viennent du Logone racontent que le gouverneur est en route pour Léré.

— Tu feras venir ces indigènes demain à mon bureau. Bonsoir, sergent.

— Salut, mon commandant.

Karamoko est parti. Le couvre-feu est sonné.

— Banda, apporte le dîner.

Quand j'aurai mangé mes œufs sur le plat, mes haricots du Tchad et mes beignets de banane, je me dépêcherai de me coucher. Les moustiques pullulent et me piquent partout. Sous la moustiquaire, je serai bien pour lire les derniers fascicules de *La Nouvelle Revue Française* et de *La Revue de France*. Je verrai ensuite les éditoriaux du *Temps* et les critiques littéraires de Paul Souday. Après, je regarderai les Sennep de *L'Écho de Paris* et les gravures de *L'Illustration*. Je terminerai par les articles de Léon Blum dans *Le Populaire* et de quelques radicaux de *L'Œuvre*. Je laisserai de côté certaine autre revue que m'envoie ma famille et les journaux coloniaux : ils me barbent…

Léré, le 19 février 1926.

Journée remplie. Ce matin, à cinq heures, j'ai fait une promenade à cheval. À six heures, j'ai pris ma douche et j'ai été surveiller l'exercice de mes gardes. J'ai été ensuite donner des ordres pour la construction de l'infirmerie. Il n'y a pas de médecin à Léré, et je ne pense pas qu'il en vienne un de sitôt.

Je ne crois pas trahir un secret en disant que la France a plutôt délaissé jusqu'à présent sa colonie de l'Afrique équatoriale. Quand j'ai annoncé à ma famille qu'en sortant de l'École Coloniale je choisirais le Congo, parce que c'était une colonie où tout était à faire encore et que cela précisément me tentait, mes oncles, qui sont avocats, notaires, avoués, industriels, voire même député, et mes jeunes cousins, qui se destinent à des carrières analogues, m'ont regardé comme un détraqué. Mais j'aurais trop à écrire sur ce sujet.

Qu'on sache seulement que faute d'argent et de volontaires – car si, dans les familles dites bourgeoises, ceux qui vont aux colonies, et notamment au Congo, sont considérés comme des fous, l'A.É.F. est malheureusement peu recherchée par les coloniaux eux-mêmes ; mais, là encore, j'aurais trop à dire pour espérer me faire comprendre, – qu'on sache donc seulement que, dans toute la colonie du Tchad, qui est plus grande que la France et est peuplée d'un million d'indigènes, il y a quatre médecins.

La subdivision de Léré est pourvue d'un infirmier indigène. Ce dernier n'a pas de grandes connaissances ; mais il faut reconnaître qu'il sait se servir de la teinture d'iode et du permanganate. C'est déjà quelque chose. Aussi, il vient quelques malades au poste. Il n'y a aucun local,

actuellement, pour les abriter. Je fais donc construire une infirmerie. Les fondations sont terminées. J'ai été surveiller également la cuisson des briques. Le four, que j'ai fait remettre en état, marche.

J'ai été aussi ce matin voir les travaux de la route à cinq kilomètres d'ici, entre Léré et Elléboré. Je me suis fait accompagner par Gon Gadianka, le chef du village. Il a entendu dire de son côté que le gouverneur était en route pour Léré. Ce sont des bruits qui courent. Je suppose que je serai prévenu officiellement. Le courrier de Fort-Lamy arrive demain matin.

J'ai vu enfin, avant le déjeuner, six de mes chefs : ceux des cantons foulbés de Binder, d'Elléboré, de Mayolédé, de Mbourao, ceux des cantons moundans de Tréné et de Guégou. Je leur ai renouvelé mes instructions au sujet des routes et des plantations de coton. J'irai d'ailleurs en tournée administrative très prochainement, pour les voir à l'ouvrage.

Cet après-midi, j'ai réglé une dizaine de palabres. C'étaient des affaires de dots non versées et de vols de poulets. J'ai enfin rendu deux jugements. Je suis président du tribunal indigène de Léré, ce qui est une fonction importante. J'ai condamné tout à l'heure, avec l'assistance de mes notables, deux indigènes à cinq ans de prison. L'un et l'autre étaient des voleurs de bétail récidivistes. Ils n'ont eu cinq ans de prison que grâce à moi, d'ailleurs. Galdima, le premier assesseur au tribunal, était d'avis de leur couper la main droite à chacun, suivant la coutume des gens de sa race avant l'arrivée des blancs. Le Sarki Sano, deuxième assesseur, estimait qu'il fallait leur infliger dix ans de prison, pour que « eux, étant vieux déjà, y puissent crever dans la *dangai* (prison), et que toi, commandant, et nous autres les indigènes honnêtes, nous n'entendions plus parler de ces deux crapules », m'expliquait-il. Les noirs sont vraiment féroces les uns pour les autres.

Je suis éreinté, ce soir. Je m'arrête. En me mettant les jambes dans un sac, j'ai pu fini les rapports pour le courrier de demain matin. Mais plusieurs moustiques ont réussi à se faufiler dans le sac, et cela devient intenable. Il est près de minuit, maintenant. Bonsoir, mon cahier.

Léré, le 20 février 1926.

Excellent courrier. Pas de lettre du chef de service des douanes. Il faut croire que mes états ont fini par le contenter. Pas de nouvelle non plus de l'arrivée du gouverneur. Les indigènes font souvent courir des bruits qui n'ont aucun fondement. Mes précédents rapports ont été

approuvés. Je pars en tournée pour Binder, demain, à la première heure.

Ah ! j'oubliais. Une lettre officielle [1] m'annonce le prochain passage par Léré de MM. André Gide et Marc Allégret, chargés d'une mission du ministère des Colonies. Je suis prié de leur réserver le meilleur accueil et de faciliter leur voyage en mettant à leur disposition les moyens de transport et les porteurs, guides, capitas, etc. qui leur seront nécessaires.

Ils viendront de Fort-Lamy par le Logone.

Je ferai tout mon possible pour qu'ils soient satisfaits de leur passage dans mon poste. Il est courageux, André Gide, de voyager ainsi en Afrique. Il sera le premier Européen que je reverrai au bout de cinq mois. André Gide connaît déjà l'Afrique, en somme. *Amyntas* et *L'Immoraliste* se passent en Algérie. Son livre sur l'Afrique équatoriale sera épatant [2].

Binder, le 27 février 1926.

Je suis à Binder, à quatre-vingt-dix kilomètres de Léré, deux jours de marche, depuis hier [3]. Je viens de passer toute la semaine à circuler dans mon territoire. Voici la lettre que je reçois de mon collègue, M. C… [4], qui commande la subdivision voisine, à cinq jours d'ici [5] :

Cher Monsieur Bénilan,

Je crois vous rendre service en vous annonçant que les indigènes arrivant de la région du Logone prétendent tous que le gouverneur est en route pour Léré. Je vous donne ce tuyau pour ce qu'il vaut. Un Européen que j'ai vu récemment et qui quittait Fort-Lamy ne m'a pas parlé d'un déplacement du gouverneur dans la région.

M. R…, chasseur d'éléphants, est actuellement dans mon poste et compte être à Léré dans quinze jours ou trois semaines. Il me charge de vous remercier pour sa lettre recommandée d'il y a trois mois qu'il a bien reçue.

Vous recevrez également bientôt la visite de l'écrivain André Gide,

---

1. De Marcel de Coppet, Gouverneur du Tchad par intérim depuis janvier 1926.
2. Comment Bénilan sait-il déjà que Gide projette d'écrire une relation de son voyage ?…
3. Gide et Marc, quant à eux, arriveront à Binder le 28 mars à 18 heures (d'après les carnets de Marc).
4. On ignore de qui il s'agit – et si la lettre citée est authentique ou forgée par Bénilan…
5. M. C… est décédé en 1928 d'une fièvre bilieuse hématurique. Il était bon camarade. [*Note de J. Bénilan.*]

flanqué de son petit ami Marc Allégret.

André Gide voyage, mon cher, avec une centaine de porteurs. Il est vrai qu'il transporte avec lui des appareils de cinéma.

J'avoue que je n'ai lu de lui que Corydon, *mais cela m'a suffi. En journalisme, ce doit être un type dans le genre d'Albert Londres.*

Quand j'étais jeune, j'ai pas mal fréquenté M. J.-H. Rosny aîné. C'était avant de partir aux colonies. À cette époque, M. Rosny prétendait volontiers que Moréas disait de Flaubert : « Sa perfection est celle de l'eau stérilisée » ; de Gide : « Un bonze qui cherche ses puces ; je n'y verrais rien à redire ; par malheur, il les donne à manger aux autres » ; de Leconte de Lisle : « Il a pour la Grèce un amour tropical ».

Je ne sais pas si Gide continue à chercher ses puces ; je vous le répète, je ne le lis pas. Mais je me permets de vous conseiller, à vous qui êtes jeune et débutez dans la carrière, d'être réservé avec lui, parce que j'ai entendu dire qu'il cherchait volontiers les puces des fonctionnaires chez qui il était reçu.

J'en ai déjà vu passer, depuis que je suis aux colonies, des oiseaux dans son genre, et je les connais bien. Ils sont très gracieux et très intelligents, c'est entendu ; mais ils ne comprennent rien à la colonie. Ils sont convaincus qu'en quelques mois de voyage, ils en savent aussi long que nous qui passons dix ou quinze ans de notre existence ici. Ils ont peur d'être malades, et ils trouvent volontiers que nous ne savons pas nous y prendre avec les indigènes, tandis que, eux, possèdent naturellement la science infuse. Évidemment, eux, ils passent. Ils distribuent de menus cadeaux pour se faire bien voir ; tandis que nous, nous sommes là pour faire payer l'impôt, rendre la justice et rassembler les porteurs de ces messieurs.

Pour comprendre, il faut mettre la main à la pâte, comme vous et comme moi, et ne pas se croire plus malin que tout le monde, parce qu'on sait faire des bouquins, qu'on a été bien reçu par le gouverneur et qu'on a des relations à Paris.

Bien cordialement à vous…

Tiens ! mais voilà du nouveau. J'ai choisi l'A.É.F. parce que j'aime l'aventure. C'est le moment d'ouvrir l'œil. Envisageons froidement la situation. J'ai vingt-six ans. Je commence ma carrière coloniale. Je viens de recevoir le commandement d'une subdivision qui marche bien. Depuis ma prise de fonctions, je n'ai eu aucun « pépin », sauf ces affaires

de douane. N'en parlons plus. Seulement, c'est mon premier séjour ; pour tout le monde, je suis donc le débutant sans expérience.

Or, il va me tomber sur le dos :

1°) Peut-être le gouverneur ;

2°) André Gide et Marc Allégret.

Le gouverneur m'a nommé ici sur mes notes antérieures. Il me connaît déjà. Il a dû lire lui-même ou se faire rendre compte de mes rapports. Il ne m'a fait jusqu'à présent aucune observation. C'est son droit et même son devoir de m'inspecter. Je lui exposerai dans tous ses détails la situation de la subdivision. Le gouverneur me jugera sur mon travail. Il connaît le pays et les indigènes. Attendons-le avec confiance.

André Gide est un écrivain dont j'ai lu les œuvres, et je ne leur trouve aucun rapport avec celles d'Albert Londres. Je goûte les dons de reporter d'Albert Londres [1], et j'ai beaucoup d'admiration pour André Gide, qui est un des meilleurs stylistes de notre époque. Toutefois, C…, en la circonstance, est de bon conseil. Il est un vieux colonial, plein d'expérience. Je suis d'ailleurs persuadé qu'il ne connaît pas plus que moi M. J.-H. Rosny aîné. Je croirais plutôt qu'il a dû lire cette citation quelque part : *Se non è vero, bene trovato*.

Ce qui est étrange, tout de même, c'est ce bruit persistant de l'arrivée du gouverneur, qui s'annonce généralement quand il fait une tournée. André Gide se ferait-il passer pour le gouverneur ? Ce serait de sa part un procédé assez mesquin pour se créer du prestige auprès des indigènes. Je ne peux pas croire que M. André Gide en soit là.

II
PENDANT

Magis amica veritas.
La vérité, ma meilleure amie [2].

Léré, ce 27 mars 1926.

Un cavalier de Binder m'a apporté ce soir une lettre courtoise de

---

1. … Sauf dans *Terre d'ébène*. *La traite des Noirs,* qui était paru en 1929 (éd. Albin Michel) : v. *infra,* p. 457.

2. On a reconnu le proverbe latin : « *Amicus Plato, sed magis amica veritas* », qu'on traduit d'ordinaire par : « Platon est mon ami, mais la vérité l'est plus encore ».

M. André Gide, annonçant son arrivée pour dans trois jours. Il demande quatre-vingts porteurs pour ses bagages. J'ai répondu que je l'attendais et que je tiendrais à sa disposition les porteurs. M. André Gide a une petite écriture fine, un peu contournée peut-être. Je ne suis pas versé dans l'étude de la graphologie. Je conserverai précieusement cette lettre, et je suis tout heureux de posséder un autographe d'un de mes auteurs préférés.

Léré, le 29 mars 1926.

MM. André Gide et Marc Allégret arrivent demain. Je viens de passer deux jours à rassembler leurs quatre-vingts porteurs. Les moundans n'aiment pas beaucoup le portage et ne sont pas habitués à des demandes aussi importantes. Mais les hommes que j'ai choisis moi-même paraissent sérieux, et je pense que M. André Gide en sera content.

J'ai fait préparer un logement pour ces messieurs à l'entrée du village. Je me lèverai demain matin à cinq heures pour aller au-devant d'eux. Je ne reçois pas André Gide comme le gouverneur, mais comme un personnage de marque. J'emmènerai le chef du village moundan et son tam-tam.

Léré, le 30 mars 1926.

Eh bien ! J'ai fait la connaissance d'un des plus grands écrivains de notre temps.

Mais voici les faits :

À six heures du matin, un cavalier du chef de village arrivait dans le poste au triple galop, criant à tue-tête :

— Le gouverneur ! Le gouverneur !

Je me suis mis en route avec mon monde. Le ciel était rosé. Un faisceau de lumière apparaissait derrière les collines qui bordent le lac de Tréné. Les premiers rayons du soleil ne tardèrent pas à argenter les eaux. Les méandres du Mayo-Kebbi, la rivière de Léré, disparaissant par endroits dans les herbes sombres pour reparaître plus loin, me faisaient penser à une immense chaîne d'huissier, de sacristain ou d'appariteur en plaques de métal blanc. Je m'imaginais être, non pas en Afrique, mais en route pour la Faculté de Droit de Paris, un matin d'examen. Je m'efforçai de chasser au plus vite ces fâcheuses réminiscences. Sur les murs écroulés d'une case, dans le camp de la garde régionale, deux jeunes cabris luttaient front contre front. Un oiseau-trompette, les ailes déployées, passa en poussant un cri sonore. Une brise agréable soufflait

dans les herbes de la brousse, et je croyais entendre parfois le bruit éloigné de la mer.

Les sons assourdis des tam-tams venaient du village. Je savais que c'étaient les femmes du chef qui s'apprêtaient à recevoir dignement M. André Gide. Le chef lui-même, Gon Gadienka, marchait à cheval derrière moi, suivi de ses musiciens et de quinze cavaliers.

Une langueur profonde et trouble envahissait mes membres. L'Afrique était belle, ce matin.

Au delà du *mayo* (rivière), j'ai aperçu soudain deux cavaliers suivis d'une centaine d'hommes. Le cavalier de tête portait un casque blanc. Il montait très mal à cheval. C'était M. André Gide.

J'ai mis ma monture au galop pour aller seul au-devant du convoi. Le chef Gadianka s'est arrêté, et les musiciens ont commencé à jouer.

M. André Gide était fatigué par la longue étape qu'il venait de faire en quittant le village d'Elléboré. Dans cette région de la colonie, il n'est pas rare de rencontrer des étapes de quarante kilomètres, représentant huit heures de marche. C'et la distance existant entre Elléboré et Léré.

Il m'accueillit avec bienveillance. Marc Allégret fut réservé et aimable. Je leur présentai le chef moundan Gon Gadianka, ce qui parut leur être indifférent. Nous nous mîmes en marche tous ensemble vers le poste, M. André Gide entre Marc Allégret et moi.

M. André Gide était peu loquace. Toutefois, chacune de ses rares paroles était une question toujours adroitement posée d'un air négligent. Je trouvais d'abord cela fort compréhensible de la part d'un voyageur qu'il convenait de renseigner sur l'A.É.F. le mieux possible, puisqu'il allait faire un livre sur la colonie. Je n'avais d'ailleurs rien à cacher, ni dans mon administration, ni dans ma conduite, et j'étais heureux de faire connaître mes idées à un passager portant un nom aussi illustre.

Le grand homme se préoccupa surtout, en premier lieu, de son installation. Je lui affirmai qu'il serait logé avec tout le confort possible à Léré, dans l'habitation réservée aux personnages de passage que je lui avais fait préparer.

Mais peu après il me parut que le maître, se fiant probablement à ma jeunesse, mêlait avec une habileté consommée des remarque banales sur la chaleur et la nourriture aux questions les plus précises sur l'administration de la subdivision de Léré.

Du coup, je me fermai net. Il me déplut de supposer que M. André Gide venait dans ma subdivision pour m'inspecter. M. André Gide est né

en 1869 et moi en 1900. Il a droit à mon respect.

Peut-être comprit-il les sentiments contraires qui m'agitaient, et, comme personne ne se soucie moins d'admiration que cet homme illustre, trouva-t-il stupides les phrases maladroitement flatteuses d'un jeune homme qui était d'ailleurs embarrassé et intimidé, après avoir été confiant tout d'abord, et devait, par suite, fort gauchement manier la langue française devant ce pur styliste ? M. André Gide, cependant, est modeste, accueillant, peut-être trop, précisément. Et moi, je suis orgueilleux et susceptible.

Toujours est-il que les mystères de l'accrochage, les courants de sympathie ne se commandent pas. Nous ne nous sommes pas accrochés, c'est un fait. La faute m'est imputable, et j'en suis désolé. J'ai pour excuse la température. Il a fait toute la journée une chaleur poisseuse et pénible, fréquente d'ailleurs à Léré à cette époque de l'année. Le thermomètre a marqué entre 20° et 40°. Il est évident, malgré tout, que je deviens un ours. J'ai trop vécu dans cette solitude et sur moi-même.

Mais aussi, on n'a pas idée de se faire appeler « Gouvernement ». C'est ainsi que les boys et les porteurs d'André Gide l'appellent. Les noirs ont un sens intuitif merveilleux pour doser la flatterie. Pour eux, « Gouvernement », parce que c'est plus long que « Gouverneur », est un superlatif qui marque mieux l'importance du personnage. M. André Gide a monté en grade. Il n'était que « Gouverneur » au début de son voyage, mais le voici maintenant « Super-Gouverneur ». Nous verrons peut-être, un de ces jours, l'auteur de *L'Immoraliste* Gouverneur général, pourquoi pas ministre des Colonies [1] ?

En attendant, M. André Gide se laisse appeler « Gouvernement », ce qui est une façon comme une autre d'avoir de l'autorité. Dans la préface

---

1. Bénilan ironise par deux fois sur cette « idée » qu'aurait eue Gide de « se faire appeler » (et non « se *laisser* appeler ») *gouverneur* ou *gouvenement*. A-t-il été témoin de cette naïve révérence, ou utilise-t-il ce que Gide en dit lui-même (par deux fois…) dans *Le Retour du Tchad* (p. 540) : « Depuis Fort-Lamy, les boys et à leur suite tout l'équipage m'ont fait monter en grade. "Commandant" ne leur suffit pas. Et, plus tard, "Gouverneur" non plus. Rien à faire à cela. Par enthousiasme ils m'appelleront "Gouvernement" » (p. 540). Et : « C'est du lyrisme, simplement. Ce que nous appelions, enfants : "le transport sauvage". […] M'appeler "Gouverneur" ne leur suffit même plus. Ils crient : "Merci, Gouvernement, merci" » (p. 596). C'est de cette accusation de vanité mesquine que Gide se trouvera surtout blessé (v. ses lettres à Martin du Gard du 26 nov. 1930 et à Coppet du 14 juin 1931).

de *Corydon,* M. André Gide nous a expliqué qu'il faisait fi des honneurs officiels [1] : Légion d'honneur, par exemple, ou Académie française, auxquels il pourrait prétendre – c'est mon avis ! –, mais en Afrique, il paraît prendre plaisir à s'affubler de titres qu'il ne possède pas.

Quand j'ai cru constater que M. André Gide tenait avant tout à me considérer comme un terrain d'inspection administrative, j'ai gardé le silence jusqu'à l'entrée dans le village de Léré, qui eut lieu avec les tam-tams habituels en Afrique au passage d'un Européen de marque.

MM. André Gide et Marc Allégret voulurent ensuite monter au poste pour se restaurer. André Gide y feuilleta distraitement quelques *Illustrations*. Soudain, il lut la mort de Boylesve, et les larmes lui vinrent aux yeux [2]. Je n'ai jamais douté que M. André Gide ne fût extrêmement sensible. Il doit être bon, même un peu faible. Sus boys m'ont l'air de faire de lui ce qu'ils veulent et de le mener par le bout du nez. Marc Allégret, par contre, paraît diriger avec compétence le convoi, tandis que Gide rêve…ou inspecte. Marc Allégret portait ce matin une chemise rose avec ses chiffres brodés sur la pochette qui lui seyait à ravir.

Je les avais priés devenir prendre leurs repas au poste ; ils prétextèrent la fatigue et ont décliné très poliment mon offre. Ils sont extrêmement courtois. Allégret m'a demandé de rassembler un beau tam-tam demain, pour lui permettre de tourner des films. Ce soir, premier tam-tam en leur honneur.

Léré, le 31 mars 1926.

Je reviens d'un tam-tam aussi poussiéreux que celui d'hier soir, auquel j'ai assisté avec Marc Allégret ; tandis que M. Gide restait chez lui

---

1. « Mes amis me répètent que ce petit livre est de nature à me faire le plus grand tort. […] je ne crois pas tenir beaucoup à rien de ce qu'il m'enlèvera : applaudissements, décorations, honneurs, entrées dans les salons à le mode, je ne les ai jamais recherchés. » (*Corydon,* préface de 1922).

2. Cf. *Le Retour du Tchad,* p. 602 : « Très attristé par la mort de Boylesve que m'apprend un numéro de *L'Illustration* [du 13 janvier] prêté par Bénilan. […] Je crois qu'il se trompait en me poussant à me présenter à l'Académie et qu'il avait tort de miser sur moi. Mais il le faisait, malgré mes retraits, avec une insistance si charmante que je ne laissais pas d'être à la fin presque ébranlé. » C'est en janvier 1922 que Gide avait été prêt à être candidat à l'Académie française et qu'il n'y avait renoncé qu'après avoir été vertement sermonné par Roger Martin du Gard (v. leur *Correspondance,* t. I, pp. 179-81, et le *Journal* de RMG, t. II, pp. 283-6).

pour écrire. Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir raconter sur Léré ? M. Allégret est sympathique. Je lui demanderai à l'occasion l'adresse de son chemisier. Aujourd'hui; c'était une chemise tango, très jolie vraiment.

M. Allégret a paru satisfait des rassemblements que j'avais organisés ce matin. Il se donne d'ailleurs lui-même beaucoup de mal pour bien placer les figurants et obtenir des effets artistiques. M. Allégret a certainement du goût. Mes indigènes se sont, eux aussi, très bien conduits. Les noirs aiment jouer la comédie. Imaginez que, dans un village de France ou d'ailleurs, autre part qu'en Afrique centrale, deux opérateurs de cinéma arrivent tout d'un coup et embauchent en un instant tous les habitants pour leur faire tourner un film, contre rétribution naturellement. Il se présentera peut-être quelques volontaires ; mais je ne vois pas les vieux et même les jeunes un peu fiers se laissant manipuler toute la journée par un beau jeune homme pour composer des figurations artistiques. C'est cependant ce qu'ont fait sans rechigner les Moundans de Léré. Personne n'était aux plantations, aujourd'hui ; personne n'est venu au poste pour réclamer qui une dot, qui un poulet. Marc Allégret commandait Léré [1]. C'est certainement moins difficile, surtout avec l'aide de l'administration, de faire du cinéma que de faire rentrer l'impôt. Cette lapalissade est vraie pour tous les pays du monde. Seulement, on peut revenir avec un film magnifique sur l'Afrique et ne rien connaître des noirs que leurs corps, leurs attitudes et leurs danses.

Les noirs que filmait cet après-midi Marc Allégret, et qui paraissaient si doux et si gentils, reviendront demain me trouver pour me demander de régler des palabres interminables, où ils exerceront à qui mieux mieux

---

1. Cf. le compte rendu plus précis que donnent de ce moment de tournage les *Carnets du Congo* de Marc Allégret : « Malgré le mauvais temps nous allons sur la place devant la case du chef, pour filmer. / Peu de monde ; le matin on n'aime pas faire tam-tam. Peu à peu les gens arrivent. Les femmes se groupent d'un côté, les hommes de l'autre, et les hommes, habillés de blanc, commencent à danser. La lumière est exécrable, mais je tourne tout de même un peu. / Arrivée des grandes figures et du petit démon tout en cheveux ; il joue admirablement son rôle, parle d'une voix de fausset et s'agite. Il est accompagné d'un indigène qui porte une calebasse près de lui. Il se tourne vers les femmes et leur dit quelque chose. Panique. Toutes s'enfuient. Les hommes aussi se sauvent à toutes jambes lorsqu'il s'avance vers eux. Tout le monde sait bien ce que c'est et qu'il est déguisé, mais cela ne les empêche pas d'avoir réellement peur. » (« *31 mars. Léré* », p. 236).

leurs talents de mensonge ; ou bien, ils me dénonceront des crimes épouvantables, me prouveront manifestement, enfin, qu'être photogénique ne suffit pas pour être civilisé. J'ai cherché à expliquer cela à Marc Allégret ; il m'a écouté par politesse.

M. Allégret m'a confié que le film l'intéressait beaucoup plus que la littérature. Il paraît que le sien sera présenté dans les principaux cinémas de Paris. Marc Allégret compte établir ainsi sa réputation dans le monde cinématographique. Je souhaite beaucoup de chance à M. Allégret. Si son film a du succès, je pense qu'il en sera reconnaissant au chef de la subdivision de Léré.

Il faut maintenant que je travaille encore jusqu'à minuit et probablement plus pour compter les deux cent mille francs dans mon coffre. J'ai reçu une lettre officielle de Fort-Lamy me demandant d'adresser mon envoi de fonds. Le courrier régulier part demain. J'ai passé toute la journée à donner des ordres pour les rassemblements d'Allégret et à m'occuper de leurs porteurs. Le service ne doit pas non plus être négligé à cause de ces messieurs.

J'ai été extrêmement courtois, aujourd'hui, avec eux ; mais je commence à croire que C… a raison. Ils ne comprennent rien à la colonie. Ils paraissent trouver tout naturel que l'on se donne beaucoup de mal pour les bien recevoir, et, comme le dit C…, ils vous chercheraient volontiers des puces.

Ce matin, par exemple, André Gide était surpris que le tarif de portage de la colonie du Tchad fût différent de celui du Cameroun. Ce sont des arrêtés des gouverneurs qui fixent les tarifs de portage. Ce n'est donc pas de mon ressort. C'est ce que j'ai expliqué à M. Gide ; mais il insistait, demandant des précisions, et je ne crois pas lui faire injure en disant que je le sentis méfiant, tatillon, tout disposé à me prendre en faute. Il a le goût de l'inspection. Ce n'est plus de l'enquête, mais un véritable examen. J'ai proposé à M. l'inspecteur Gide de lui montrer le *Journal officiel* ; alors, il s'est amadoué [1].

---

1. Gide rendra compte de ces explications sur le salaire de ses porteurs camerounais, ceux qui crient « Merci, Gouvernement ! » : « Pauvres gens ! Il n'y a vraiment pas de quoi le remercier, le gouvernement. Celui du Tchad ne consentira à les payer qu'à raison d'un franc vingt-cinq par jour de portage, sans souci des jours de retour. Un franc vingt-cinq pour trente kilomètres, avec vingt-cinq kilos de bagages sur la tête, et non nourris. C'est-à-dire que, sur cette minime somme, ils auront à payer leur nourriture. Et l'on m'entend bien : le trajet de

Je me plais à reconnaître qu'il est très large avec ses hommes. Mais je crois que mes indigènes préféreraient être moins bien payés et ne pas avoir tant de bagages à porter.

M. R…, chasseur d'éléphants, est arrivé ce matin à Léré avec ses dix porteurs. André Gide a accepté d'aller déjeuner chez lui demain [1].

J'ai invité André Gide, Marc Allégret et M. R… à dîner pour demain soir.

Assez causé avec toi, cahier, mon ami, toi qui es seul à recevoir mes confidences depuis bientôt deux ans que je suis en Afrique. Je te ferme. Il va falloir compter et faire des liasses de ces deux cent mille francs en billets de cent sous crasseux. Pourvu que les moustiques me fichent la paix !

Léré, le 1er avril 1926.

J'ai fait partir à neuf heures le courrier et l'envoi de fonds. Je me suis couché à trois heures du matin, et j'ai passé une bonne partie de la journée à m'occuper de MM. André Gide et Marc Allégret. Ils partent demain pour Bibémi et Rei-Bouba. Demain soir, je me couche de bonne heure. Dans quelques semaines, ces deux messieurs seront en France, les veinards, tandis que j'ai encore cinq mois au moins avant de pouvoir en

---

retour n'est pas compris. En rentrant chez eux, on imagine ce qui leur reste. / Le Cameroun est sensiblement plus généreux que le Tchad. Il compte un franc soixante-quinze par jour de portage et cinquante centimes par jour de retour à vide. Le règlement voudrait (et le cahier du poste le spécifie) que le porteur payât là-dessus sa nourriture ; je sais que nous n'avons pas été les seuls à passer outre. […] / Trouvant toutefois dérisoire cette rétribution, estimant que ces gens du Cameroun doivent bénéficier des tarifs du Cameroun, tout au moins pour les trois jours (sur cinq) qu'ils ont fait au territoire du Cameroun, nous proposons à M. Bénilan […] de ne leur régler (au tarif du Tchad) que les deux jours de portage sur le Tchad – et de prendre à notre charge les trois jours en plus ; soit […] 9.25 / à quoi nous ajoutons soixante-quinze centimes de matabiche pour arrondir la somme et nous permettre de les payer avec deux billets de cent sous. » (*Le Retour du Tchad,* pp. 596-7).

1. Et M. Rousseau (v. *supra* p. 441 note 1) le traitera trop bien : « À la suite d'un déjeuner trop copieux chez le chasseur Rousseau, d'un retour au soleil, de la sieste manquée, faiblesse de cœur et malaise. Incapable d'aucun effort », notera Gide le lendemain (*Le Retour du Tchad,* p. 599) – en décrivant brièvement son hôte : « Rousseau ressemble à Claudel : front bas, forte encolure. Tourangeau, fils unique » (p. 600)…

faire autant.

Le dîner de ce soir eut la banalité de certains dîners coloniaux, où on ne vient que par politesse. Mon cuisinier Banda s'était surpassé. Mais M. André Gide, fatigué, n'a ni mangé, ni parlé beaucoup. Il semblait, cette fois-ci, très loin dans les nuages. S'il passe ainsi son temps à rêvasser, je me demande quelles observations utiles il peut faire. Il me semble que le premier devoir d'un enquêteur impartial doit être de se renseigner et de regarder [1], tout en faisant confiance aux fonctionnaires qui le reçoivent à leur table, sans chercher à les prendre en faute au point de vue administration. De temps à autre, André Gide sortait de sa tour pour émettre quelques réflexions sur nos noirs. Mais plusieurs de ses jugements m'ont paru faux. Pour bien juger les noirs, il faut avoir à les commander, à se débrouiller avec eux. André Gide, en fait de connaissances sur l'indigène, ne me paraît avoir étudié que ses boys, auxquels il manifeste une grande sympathie.

Comme j'en parlais, il y a un instant, à Banda, en le félicitant de son dîner, il m'a fait la réflexion suivante :

— Le commandant même chose gouverneur : y connaît pas les indigènes, mon commandant ; les boys pour lui y sont devenus mauvais beaucoup. Y commandent. Les indigènes aiment pas quand les boys commandent et que le blanc y dit rien.

Quelle déception !

André Gide trouve le moyen d'être courtois, très aimable même à certains moments, il ne vous inspire aucune confiance. C'est une impression personnelle, évidemment.

Je me demande, d'autre part, si la sensibilité trop vive de ce grand écrivain était faite pour comprendre le rude pays du Congo et nos indigènes primitifs. André Gide, qui paraît si las et si désabusé, aura été écrasé, en somme, par notre Congo. Je ne le vois pas chef de poste isolé. Il ne résisterait pas à notre beau mais sévère métier. Il n'a pas la trempe et le caractère nécessaires.

---

1. Bénilan ne paraît pas s'apercevoir que le reproche qu'il fait à Gide de « rêvasser » au lieu de « se renseigner » contredit celui qu'il lui a fait de vouloir se « renseigner sur l'A.É.F. le mieux possible » (*supra* p. 449).

III
APRÈS

> « Non, c'est impossible. Il est impossible de rendre la sensation de vie d'une époque donnée de l'existence, ce qui en fait la réalité, la signification, l'essence subtile et pénétrante. C'est impossible. Nous vivons comme nous rêvons, seuls… »
> Joseph CONRAD (*Le Cœur des Ténèbres* [1]).

Paris, le 14 mars 1930.

C'est seulement en rentrant de mon deuxième séjour au Congo que j'ai pris connaissance des deux livres de M. André Gide, intitulés *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*. Dans celui-ci mon nom est cité à trois reprises.

C'est un curieux palmarès que ces deux livres, où figurent les noms de la plupart des fonctionnaires de l'Afrique Équatoriale Française avec la cote Gide.

En ce qui me concerne, je n'ai pas à me plaindre de ma note d'examen, puisque le maître n'a pas beaucoup insisté sur le jeune administrateur-adjoint, chef de la subdivision de Léré en 1926, qui paraît lui avoir laissé un faible souvenir. Il n'a porté aucune de ces critiques dont il a le secret contre moi ni contre mon administration.

Je le remercie d'avoir paru m'ignorer et d'avoir bien voulu toutefois, en me citant négligemment dans son livre, faire passer par sa plume mon nom à la postérité. Je le prie de vouloir bien trouver ici même l'expression de mes sentiments de gratitude.

À vrai dire, je me trouve avec M. André Gide dans une situation fort embarrassée. J'ai pour son œuvre l'admiration la plus vive – les deux livres sur son voyage au Congo mis à part – et, m'étant nourri d'André Gide comme beaucoup de jeunes hommes de mon âge, j'ose souhaiter que le maître retrouve quelques traces de sa méthode analytique dans les notes de mon cahier de 1926 ; j'irai même très loin, je serais fier si M. André Gide reconnaissait que je me suis efforcé dans ces pages par-

1. Ces propos – tenus à Marlow par le jeune « briquetier » adjoint au directeur du poste – figurent vers la fin du premier chapitre du récit, une vingtaine de pages plus loin que la citation qui a servi d'épigraphe au début de l'article de Bénilan (*NRF,* déc. 1924, p. 798).

fois sévères d'appartenir à la grande famille gidienne. Aussi, je tiens à payer ici mon tribut d'hommages à l'auteur des *Nourritures terrestres,* de *La Porte étroite,* de *Dostoïevsky,* des *Faux-Monnayeurs,* de leur *Journal,* au traducteur de Conrad.

Il n'en demeure pas moins, et je suis le premier à le regretter, que le grand homme n'a pas compris notre A.É.F. et – j'ai pu le constater tout au long de ses deux volumes – n'en a vu que le décor.

Le cas de M. André Gide n'est d'ailleurs pas unique. Il est celui de beaucoup de voyageurs, journalistes ou écrivains de passage pressés, qui viennent faire un tour en Afrique équatoriale comme on va à New-York City, au Maroc, ou en Algérie, pour faire un livre et pouvoir dire ensuite, dans les salons à la mode, dans la grande presse, et dans les milieux parlementaires, car ils sont écoutés à cause de leur nom : « Et moi aussi, j'ai été au Congo. Je le connais. Voici ce qu'il faut faire. »

Mais l'A.É.F. ne se laisse pas comprendre en six mois, ou en quinze jours, comme a prétendu le faire M. Albert Londres, dans son livre *Terre d'ébène,* dont le côté superficiel et romantique n'a, il faut l'espérer, trompé personne. Il faut excuser M. Albert Londres ; il passe trop vite et il a tant de pays encore à voir !

Il ne suffit pas d'avoir du talent pour parler avec compétence de notre colonie. Il ne faut pas y venir en personnage de marque, reçu partout par ordre, avec le seul souci de ses bagages. Il faut y vivre avec nous, avec nos noirs, et, sans idée préconçue, se rendre compte de ce qu'est l'Afrique Équatoriale Française.

Les deux livres de M. André Gide sont maladroits et incomplets. Ils sont cependant assez compacts, surtout le second. Maladroits, parce que, sans aucun doute, les intentions de M. André Gide étaient pures. Il voulait du bien au Congo, aux indigènes, aux Européens. L'auteur de *Si le grain ne meurt* s'était fait une âme d'apôtre pour venir à nous.

Étrange publicité !

M. André Gide, écrasé par la grandeur mystérieuse de notre Congo, n'a pas vu le problème d'ensemble : cette terre équatoriale des premiers âges, au climat pénible, immense, cinq fois grande comme la France, pleine de richesses mais couverte de forêts impénétrées, traversées par plusieurs fleuves colossaux ; ces noirs, misérables, dignes de pitié et faisant l'objet de toute notre sollicitude, mais indolents, enfantins et barbares. Une propagande imbécile, faite depuis des années, souvent avec la connivence adroite de journaux étrangers anti-français, les présente comme de bons sauvages, des enfants très doux et faciles à éduquer. Nos

noirs congolais, pour la plupart, sont au contraire ancrés depuis des siècles dans les pratiques de fétichisme et de magie. En plusieurs endroits, quand ils peuvent se soustraire à l'administration bienveillante, mais ferme, des Européens, ils s'entretuent les uns les autres. Ils mettront plusieurs générations à devenir à peu près nos égaux.

Et Gide, précisément, s'est bouché systématiquement les yeux devant les efforts héroïques, l'énorme dépense d'énergie, d'abnégation, de patriotisme que représentent les résultats obtenus ici, tant au point de vue de la civilisation patiente des indigènes qu'au point de vue économique, par une poignée d'Européens [1].

Nos défauts, nous les connaissons, nous les coloniaux, mais nous connaissons également nos qualités et ce sont les plus belles de la race française.

Nos défauts sautent aux yeux : ce sont la vanité, l'orgueil, la susceptibilité ombrageuse. M. André Gide les a fort bien montrés, d'une façon

---

1. À ce reproche de n'avoir mis au jour que les « défauts », les « taches sombres » de la colonisation française en Afrique, sans parler de ses aspects positifs, de ses « parties lumineuses », Gide répliquera dans la fameuse lettre où il plaide, face à Martin du Gard (à propos de *Confidence africaine*), pour l'étude des « veaux à cinq pattes » (lettre du 12 mars 1931, *Correspondance,* t. I, p. 460) : « Je proteste contre cette accusation de chercher et d'aimer le scandale. Et pour vous mieux permettre de sentir combien elle est grave, je voudrais l'enlever à la littérature. Prenons l'exemple du Congo. / Je me promène dans ce pays, comme vous vous promenez dans la vie. Je raconte ce que j'ai vue. Scandale ! — "Eh quoi ! s'écrient Bénilan et consorts, voici ce que M. Gide a cru bon de peindre ! Il a laissé, sans estimer bon d'en parler, tout l'admirable effort colonial, ce qui pourtant devait surtout frapper ses yeux, les nécessiter ; et pour quelques exceptions, évidemment regrettables, mais que l'on se trouvait fort bien d'ignorer, le voici qui s'émeut, qui part en guerre. Ah ! qu'il montre bien combien le scandaleux l'attire, et combien il préfère l'exceptionnel à la généralité !" — Permettez, M. Bénilan : de cette généralité vous tous nous rebattez les oreilles. Chacun la voit, la montre et a soin de ne nous montrer que cela. Si je n'avais point parlé de l'exception (beaucoup moins exceptionnelle qu'il ne vous plaît de le dire, hélas !), qui donc en eût parlé ? Que cette exception vous gêne, il se peut ; et de là votre besoin d'invalider mon témoignage par ce discréditant reproche de m'occuper beaucoup plus (c'est à Bénilan que je parle) du mouton à cinq pattes que de tout le reste du troupeau. Mais ce qu'il m'importe surtout de montrer, c'est ce qui se cache, ce que l'on cache, ce que l'on n'aurait pu voir, ou laissé voir, sans moi. »

discrète parfois, mais très claire tout de même. Mais nous attendions d'un aussi grand esprit plus de compréhension.

M. André Gide connaît-il cette parole du Gouverneur Général de l'A.É.F. [1], publiée en 1928 dans la presse :

« Quand il s'agit de nos colonies et par l'effet d'un daltonisme un peu spécial, l'opinion métropolitaine semble avoir tendance à n'en apercevoir que les taches sombres. Il en existe évidemment, mais elles sont bien peu de chose à côté des parties lumineuses, et ces taches noires seraient peut-être moins nombreuses si les moyens mis à notre disposition étaient moins disproportionnés avec l'œuvre à accomplir, dont on méconnaît la grandeur. Il n'est pas téméraire, en effet, de penser qu'aux yeux de l'avenir la conquête et la mise en valeur économique de l'Afrique, pour son profit et celui du monde civilisé, resteront un des grands faits historiques de notre époque. »

1. Raphaël Antonetti (1872-1938), qui occupa ce poste de 1924 à 1934.

À la Chambre

SÉANCE DU 23 NOVEMBRE 1927
(Présidence de M. Fernand Bouisson)

M. le président. — L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du projet de loi portant fixation du budget général de l'exercice 1928. La Chambre a commencé hier l'examen du budget du ministère des Colonies.

Dans la discussion générale, la parole est à M. Fontanier, mandaté par le groupe socialiste.

M. Henry Fontanier. — [...] J'arrive à la dernière partie de mes observations.

Vous savez, Messieurs, qu'il y a une trentaine d'années on a établi au Congo le régime des concessions. Vous connaissez son histoire, et je n'ai pas besoin de vous rappeler en quoi il consiste. Il faut simplement retenir qu'on a donné à de grandes sociétés l'exploitation de territoires dont l'ensemble représente presque deux fois la superficie de la France. Si mes souvenirs sont exacts, la superficie des territoires concédés atteint près de 1 million de kilomètres carrés.

Sur ces territoires, la société concessionnaire exerçait un pouvoir pour ainsi dire sans limite. Elle n'avait pas le pouvoir politique, mais elle avait tous les autres ordres de pouvoir possibles. Et quand je dis qu'elle n'avait pas le pouvoir politique, je ne suis pas certain d'être tout à fait dans la vérité, car, par certains moyens faciles à imaginer et dont on trouve la preuve dans des rapports faits il y a quelques années, notamment dans les rapports de la mission de Brazza, en 1905, ces grandes sociétés arrivaient à agir sur l'administration et, en fait, elles gouvernaient le pays.

Elles étaient maîtresses de toute la production spontanée du pays, du caoutchouc qui vient naturellement, de l'ivoire, des palmistes et même des animaux. C'est ainsi qu'une compagnie avait adressé une réclamation au gouverneur général contre un fonctionnaire qui, ayant tué des panthères sur le territoire concédé, s'en était attribué les peaux qu'il avait envoyées en France. C'est vous dire que tout ce qui vient sur le territoire concédé est la propriété complète du concessionnaire.

Quel a été le résultat de ce régime, au point de vue économique ? Il a

été, de l'avis de tous, médiocre, sinon mauvais. Je me borne à vous citer sur ce point cette parole d'un de nos anciens collègues, M. Victor Augagneur, qui a été gouverneur général de l'Afrique équatoriale et qui disait récemment, dans une conférence à l'École des Hautes Études Sociales :

« Qu'ont fait les colons en Afrique équatoriale française ? Assez peu de chose. Ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre, mais au régime détestable qui a été imposé à l'Afrique équatoriale, le régime des grandes concessions. Dans peu de temps, les compagnies concessionnaires auront quitté définitivement l'Afrique. L'Afrique sera un peu moins riche qu'avant leur venue [1]. »

Voilà les résultats économiques. Au point de vue des travailleurs, ils sont franchement mauvais. On l'a constaté il y a vingt ans, on le constate encore à l'époque actuelle. Les voyageurs qui ont parcouru l'Afrique équatoriale ont vu les villages à peu près désertés, tous les hommes valides étant obligés d'aller dans les forêts chercher le caoutchouc. Il n'y avait plus dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfants. Les champs de manioc ou d'arachides situés à quelque distance des villages étaient à peine cultivés, ou bien la récolte n'était pas faite car les hommes valides n'avaient pas eu le temps de venir l'effectuer. Ces travailleurs, ainsi arrachés à leurs villages, qui vivent dans des conditions de salubrité extrêmement défectueuses, dans des conditions alimentaires presque aussi mauvaises, sont exploités au delà de toute mesure.

J'ai un assez grand nombre de chiffres officiels fournis, non à moi-même mais à une personne que je n'ai pas à nommer, par le gouverneur de l'A.É.F., M. Antonetti. Nous y voyons que, dans certaines zones, on paye aux indigènes la tonne de caoutchouc 1.200 fr., alors que le commerce libre la paye 10.000, différence 8.800 fr. Mais ne croyez pas que le commerce libre fasse de mauvaises affaires, car cette tonne qu'il a payée 10.000 fr., il la revend à Kinshassa, dans le Congo belge, 20.000 fr. Il y a donc là une marge de bénéfices très appréciable.

Les amandes de palme sont payées 250 fr. la tonne aux indigènes ; le commerce libre les paye 800 fr. Il y a donc encore là une différence considérable.

Dans le Moyen-Congo, je vois que le kilogramme de caoutchouc est

---

1. Gide avait lui-même fait cette citation de V. Augagneur dans *Voyage au Congo,* et l'avait reprise dans son article de *La Revue de Paris* du 15 octobre 1927 (« La Détresse de notre Afrique-Équatoriale ») : v. *Souvenirs et voyages,* pp. 387 et 676.

acheté 1 fr. 50 à 2 fr. aux indigènes, alors que le commerce libre l'achète entre 10 et 18 fr. ; il le revend d'ailleurs 30 à 40 fr.

M. Gabriel Angoulvant. — Cela n'est pas exact aujourd'hui.

M. Henry Fontanier. — Je n'ai pas les chiffres actuels.

M. Gabriel Angoulvant. — Ils sont bien différents.

M. Henry Fontanier. — On comprend que les indigènes ainsi exploités, mais qui ne sont pas paresseux ainsi que le constate M. Antonetti, n'éprouvent pas un très grand enthousiasme pour aller travailler. Mais lorsqu'ils refusent, l'administration intervient. Permettez-moi de vous lire un passage d'un récit du voyage que *M. André Gide* a fait récemment là-bas. On ne saurait mieux dépeindre la situation.

M. André Gide parle d'actes de répression qu'on lui a racontés et qui ont eu lieu dans une partie du Moyen-Congo :

« La cause de tout cela, dit-il, c'est la compagnie concessionnaire qui, avec la complicité de l'administration locale, réduit tous les indigènes à un dur esclavage. Tous les villages, sans exception aucune, sont forcés de fournir caoutchouc et manioc, le caoutchouc au prix d'un franc le kilogramme et le manioc à un franc le panier de 10 kilogramme.

« Il est à remarquer que dans la colonie de l'Oubangui-Chari le caoutchouc est payé de 10 à 12 fr. le kilogramme aux indigènes. »

« Si les indigènes, continue M. Gide, refusent d'aller travailler, que se passe-t-il ? L'administration vient au secours de la compagnie.

« Les indigènes – ceci se passe au mois de juillet 1924 – de la région ne voulaient plus faire de caoutchouc. L'administration de l'époque envoie quatre miliciens, accompagnés d'un sergent indigène, pour contraindre les gens au travail. D'où bagarre. Un milicien tire. À ce moment, les miliciens sont enveloppés par les indigènes qui les ligotent. Ils sont tués vingt-quatre heures plus tard par quelques exaltés, peu nombreux, et qu'il aurait suffi d'arrêter pour liquider l'affaire. Au lieu de quoi on attendit l'arrivée de Pacha, vers le 25, qui commença la répression avec une véritable sauvagerie. »

Le même récit nous apprend que quelques centaines d'indigènes furent ainsi massacrés. Mais on n'en arrive pas toujours à cette extrémité. On se contente de mettre les travailleurs récalcitrants ou pas assez actifs en prison. Voici, en effet, ce qui s'est passé en septembre 1925.

« Le 8 septembre, dix récolteurs de caoutchouc travaillant pour la compagnie furent mis en prison, parce qu'ils n'avaient pas apporté assez de caoutchouc le mois précédent.

« Ils furent condamnés à tourner autour de la factorerie sous un soleil

de plomb et porteurs de poutres de bois très pesantes. Des gardes, s'ils tombaient, les relevaient à coups de chicote.

« Le "bal", commencé dès 8 heures, dura tout le long du jour sous les yeux de MM. Pacha et Maudurier. Vers onze heures, le nommé Malongué, de Bagouma, tomba pour ne plus se relever. On en avertit M. Pacha, qui dit simplement : "Je m'en f… !" et fit continuer le "bal".

« Tout cela s'est passé en présence des habitants [1]. »

M. Léon Perrier, ministre des Colonies. — Il ne faut pas généraliser en partant d'un cas particulier, et porter sur l'administration coloniale un jugement aussi injuste. L'administrateur qui s'est rendu coupable de ces faits a été traduit devant les tribunaux et condamné [2].

M. Henry Fontanier. — Je ne généralise pas. Je cite un fait.

M. le ministre des Colonies. — Une hirondelle ne fait pas le printemps.

M. Henry Fontanier. — Avant de conclure, laissez-moi citer quelques-uns des faits malheureux que je connais et qui sont très nombreux.

M. le ministre des Colonies. — Non.

M. Henry Fontanier. — Les compagnies concessionnaires ne sont pas seules répréhensibles. On peut adresser les mêmes reproches aux commerçants libres qui s'entendent pour acheter aux indigènes les produits beaucoup moins cher qu'ils ne valent.

M. André Gide nous raconte comment les choses se passent dans un marché de caoutchouc. Il y a là un certain nombre de commerçants libres, mais qui ont vite compris qu'au lieu de se faire concurrence, ils ont intérêt à s'entendre et à constituer une coalition momentanée qui leur permet d'acheter le caoutchouc à très bas prix.

Les indigènes sont également victimes d'autres sévices, et notre administration elle-même n'est pas exempte de reproches.

M. Gide a vu un jour des femmes qui travaillaient à la construction d'une route, et voici comment il s'exprime à ce sujet :

« Ce pauvre bétail ruisselait sous l'averse ; nombre de femmes allai-

---

1. Cf. *Voyage au Congo,* in *Souvenirs et voyages,* pp. 398-9 (29 octobre 1925). Gide cite ici le journal de Daniel Garron.

2. D'après son dossier administratif (Archives de France, section d'Outre-Mer), Georges Pacha, « inculpé d'homicide par imprudence et d'abus d'autorité en raison des décès survenus à la prison de Boda », fut « condamné avec sursis, il n'y eut pas de suite administrative ». Il fut ensuite « réhabilité par arrêt du 12 juillet 1932 de la Cour d'appel de Brazzaville ». V. la note de Daniel Durosay, *ibid.,* pp. 1246-7.

taient tout en travaillant. Tous les vingt mètres environ, aux côtés de la route, un vaste trou, profond de trois mètres le plus souvent ; c'est de là que, sans outils appropriés, ces misérables travailleuses avaient extrait la terre sablonneuse pour les remblais. Il était arrivé plus d'une fois que le sol sans consistance s'effondrât, ensevelissant les femmes et les enfants qui travaillaient au fond du trou. Ceci nous fut redit par plusieurs. Travaillant le plus souvent trop loin de leur village pour pouvoir y retourner le soir, ces femmes se sont construit dans la forêt des huttes provisoires, perméables abris de branches et de roseaux. Nous avons appris que les miliciens qui les surveillent les avaient fait travailler toute la nuit pour réparer les dégâts d'un récent orage et permettre notre passage [1]. »

M. André Berthon. — Quand ce sont les communistes qui le disent, on répond que ce n'est pas exact.

M. Henry Fontanier. — Au Gabon, on constate qu'on va chercher des travailleurs à quelque 25 ou 30 journées de marche. La société qui se charge de les procurer touche 200 fr. « par tête de pipe ».

Le résultat, c'est le dépeuplement du pays. Cette constatation n'est pas propre aux voyageurs qui ne font que passer ; on la trouve également dans le *Bulletin* des missions catholiques. Un missionnaire disait à *M. André Gide* : « C'est à croire, à la façon dont nous conduisons dans ce pays, que nous ne voulons plus y rester. »

Je pourrais prolonger cette énumération et montrer comment, dans d'autres circonstances, les indigènes sont frustrés, par l'autorité militaire, d'une partie de leur travail.

« Au Kanem, en 1926, l'autorité militaire a réquisitionné dix tonnes de riz. La récolte de 1925 ayant été mauvaise, les indigènes n'en ont trouvé que trois chez eux. Il a fallu en acheter sept autres dans un pays voisin, et notamment au Bornou anglais.

« Ils l'ont payé 3 à 4 fr. le tonnelet. L'administration le leur a payé 1 fr. »

De même, lorsqu'il s'agit de la réquisition des jeunes bœufs, l'administration les paye à raison de 15 fr. par tête, alors que le prix moyen est de 55 à 60 fr.

Voilà, Messieurs, quelques-uns des faits qui se passent en Afrique équatoriale. Contrairement à ce que disait M. le ministre des Colonies, je ne veux pas généraliser, mais je ne dois pas, d'autre part, méconnaître que ces faits sont assez nombreux.

---

1. Cf. *ibid.,* p. 396 (28 octobre).

Si l'on étudie l'histoire de l'Afrique équatoriale depuis une vingtaine d'années, deux ouvrages peuvent servir de points de repère. Le premier st celui de M. Félicien Challaye, un homme qui a une grande sympathie pour les indigènes en même temps qu'une connaissance profonde des questions sociales, il faisait partie de la mission de Brazza et il a vu les choses de près. À certains moments, on peut croire même qu'il est l'interprète de la pensée du grand explorateur qui mourut tandis qu'il revenait en France.

À la fin de son ouvrage, M. Challaye déclare que la vision qu'il a eue du Congo français en 1905 lui a laissé une impression lourde de tristesse et il se demande si véritablement la colonisation n'a pas fait une faillite morale.

Dans l'ouvrage beaucoup plus récent de *M. André Gide,* je lis sur le même sujet :

« Le malaise dont souffre l'Afrique équatoriale française, c'est une crise de confiance indigène.

« Sauf de rares exceptions, le contact des blancs a été néfaste pour les noirs.

« Par suite des changements trop fréquents de chefs, de plans, de méthodes, les indigènes n'ont pas pu se rendre compte de ce que l'administration attendait d'eux.

« Ce qui frappe tout d'abord le nouveau venu en Afrique équatoriale française, c'est l'espèce d'inhumanité qui règne dans les rapports des Européens avec les indigènes. Meurtres, sévices, vol de bétail, réquisition de denrées à des prix représentant le quart de leur valeur réelle sont des choses courantes. »

J'ai également ici les extraits d'une déposition de M. le Gouverneur général Antonetti devant la commission des marchés. Ce haut fonctionnaire dénonce les sévices dont sont victimes les indigènes. Il se plaint du faible niveau moral d'un certain nombre de représentants de l'administration et il compare la situation qu'il a trouvée dans cette colonie à celle qu'il a constatée dans les autres.

Vous voyez, Monsieur le Ministre, que, sans généraliser, j'ai le droit de dire que ces faits regrettables ne sont pas exceptionnels.

Le problème reste le même qu'il y a vingt ans ; il s'agit de savoir quelle est la valeur morale de la colonisation.

Je ne crois pas que les indigènes tireraient grand profit de notre retraite, et j'ai cité, au début de mon exposé, une phrase de Jaurès qui confirme cette observation.

Mais si nous restons, il faut que la colonisation se traduise par des avantages tangibles pour ces malheureuses populations, dont le nombre diminue constamment. La population de l'Afrique équatoriale est en effet beaucoup moins élevée qu'il y a vingt ans. Dans quelle proportion ? Je ne crois pas me tromper en disant qu'elle a diminué de moitié.

M. André Berthon. — Voilà les bienfaits de la civilisation !

M. Henry Fontanier. — Il faut donc, si vous voulez rester, et je suis convaincu que vous le voulez, justifier votre séjour en mettant fin aux violences, aux injustices que je vous signale et en donnant aux indigènes les bienfaits d'ordre moral et d'ordre matériel que vous leur devez. *(Applaudissements à l'extrême-gauche et sur divers bancs à gauche.)*

[…]

SÉANCE DU 14 JUIN 1929

M. Georges Nouelle. — […] J'en arrive au grand drame qui, depuis sept ans, se déroule dans notre Afrique équatoriale.

Les récits d'Albert Londres, André Gide, Robert Poulaine [1] nous ont fait assister à des scènes sanglantes. Je crois inutile d'y revenir, parce que vous avez dû tous lire ces reportages intéressants.

J'observe seulement qu'il y a deux ans, j'avais tenté vainement d'émouvoir la Chambre en lui signalant quelques-unes des scènes qu'on évoquées ces journalistes. D'aucuns se rappellent que j'avais, en juillet 1927, déposé une demande d'interpellation sur la situation en Afrique équatoriale française. En quelques minutes, j'avais souligné la gravité du problème ; mais le ministre des Colonies d'alors, M. Léon Perrier [2], ne peut même pas me répondre, la droite de cette Assemblée l'ayant empêché de parler. *(Protestations à droite.)*

[…]

M. Alexandre Piquemal. — […] Tout à l'heure, à propos de l'exposé de M. Nouelle, M. le ministre des Colonies a invoqué le témoignage d'André Gide, disant qu'il avait rendu hommage au gouverneur Lamblin.

---

1. Allusion aux récits des grands reporters qui, après avoir été publiés dans des journaux, ont paru en volumes : *Terre d'ébène* d'Albert Londres (Albin Michel, 1929) et *Étapes africaines. Voyage autour du Congo* de Robert Poulaine (Nouvelle Revue Critique, 1930).
2. À qui a succédé, le 11 novembre 1928, André Maginot

Je puis moi-même rapporter quelques-unes des déclarations qu'a faites André Gide et qui corroborent entièrement notre point de vue en cette matière, non seulement sur ce qu'a été la construction, de Brazzaville à l'Océan, du chemin de fer, mais sur le mode de recrutement employé pour contraindre les indigènes au travail.

Voici ce qu'écrit André Gide :

« Le chemin de fer Brazzaville-Océan est un effroyable consommateur de vies humaines. Voici Fort-Archambault tenu d'envoyer de nouveau 1.000 Saras. Cette circonscription, l'une des plus vastes et des mieux peuplées de l'Afrique équatoriale française, est particulièrement mise à contribution pour la main-d'œuvre indigène. Les premiers contingents envoyés par elle ont eu beaucoup à souffrir, tant durant le trajet, à cause du mauvais aménagement des bateaux qui les transportaient, que sur les chantiers mêmes, où les difficultés de logement et surtout de ravitaillement ne semblent pas avoir été préalablement étudiées de manière satisfaisante. La mortalité a dépassé les prévisions les plus pessimistes [1]. »

Et quand il parle du recrutement, non point spécifiquement des indigènes destinés aux travaux du Brazzaville-Océan, mais des porteurs, il nous le dépeint ainsi :

« Nous croisons un grand nombre de porteurs ; puis, escortés par des gardes armés de fouets à cinq lanières, une enfilade de quinze femmes et deux hommes, attachés au cou par la même corde. Une de ces femmes porte un enfant au sein. Ce sont des "otages" enlevés au village de Dangolo, où les gardes avaient été réquisitionner quarante porteurs sur l'ordre de l'administration. Tous les hommes, en les voyant venir, avaient fichu le camp dans la brousse [2]. »

C'est André Gide qui s'exprime ainsi, dans son livre *Voyage au Congo*. La citation que j'ai faite tout à l'heure était tirée du même livre.

Quand on constate qu'un auteur comme André Gide déclare que le Brazzaville-Océan a été un consommateur effroyable de vies humaines, quand on voit comment il décrit votre recrutement, il est facile de penser que, déjà, les populations ainsi envoyées à la tâche par contrainte y sont réfractaires par système, même quand elles ne connaissent pas les conditions dans lesquelles vous les ferez travailler.

André Gide décrit également la façon dont ces travailleurs sont trans-

1. Cf. *ibid.,* pp. 473-4 (début du chap. VII).
2. Cf. *ibid.,* p. 433 (21 novembre).

portés, sur des bateaux dont les soutes contiennent des marchandises recouvertes de tôles ondulées. Au cours qui dure de quinze à dix-huit jours, ces travailleurs n'ont que des tôles ondulées pour se coucher et dormir, dans le brouillard, sous la pluie, sous toutes les intempéries. André Gide ajoute même que, parfois, des indigènes qui dormaient sont tombés dans le fleuve et s'y sont noyés.

Non seulement les conditions de transport sont mauvaises, mais le voyage, pour beaucoup, est très long.

Le recrutement se fait en grande partie dans la région où il y a eu révolte. Lorsque M. Nouelle parlait tout à l'heure de l'Oubanghi-Chari, vous avez à peu près consenti à dire, Monsieur le Ministre, que c'était bien dans la Haute-Sanga que la révolte s'était produite. […]

Le Dossier de presse de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad*

(X [1])

396-XVII-19 **MARIUS-ARY LEBLOND**
(*La Vie,* … 1927)

Le voyage d'André Gide au Congo

L'on nous avait, de divers côtés, parlé des Carnets de route de Gide au Congo comme d'un livre contre la colonisation française : à part des attaques véhémentes contre quelques grandes compagnies – sur quoi nous réservons notre jugement, poursuivant une enquête à toutes sources – il ne contient rien que de modéré et très prudent. Nombre d'administrateurs et gouverneurs reçoivent de copieuses et cordiales félicitations explicites qui les conforteront dans la tâche ardue sous des cieux « éprouvants », et stimuleront fort heureusement d'autres zèles ; le Gouverneur Général est cité pour l'énergie avec laquelle il fait rentrer les puissants dans le devoir et des mesures de protection en faveur des indigènes. Reproduisons même tout de suite un passage très intéressant qui, en donnant une anecdote typique, assez amusante, permet déjà d'apprécier l'esprit de Gide avec exactitude :

J'ajoute en hâte que ces mauvais blancs sont l'exception, ou tout au moins qu'il en est d'autres. Lorsque le nouveau Gouverneur Général Antonetti traversa la région, en février 1924, il estima qu'il n'était pas décent de maintenir les prix

1. Les dix-huit premiers articles de ce dossier ont été publiés dans les n°s 58, 59, 60, 65, 107, 109, 129, 141 et 143/144 du *BAAG*.

d'avant-guerre, et de payer le poulet moins d'un franc. Il doubla de même le salaire et la ration des pagayeurs employés par la Compagnie de l'Ouham et Nana.

Mais je pourrais citer tel cas où le blanc de passage déchira la mercuriale où l'administration avait inscrit un prix minimum des denrées, irrité de voir ces prix supérieurs à ceux qu'il prétendait suffisants. La lésinerie de certains blancs à l'égard des indigènes est incroyable. Madame X…, femme d'un administrateur à Fort-Lamy, se plaignait de ne pouvoir trouver de poisson. — « C'est peut-être que vous marchandez trop. Essayez donc de le payer le prix qu'on en demande. » À la grande surprise du marchand, elle se décida enfin à donner deux francs pour un « capitaine » superbe (c'est le meilleur poisson du Chari). Le lendemain et les jours suivants les pêcheurs affluaient chez elle.

Cette même personne était surnommée « Madame cinquante centimes » par les indigènes, parce que chaque fois que son mari lui disait : « Donne donc un franc à cet homme » pour un service rendu, elle fouillait dans un réticule et n'en sortait qu'un demi-franc.

C'est elle qui jetait à son chien les restes de viande, plutôt que de les laisser finir par ses boys.

En 1921, les Européens payaient, à Fort-Lamy, cinq francs par mois la location d'une vache. L'indigène était tenu de remplacer la vache si l'Européen estimait qu'elle ne donnait plus assez de lait. J'ai plaisir à voir Marcel de Coppet s'indigner avec nous de ces abus. Je l'accompagne au marché :

— Combien ce poisson ? demande-t-il.

— Un franc.

— Combien un indigène l'eût-il payé ?

— Deux francs cinquante.

— Tu sais bien que je n'aime pas que tu me fasses un prix de Français.

— Oh ! un Français ne l'aurait payé que cinquante centimes.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux pages où le célèbre écrivain recommande la bonté envers les Noirs. Les plus fermes admirateurs de la colonisation française n'ont pas manqué de rencontrer plus d'une fois sur les routes tropicales de mauvais Blancs et de s'indigner des sévices exercés sur les indigènes ; de façon plus générale encore, nous avons fait dans dix autres colonies des observations analogues à celles de Gide en faveur des qualités de la race noire. Nous connaissons huit sur dix administrateurs – nous le disons à leur honneur qui est grand – qui signeraient la page suivante :

Je continue de croire, et crois de plus en plus, que la plupart des défauts que l'on entend reprocher continuellement aux domestiques de ce pays vient surtout de la manière dont on les traite, dont on leur parle. Nous n'avons qu'à nous féliciter des nôtres – à qui nous n'avons jamais parlé qu'avec douceur, à qui nous confions tout, devant qui nous laissons tout traîner et qui se sont montrés jusqu'à présent d'une honnêteté parfaite. Je vais plus loin : c'est devant tous nos por-

teurs, devant les habitants inconnus des villages, que nous laissons traîner les menus objets les plus tentants pour eux, et dont le vol serait le plus difficilement vérifiable – ce que, certes, nous n'aurions jamais osé faire en Europe – et rien encore n'a disparu. Il s'établit, entre nos gens et nous, une confiance et une cordialité réciproques, et tous, sans exception aucune, se montrent jusqu'à présent aussi attentionnés pour nous que nous affectons d'être envers eux.

Ce jugement qui pourrait sembler peu mûri n'a fait que se confirmer par la suite. Et j'avoue ne comprendre pas bien pourquoi les blancs, presque sans exception, tant fonctionnaires que commerçants, et tant hommes que femmes, croient devoir rudoyer leurs domestiques – en paroles tout au moins – et même alors qu'ils se montrent réellement bons envers eux. Je sais une dame, par ailleurs charmante et très douce, qui n'appelle jamais son boy que « tête de brute », sans pourtant jamais lever la main sur lui. Tel est l'usage et : « Vous y viendrez aussi, vous verrez. Attendez seulement un mois ». Nous avons attendu dix mois, toujours avec les mêmes domestiques, et nous n'y sommes pas venus. Par une heureuse chance, avons-nous été particulièrement bien servis ? Il se peut… Mais je me persuade volontiers que chaque maître a les serviteurs qu'il mérite. Et tout ce que j'en dis n'est point particulier au Congo. Quel est le serviteur de nos pays qui tiendrait à cœur de rester honnête, lorsqu'il entendrait son maître lui dénier toute vertu ? Si j'avais été le boy de M. X., je l'aurais dévalisé le soir même, après l'avoir entendu affirmer que tous les nègres sont fourbes, menteurs et voleurs.

— Votre boy ne comprend pas le français ? demandai-je un peu inquiet.

— Il le parle admirablement… Pourquoi ?

— Vous ne craignez pas que ce qu'il vous entend dire ?…

— Ça lui apprend que je ne suis pas sa dupe.

À ce même dîner, j'entendais un autre convive affirmer que toutes les femmes (et il ne s'agissait plus des négresses) ne songent qu'à leur plaisir, aussi longtemps qu'elles peuvent mériter nos hommages, et qu'on n'a jamais vu de dévote sincère avant l'âge de quarante ans.

Ces Messieurs certainement connaissent les indigènes comme ils connaissent les femmes. Il est bien rare que l'expérience nous éclaire. Chacun se sert de tout pour s'encourager dans son sens, et précipite tout dans sa preuve. L'expérience, dit-on… Il n'est pas de préjugé si absurde qui n'y trouve confirmation.…

Je ne jurerais pas que, de nos boys également, l'on n'eût pu faire aisément des coquins. Il suffit de savoir s'y prendre, et le colon est pour cela d'une rare ingéniosité. Tel apprend à son perroquet : « Sors d'ici, sale nègre ! » Tel autre se fâche parce que son boy apporte des bouteilles de vermouth et d'amer lorsque, après le repas, il lui demande des liqueurs : « Triple idiot, tu ne sais pas encore ce que c'est que des apéritifs !… » On l'engueule parce qu'il croit devoir échauder, avant de s'en servir, la théière de porcelaine dont il se sert pour la première fois ; ne lui a-t-on pas enseigné en effet que l'eau bouillante risque de faire éclater les verres ? Le pauvre boy, qui croyait bien faire, est de nouveau traité

d'imbécile devant toute la tablée des blancs.

Quant à la construction des chemins de fer : Gallieni ni Roques ne se sont un instant formalisés de critiques beaucoup plus vives que nous avions faites sur le même recrutement pour le chemin de fer de Tananarive. André Gide, avec une noblesse qu'on ne saurait assez admirer et plus de courage qu'on ne pense (car il y a bien des fous dans la Terre du Soleil) s'est détourné de ses voluptueuses contemplations pour remplir la mission d'humanité qui tout d'un coup s'est imposée à lui : il l'a accompli avec beaucoup de simplicité et de tact pour tout ce qui concerne l'administration, discernant toutes les difficultés auxquelles elle s'est heurtée. Ce qu'il a écrit sur l'ancien portage est aussi modéré qu'intelligent et, somme toute, son livre met surtout en relief « deux constatations angoissantes : insuffisance de personnel, insuffisance d'argent » ; l'administration de l'A.É.F. peu s'appuyer sur ce livre pour obtenir plus de crédits du vrai coupable, le Parlement ignorant et avare. Qui enfin ne se plaira à lire la page finale 248 sur l'autorité ?

Le voyage d'André Gide intéressera un très grand nombre de gens au Congo, non seulement aux races indigènes mais à l'œuvre qu'y poursuit la France. Il est précieux qu'un grand artiste européen qui, il y a vingt ans, méprisait fort l'exotisme ait consacré tant de temps et son talent à parcourir nos territoires réputés les plus durs, à en décrire les majestés et même les douceurs. Gide donne une grande envie d'aller en A.É.F. à ceux qui le redoutaient le plus.

Nul n'a à craindre chez lui emballement littéraire non plus que partialité de propagande. La sincérité la plus absolue s'accuse par la comptabilité même de cet itinéraire réaliste. L'exactitude est garantie par le procédé qui est photographique. Vous ne trouverez nulle part une de ces grandes pages de récapitulation où se dégage la beauté ou la personnalité ou le mystère de l'Afrique : il n'y a là que des instantanés, suggestifs par la précision et non par la poésie synthétique du souvenir. Voyez ce tableau de danses :

Ce soir, dans le village, non loin de moi, un tam-tam s'organise ; mais je reste assis devant la petite table dressée, à l'insuffisante clarté de la lanterne-tempête, avec les *Wahlverwandtschaften,* ayant achevé de relire le *Master of Ballantrae*. La lune, à son premier quartier, est presque au-dessus de ma table. Je sens m'environner de toutes parts l'étrange immensité de la nuit.

Un peu plus tard je vais pourtant rejoindre la danse. Un maigre feu de broussailles, au milieu d'un grand cercle ; une ronde qu'activent deux tambours et trois calebasses sonores, emplies de graines dures, et montées sur un manche court qui

permet de les agiter rythmiquement. Rythmes savants, impairs ; groupes de dix battements (cinq plus cinq) puis, sur le même espace de temps, succède un groupe de quatre battements – qu'accompagne une double cloche ou castagnette de métal. Les joueurs d'instruments sont au milieu. Près d'eux un groupe de quatre danseurs forme vis-à-vis, deux à deux. Les gens de la ronde se suivent par rang de taille, les plus grands d'abord, puis les enfants, jusqu'à des tout-petits de quatre ou cinq ans ; les femmes suivent. Chacun se trémousse en agitant les épaules, les bras ballants, et progresse très lentement de gauche à droite, à la fois morne et forcené. Quand je pose ma main sur l'épaule d'un des enfants, il se détache du cercle et vient se presser contre moi. Des hommes, qui contemplent la danse, voyant cela, en appellent un autre qui vient à mon autre côté. À une suspension de la danse, les deux enfants m'entraînent. Ils resteront assis à terre, près de ma chaise, durant notre repas. Ils voudraient devenir nos boys. D'autres se sont joints à eux. Dans la nuit qui les absorbe, on ne distingue exactement que leurs yeux qui restent fixés sur nous et, quand ils sourient, leurs dents blanches. Si je laisse pendre ma main, ils la saisissent, la pressent contre leur poitrine ou leur visage et la couvrent de baisers.

Une description très intéressante du plus impressionnant enterrement semble se défier de toute émotion. Cependant, à bien lire le livre on y sent beaucoup de cœur, une sensibilité parfois presque sensitive qui se contient – elle ne cède à certaines ivresses (p. 233) que dans de rares hallucinations des sens – et nous ne pouvons nous retenir de citer ces lignes aussi intenses que sobres :

Après avoir circulé longtemps dans le sauvage, le larvaire, l'inexistant, joie de retrouver un village net, propre, d'apparence prospère ; un chef décent, en vêtements européens point ridicules, en casque blanchi à neuf, parlant correctement le français ; un drapeau hissé en notre honneur ; et tout cela m'émeut jusqu'à l'absurde, jusqu'au sanglot.

397-XVII-20 **GÉO CHARLES**

(*Le Drapeau rouge,* 31 août 1927)

Un réquisitoire contre l'oppression coloniale
Voyage au Congo, *par André Gide*

Nous venons de dépouiller un des dossiers les plus compromettants pour l'impérialisme moderne, envisagé sous l'angle spécial de la colonisation. Le *Voyage au Congo,* véritable procès, comporte une signification très particulière, parce qu'il est intenté par un des écrivains les plus notoires du régime : André Gide.

Ce n'est pas le lieu d'examiner ici le talent réel – littérairement parlant – de Gide, ni de l'influence qu'il eut sur notre jeunesse, ni l'usage déplorable qu'en firent ses disciples si l'on peut dire, car Gide constitue, avec Proust et Giraudoux, la grande source de l'écriture bourgeoise d'aujourd'hui. Nous avons groupé en quatre points les principaux chefs d'accusation que nous avons retenus, avec André Gide, contre la colonisation française du Congo. Les voici :

I Les assassinats et les sévices graves

II Les négligences volontaires concernant l'hygiène, la médecine et entraînant la maladie et la mort

III Les vols et les fraudes

IV L'incurie générale

Voici les preuves des assassinats et des sévices :

1°) L'affaire Pacha. Nombre de tués : 1000. Causes : la pression des grandes compagnies sur l'administrateur Pacha, de Boda, et ayant pour but de décupler la récolte de caoutchouc, cette pression entraîna de terribles sanctions. Gide rapporte trois témoignages convaincants. Celui du chef noir Samba N'Goto qui atteste « le massacre de Bodembré » : douze hommes ligotés et tués, un grand nombre de femmes massacrées, cinq petits enfants brûlés vifs.

Ensuite, un extrait du journal du chasseur français Garon, d'après lequel l'administrateur Pacha estime à 1000 le nombre des tués (il se faisait apporter les oreilles et les parties génitales des victimes).

Enfin le bal de Bambio, rapporté à Gide par le chef de Bambio – qui confirme par ailleurs les crimes de Pacha – et corroboré par Garon. À cet horrible bal, 20 récolteurs furent condamnés à tourner, tout le jour, sous un soleil de plomb, chargés de lourdes poutres ; quand ils tombaient on les relevait à coups de chicotte, l'un d'eux mourut.

2°) Les atrocités de la prison de Boda. En un seul jour, meurtre de dix hommes (ceci rapporté à Gide par deux chefs noirs).

3°) L'enfer du portage. Faits anciens, qui commentent les rapports de 1902 et 1904, et qui amenèrent la mort en masse, la ruine, la chasse à l'homme…

4°) Les otages. Gide rencontre deux défilés de ces malheureux, la corde au cou, affamés, chassés à coups de fouet. Des femmes allaitaient leur enfant.

6°) Le troupeau d'enfants de 9 à 13 ans, que vit Gide, était parqué dans la nuit froide. Ces enfants, qu'on avait arrachés à leur village, travaillaient depuis six jours sans salaire ni nourriture.

7°) Les femmes travaillant aux routes, allaitant leurs enfants et souvent ensevelies par le sable.

8°) Le chemin de fer Brazzaville-Océan (en construction), effroyable consommateur de vies humaines.

Je devrais encore citer le dépeuplement et la mortalité, la privation des libertés les plus élémentaires à Fort-Lamy, les excès du protégé français Korami (vols, sévices), etc… etc…, je n'en finirais pas !

Les vols et les fraudes, aux dépens des noirs, ne sont pas moins nombreux. Qu'on en juge par les quelques points exposés ici :

1°) Le régime abominable imposé par les grandes sociétés du caoutchouc : le noir est volé sur le prix (on le payera 1,50 fr. au lieu de 2 et 3 francs). On prélèvera sur son salaire, en le volant encore, le coût de divers articles, de sa nourriture, on le volera sur le poids !

2°) Agio et enchères clandestines des commerçants blancs (Gide en prit cinq sur le fait à Sibut).

3°) Complaisance des administrateurs vis-à-vis des sociétés aux dépens des noirs.

4°) Exploitation générale du noir par les colons dans les marchés, les travaux, etc…

La place m'étant mesurée, je passerai rapidement en revue l'incurie du service de santé. Tout manque : les médecins, l'argent, les médicaments ; la colonie regorge de malades, de tarés, d'estropiés. Là encore, les compagnies forestières sont les grandes criminelles. Elles éludent les visites sanitaires, se moquent des certificats délivrés aux indigènes, d'où propagation de la maladie du sommeil. D'ailleurs, André Gide rapporte une impression d'incurie générale. Ce sont les postes à bois non surveillés sur l'Oubanghi et où le bois pourrit, les 6 000 000 de kilos de marchandises en souffrance à Matadi, l'insuffisance des écoles aux maîtres ignares, des tribunaux (procès Sambry) aux interprètes nuls, des administrateurs (tel le sergent Bournet, honnête et plein de bonne volonté celui-là, mais quais illettré) et cent autres inepties ruineuses.

Je m'arrête, à contre-cœur, en ayant encore long à dire. Je ne fais que suivre, en l'occurrence, le témoignage, le geste honnête de l'écrivain André Gide, qui y a conquis un renouvellement littéraire assez inattendu. Avant de terminer, je met en garde le public contre le film du *Voyage au Congo* qui, intéressant du point de vue dit « esthétique », trahit complètement l'esprit du livre de Gide.

Puisse mon exposé succinct valoir quelques lecteurs de plus à ce livre, dont la connaissance me semble indispensable.

398-XVII-21 **PIERRE BONARDI**
(*Paris-Matinal,* 7, 9 et 10 septembre 1927)

Corydon en mission officielle

L'étrange ambassadeur du Gouvernement français au Congo

Je viens de lire l'ouvrage que M. André Gide a composé avec ses notes de voyage au Congo. Chacun lit selon son humeur. J'ai lu selon les miennes qui furent, au cours de cette lecture, plus d'une fois mises en mouvement. C'est qu'en moi le critique littéraire et l'ancien colonial voulaient chacun donner son avis et qu'il prévalût. S'il leur arrivait d'être d'accord, c'était au grand dommage de M. A. Gide. Finalement, l'indignation du coureur de brousse l'a emporté sur le scepticisme du liseur. Cela tient peut-être à un retour offensif de paludisme dahoméen ou sénégalais qui se produisit juste au moment que M. Gide se plaignait des moustiques congolais. Ces accès de fièvre ramenés de la basse forêt bariba ou des rives du Niger, j'ai pensé qu'ils me donnaient un droit particulier à connaître des sensations et des sentiments que M. André Gide expose publiquement et définitivement (entendez en phrases définitives) et à les juger.

Je ne suis pas un contempteur obstiné de M. André Gide. C'est avec intérêt que j'ai lu *La Porte étroite* et *L'Immoraliste*. C'est avec plaisir que j'ai lu *Les Caves du Vatican* et si certaines pages des *Nourritures terrestres* me sont indigestes, j'en ai savouré d'exquises.

Mais j'ai lu avec gêne *Si le grain ne meurt…* Tout homme né sain – ce qui n'est qu'une chance – et qui a gardé son équilibre ne peut achever ce livre sans cracher de dégoût. Les plus indulgents diront de pitié. C'est qu'ils ne penseront pas à ce qui se cache de vanité dans ces pages et quelle sotte satisfaction de son vice étale ce mâle qui préfère les petits garçons aux femmes, et quelle manie de prosélytisme l'entraîne.

Il y a donc ce crachat sur une œuvre soumise à l'audience du public et c'est tout. M. André Gide peut aller se faire embrasser où il lui plaît. Ses faits et gestes ne nous intéressent que dans la mesure où il en emplit des volumes dont les libraires garnissent leurs étalages. Il est allé au Congo. Bon. C'est que la chair de l'Afrique centrale l'attire comme l'attira la chair de l'Afrique du Nord. M. André Gide est un spécialiste de l'Afrique. Les Extrême-Orientaux plus raffinés doivent mépriser sa grossièreté et le plaindre… Enfin ce sont ses affaires et nous n'avons pas, croyez-m'en, à y mettre le nez.

Mais voici qu'aux premières pages du volume surgit soudain cette phrase : « Je n'ai pas encore bien compris que, chargé de mission, je représente et suis dès à présent un personnage officiel. »

Je n'en crois pas mes yeux où la fièvre dahoméenne a allumé ses brasiers. André Gide personnage officiel chargé de mission au Congo ! Pourquoi pas à Biskra d'où il a ramené le souvenir d'étreintes si suaves avec les petits arabes ? Pourquoi pas au Maroc où un général conte à qui veut l'entendre qu'ayant donné l'hospitalité à M. André Gide il n'obtint plus rien de ses boys qui avaient établi leur quartier général dans la chambre de leur séducteur ?

Donc, malgré la publication de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt* on a chargé de mission aux colonies l'auteur de ces deux livres. Quelle mission ? Je ne m'inquiète pas de savoir si elle fut onéreuse ou gratuite. Notre homme n'est pas vénal. Mais je m'inquiète d'avoir été, moi Français de la Métropole, représenté au Congo et au Tchad par ce singulier apôtre. Je m'inquiète, moi, ancien colonial, de l'effondrement de prestige que représente le passage de ce missionnaire (?) dans une colonie de races neuves.

Que signifie cette mission et qui en a chargé M. André Gide ?

Mon dieu ! Que ce nouveau Corydon soit commis à inspecter des écoles de jeunes filles, je serais bien tranquille à leur sujet. Qu'un ministre curieux l'envoie enquêter en Allemagne sur les progrès de l'inversion, je trouverais cela équitable et judicieux.

Mais sur le Congo ? Mais sur le Chari ? Il faut avoir perdu le sens ou ignorer jusqu'au nom de la personne qu'on charge de mission. On n'investit pas n'importe qui d'une représentation officielle. S'imagine-t-on que les coloniaux sont des imbéciles et qu'ils ignorent qui ils allaient recevoir et quels seraient les passe-temps de leur hôte ?

Je dis tout net que si je donnerais volontiers ma signature pour que M. André Gide me représentât à quelque congrès des Pen-Club, il m'est au contraire odieux d'avoir été représenté auprès des colons et fonctionnaires coloniaux, auprès des indigènes, auprès des étrangers (car M. André Gide est passé au Congo Belge) par le chef de l'école corydonesque. J'en demande raison au ministre qui a signé l'ordre de mission. Je demande des explications auxquelles tout citoyen a droit en ces sortes d'histoires.

Si l'on ne m'en donne pas, je saurai en trouver, et dans les textes de M. André Gide lui-même.

Ce que M. André Gide a vu au Congo

Nous avons dit que nous chercherions dans le texte même de M. André Gide les raisons de son voyage au Congo.

Feuilletons les premières pages seulement, et épinglons quelques phrases que nous ne soumettrons plus au ministre responsable et sourd, mais à ceux des médecins français qui pratiquent la psychanalyse.

Reprenons d'abord cette déclaration qui fixe un point d'histoire : « Je n'ai pas encore bien compris que, chargé de mission, je représente et suis dès à présent un personnage officiel. »

Ensuite, cet état d'âme qui donnera une idée de l'audience qu'il faut accorder au chargé de mission : « Ma représentation imaginaire de ce pays était si vive (je veux dire que je me l'imaginais si fortement) que je doute si, plus tard, cette fausse image ne luttera pas contre le souvenir et si je reverrai Bangui, par exemple, comme il est vraiment, ou comme je me figurais d'abord qu'il était. »

Enfin, ces lambeaux de vérité détachés des premières pages de l'ouvrage de M. André Gide, celles où nous prions les psychanalystes de rechercher quelles étaient les tendances du voyageur, quels étaient ses désirs secrets, inavoués ou tout bonnement à fleur de peau et exprimés à qui veut les connaître.

Notons qu'il n'y a pas la moindre tentative de description d'ensemble ou de détail. M. André Gide ne s'est pas aperçu que le costume des Européens n'était pas le même à Dakar qu'à Bordeaux ; que les nègres ont des vêtements qui ne sont pas tout à fait ceux des blancs. Que les visages des blancs portent tous la trace des séjours aux colonies et que les noirs paraissent tellement se ressembler au premier abord que le voyageur désemparé les confond tous. Bien d'autres observations qui sont proprement inévitables, M. André Gide ne les a pas faites ou ne les a pas notées. C'est qu'il était probablement sollicité par d'autres spectacles. Lesquels ? Aux psychanalystes de le préciser d'après les extraits que nous leur offrons.

Page 11 (réellement page 2, le texte commençant à la page 9) : « Dans une rue transversale (de Dakar) un petit cinéma en plein air où nous entrons. Derrière l'écran, des enfants noirs sont couchés à terre au pied d'un arbre gigantesque, un fromager sans doute. Nous nous asseyons au premier rang des secondes. Derrière moi un grand nègre lit à haute voix le texte de l'écran. Nous ressortons. » À ce cinéma pas de public donc… sinon des enfants noirs…

Page 13 : « Nous sautons (à Konakry) dans un pousse que tire un jeune noir “mince et vigoureux”. Beauté des arbres, des enfants au torse nu, rieurs, au regard languide… Tout ici semble promettre le bonheur, la volupté, l’oubli. » Mince et vigoureux entre guillemets de M. Gide. Toute la population de Conacry, ce n’est donc que des enfants au regard languide. Ah ! Voici des hommes. C’est à Tabou (page 13) : « L’*Asie* en recrute soixante-dix pour renforcer l’équipage – qu’on rapatriera au retour. Hommes admirables pour la plupart mais qu’on ne verra que vêtus. »

Page 14 : Grand Bassam. « On imagine des joujous requins, des joujous épaves, pour des naufrages de poupées. Les nègres nus crient, rient et se querellent en montrant des dents de cannibales. »

Plus bas : « Une race de chèvres très petites et basses sur jambes ; des boucs à peine un peu plus grands que des chiens terriers ; on dirait des chevreaux, mais déjà cornus et qui dardent par saccades un très long aiguillon violâtre. »

Page suivante (15) à Cotonou. Pas un mot de l’aspect de Cotonou, mais un combat de lézard contre serpent : « Le lézard se débat, parvient à échapper, mais abandonnant sa queue, qui continue longtemps de frétiller à l'aveuglette. »

Page 19. À Brazzaville. Chasse au papillon. « Je m’empare de quelques beaux papillons porte-queue… »

Page 20. Les plantes mêmes n’échappent pas au regard spécial de M. André Gide : « Près du fromager, un amorphophallus violet pourpré, sur une tige épineuse de plus d’un mètre. »

Page 29. On remonte me fleuve sur le navire *Brabant*. Escale : « Nous gagnons le village, guidés par un petit vendeur de colliers qui fait avec nous le voyage : une bizarre résille bleue marbrée de blanc couvre son torse et retombe sur une culotte de nankin. Il ne comprend pas un mot de français mais sourit, lorsqu’on le regarde, d’une façon si exquise que je le regarde souvent. »

Page 31. Deuxième jour de fleuve : « Je remonte à bord et m’attarde sur le premier pont, parmi les noirs de l’équipage, assis sur une table, auprès du petit vendeur de colliers qui somnole, la main dans ma main et la tête sur mon épaule. »

Et voilà !

En attendant que les spécialistes freudiens étudient ces textes, nous allons poursuivre la lecture des notes de M. André Gide, afin de fixer la religion du ministre qui l’a chargé de mission.

Où « Perroquet blanc » devient Gouverneur

Nous nous sommes arrêtés à la page 31 de la relation de M. André Gide chargé de mission au Congo français et au Congo belge. M. le chargé de mission était assis sur une petite table auprès d'un petit vendeur de colliers qui somnolait « la main dans la main, et la tête sur mon épaule ».

Touchant spectacle ! Corydon s'est bien mis en route pour chercher des Alexis, et hanté toujours par les mêmes désirs. Il est inutile d'en donner d'autres preuves de même prdre et qui s'étalent au long des 250 pages du volume.

Mais voici qui est plus probant encore pour l'édification du ministre coupable :

M. André Gide, chargé de mission, a visité le dispensaire-hôpital de Mobaye sur l'Oubanghi. L'établissement est dirigé par le Dr Cacavelli. (J'ai peut-être bien promené ce médecin sur l'avenue de la Boudonnais aux jours de sa petite enfance. Nos parents étaient compatriotes et amis.) Le docteur, comme chacun pense, doit avoir dans son dispensaire plusieurs services. Il ne manque hélas à Mobaye ni fièvres paludéennes, ni congestions du foie, ni maladies du sommeil, ni maladies générales, ni blessures accidentelles.

Eh bien, M. le ministre apprendra par son missionnaire que le Docteur Cacavelli réserve sa science et ses soins aux seuls indigènes atteints « d'éléphantiasis des parties génitales ». Il n'est pas question d'autres affections. Mais pour celles-là, M. André Gide s'y passionne. Il met le nez dans le baquet où le praticien jette les déchets de ses opérations, et si M. André Gide prend peur à la longue de « perdre l'appétit » il se remet le cœur en place en se répétant qu le docteur a fait recouvrer la puissance procréatrice à 236 impotents.

La puissance procréatrice !

M. André Gide, cette fois, est férocement trahi par les mots.

Restons-en là. Les psychanalystes ont plus d'éléments qu'il ne leur en faut pour dégager leurs conclusions. Si, ministre des colonies, j'avais été prévenu du projet de voyage du citoyen André Gide au Congo, j'aurais immédiatement prescrit aux fonctionnaires coloniaux la plus étroite surveillance des faits et gestes de M. André Gide, et je n'aurais pas honteusement facilité ses somnolences « la main dans la main et l'épaule sous la tête » des gamins de là-bas.

Si, gouverneur général ou gouverneur des colonies, j'avais appris

l'arrivée du citoyen André Gide, j'aurais donné le conseil aux indigènes d'enfermer leurs enfants au passage de ce Corydon impénitent, puis j'aurais envoyé à mes subordonnés des instructions précises sur la répression, en flagrant délit, des détournements de mineurs.

Ainsi aurais-je évité à la colonie et à la métropole le ridicule qui s'est attaché à la mission de celui qu'on a surnommé là-bas « Perroquet blanc ».

Remarquons que M. André Gide n'est dans son corydonisme que répugnant. Dans son humanitarisme, il est grotesque. Il se laisse – et pour cause – bourrer le crâne avec volupté. Nous avons déjà constaté qu'il ne sait pas lui-même si les choses seront dans sa mémoire telles qu'il les a imaginées ou telles qu'il les a vues, mais voici ce qu'a relevé dans se radotages de vieille commère le vieux et noble colonial Joseph Blache :

« Son boy de confiance, interprète et frère d'adoption, dont jusque-là il a répété les propos comme paroles de sage, avait d'abord avoué avoir fait la noce (lisez : avoir fait le libertin avec des négresses dangereuses). Il l'interroge :

— Mais tu nous as dit toi-même que cette nuit-là tu étais avec une femme ?

— J'ai dit ça, répond Adoum, parce que vous aviez l'air d'y tenir. On me répétait que j'avais fait la noce, je ne pouvais pas dire non. On ne m'aurait pas cru.

Comprenez-vous, à présent, l'importance de cet échange de propos ? Notre écrivain voyageur n'eût-il pas dû songer que les autres affirmations recueillies de divers côtés devaient avoir la même fragilité ? Ah ! bien oui ! ce serait mal connaître la vanité de ce chef de mission. Lui qui se faisait ou se laissait appeler là-bas "Monsieur le Gouverneur", avoir été bafoué par les noirs, jamais de la vie… »

Monsieur le Gouverneur… Décidément, le ministre sourd a eu la main plus heureuse que nous n'osions le croire.

Faut-il noter encore que, malgré le ton geignard et faussement apitoyé du bouquin, M. André Gide a dû reconnaître que les coloniaux indignes, les tortionnaires, les prévaricateurs, les concussionnaires n'étaient que fâcheuses exceptions. Que même sur le grand nombre des fonctionnaires de tous grades qu'il a vus, il n'avait rencontré qu'une de ces exceptions.

— Vous n'empêcherez pas, lui cria un colonial, que l'attention du public ne soit attirée surtout par l'exception ; et c'est sur elle que va se

former l'opinion. C'est déplorable !

M. André Gide se moque un peu de l'opinion. Il a fait un petit voyage d'agrément au pays de la chair brune… Le reste n'a pour lui aucun intérêt, mais il faut bien se demander si ceux qui ont donné à ses débordements un caractère officiel étaient saouls, fous ou tout bonnement vicieux…

399-XVII-22 **PIERRE CADET**
(*Je dis tout,* 15 septembre 1927)

Un coup d'œil indiscret sur l'Afrique Équatoriale Française
Comment on rançonne les nègres
tout en volant la République et l'épargne

L'Afrique française, et particulièrement sur les scandales dont le théâtre est constitué par les possessions françaises, si chèrement acquises, qui s'échelonnent sur les rives lointaines et mystérieuses du grand fleuve du pays noir, le Congo.

Hasard miraculeux, pourrait-on dire, si l'on croyait aux miracles. Hasard providentiel, dirait-on, si l'on s'imaginait encore que la Providence, c'est-à-dire un Dieu, s'intéresse à nos affaires humaines et daigne, de temps en temps, s'arracher aux énigmatiques délices de son Paradis, pour assurer, sur notre pauvre terre, vallée de larmes, sinon le triomphe des bons, du moins la punition des méchants.

L'heureux caprice d'un écrivain

C'est le hasard en effet qui conduisit sur les rives du Congo l'écrivain parisien André Gide, qui est assez riche pour n 'avoir pas à vendre sa plume, et dont ses pairs, les autres grands écrivains, et l'élite des lecteurs tiennent le talent en trop haute estime pour qu'il ait besoin de la tapageuse mais vaine consécration des journaux à gros tirages.

M. André Gide, jusqu'alors, avait surtout voyagé dans le cœur humain, et dans les bibliothèques, où il retrouvait d'ailleurs l'éternel viscère, non plus comme pièce physiologique et élément psychologique, mais comme document analysé, fouillé, trituré, par les écrivains qui ont devancé, dans cette étude passionnante et toujours nouvelle, l'auteur de *L'Immoraliste*.

Une fois, M. Gide avait quitté les rives de la Seine et même l'Europe. Il avait passé la mer. Il avait posé un pied hésitant sur le sol de l'inquié-

tante Afrique. Il avait poussé non point jusqu'au désert aride, mais jusqu'à cette oasis rafraîchissante et lumineuse : Blidah. Mais qu'avait-il rapporté de ce voyage en Algérie ? Une étude économique ? Des vues nouvelles sur la colonisation de l'Afrique du Nord ? Des diatribes pour, ou contre, le décret Crémieux ? Un cahier de revendications musulmanes ?… Pas du tout ! M. Gide rapporta de son séjour à Blidah quelques voluptueuses silhouettes d'éphèbes arabes, dont il avait pu apprécier, sous le petit burnous mal fermé, les formes graciles, les grâces adolescentes et la peau dorée.

Mais l'an dernier, M. André Gide est allé jusqu'au Congo. Et, dans les possessions françaises de l'Afrique Équatoriale Française, il a découvert maintes choses qui ont soulevé l'indignation dans son âme d'honnête écrivain, de huguenot rigide, qui voit en tout homme une créature de Dieu, et donc digne d'égards plus qu'une machine ou une bête, et qui appelle un voleur un voleur, même si ce voleur exhibe une autre qualité, par exemple celle d'administrateur d'une société anonyme ou de haut fonctionnaire du Ministère des Colonies. Et M. André Gide conta un peu de ce qu'il avait vu ; il dit ce qui le révoltait. Venant d'un politicien d'extrême-gauche, un pareil réquisitoire serait resté vain ; on aurait crié au parti pris. Mais M. Gide n'est ni un homme d'extrême-gauche, ni un politicien. C'est tout simplement un voyageur qui raconte ce qu'il a découvert au cours de ses voyages. Aussi les amis des sociétés qui exploitent, avec la région du Congo, les indigènes de ce pays et, par surcroît, volent l'État français et dépouillent l'épargne française, se déchaînèrent-ils contre M. André Gide. Il faut croire que la controverse engagée tournait à l'avantage de l'accusateur, c'est-à-dire de M. André Gide, puisque ses adversaires, les avocats de la défense, les scribes des sociétés coloniales, arrêtèrent le combat.

Ce combat, nous ne voulons pas le reprendre : M. André Gide est assez grand garçon pour se défendre tout seul. Son livre constitue le récit d'un témoin – un témoignage accablant pour certaines sociétés coloniales. Tant que l'on n'aura pas établi que ce témoignage n'est pas véridique, nous le tiendrons pour vrai.

Le coup de « la filiale »

Plutôt que le contester, nous ne pouvons que le fortifier en produisant à notre tour quelques faits à la charge des sociétés qui exploitent cruellement, au profit de quelques flibustiers, et au détriment des indigènes, de la colonie, de l'État français et de l'épargne, ce domaine africain si chère-

ment conquis par nos explorateurs et par nos soldats.

Nous serons brefs, parce que les faits parlent d'eux-mêmes.

Une société dont le Conseil est composé de six personnes, dont trois sont frères de la même famille, deux frères d'une autre famille, la sixième apparentée aux trois premières, exploite tyranniquement une partie du Haut-Congo. Cette société bénéficie d'une concession à monopole ; elle a donc dû accepter, en échange de ce monopole, un cahier des charges qui l'astreint à payer à l'État 15 p. 100. Or les dirigeants de cette société ne veulent pas verser à l'État ce qu'ils lui doivent, ce qu'ils se sont engagés à lui verser en échange du monopole qui leur fut concédé. Ces dirigeants – les mêmes – ont fondé une seconde société, dont le titre, à un adjectif près, est le même que celui de la première. Mais cette seconde société ne bénéficie d'aucun monopole, et donc ne doit pas à l'État français la redevance de 15 p. 100. Cette seconde société est en quelque sorte une fiction : elle n'a établi que pour la forme quelques rares factoreries sans importance. Mais la première société vend à perte ses produits à la seconde. Exemple : deux lots d'huile de palme vendus 220 francs la tonne, alors qu'ils valent plus de 1000 francs. Autre exemple : cinq tonnes d'avoine vendues à 31 francs, alors qu'elles valent au moins le double.

Premier résultat : la société n° 2 encaisse mais, n'ayant pas de monopole, ne doit rien à l'État. La société n° 1, qui, jouissant d'un monopole, doit verser à l'État 15 p. 100 de ses bénéfices, ne verse rien à l'État puisqu'elle ne fait pas de bénéfices, attendu qu'elle vend à perte à l'autre société, dirigée par les mêmes forbans, tout ce qu'elle récolte, tout ce qu'elle recueille. L'État est volé, l'État, c'est-à-dire le Trésor public, c'est-à-dire les contribuables, vous, moi, tout le monde.

Second résultat : en Bourse, la part de la première société, qui vend à perte et ne fait donc pas de bénéfices, vaut 400 francs environ ; la part de la seconde société est cotée 10.000 francs, mais, même à ce prix, vous ne pourrez pas acheter une seule de ces parts, attendu que ceux qui les possèdent les conservent.

Et qui sont ces heureux possesseurs de parts ?

Ce sont justement les six gaillards qui composent le conseil d'administration de chacune des deux sociétés !…

En ce moment, ces gredins ne quittent pas les antichambres des ministères ou les bureaux des hommes politiques influents : c'est que leur concession vient à expiration en 1929 et qu'ils travaillent dès maintenant à en obtenir la prolongation.

Le ministre des Colonies est un radical-socialiste. Nous n'avons aucune raison de ne pas le croire sincère. Nous tenons à sa disposition toutes les précisions nécessaires.

Nous aurons le loisir de lui montrer que, si l'État est volé, et les épargnants grugés par cette petite bande de pirates coloniaux, les indigènes, eux aussi, sont par la même équipe inhumainement exploités et, pour tout dire, acculés à la révolte.

Que ce soit aux indigènes, à l'épargne ou à l'État, ces deux sociétés congolaises liées comme des sœurs siamoises par les frères français qui les exploitent, coûtent chaud, et même très chaud…

400-XVII-23 **ÉDOUARD PAYEN**

(*Journal des Débats,* 8 janvier 1928)

Exploitation d'une accusation

Un écrivain qui s'était fait connaître pour des confessions dont un certain public s'était montré friand a changé de poste d'observation. Au lieu de se raconter, il prend pour thème de ses ouvrages ce qu'il a vu. Au cours d'un voyage dans les colonies françaises de l'Afrique Équatoriale, il aurait été témoin d'actes de cruauté commis sur les indigènes. Il en a fait le récit avec le souci, naturel chez un narrateur, de frapper l'imagination de ses lecteurs.

Son espoir n'a pas été déçu. Le Bureau international pour la défense des indigènes, association libre dont les membres sont pour la plupart des citoyens suisses résidant à Genève, a lu les articles publiés par notre romancier. Sous le coup de l'émotion provoquée par cette lecture, les vice-présidents du Bureau ont écrit au ministre des Colonies.

Les signataires de la lettre constatent que les actes criminels rapportés par l'écrivain touriste ont été commis non pas dans les régions administrées directement par le gouvernement, mais dans des territoires concédés à des compagnies concessionnaires qui jouissent de privilèges spéciaux pour l'exploitation des richesses naturelles du pays. Sans se prononcer formellement, en disant même qu'il ne leur appartient pas d'avoir une opinion sur ce point, les correspondants spontanés du ministre des Colonies ne taisent pas cependant que d'aucuns estiment que les abus incriminés sont le résultat inévitable de ce système de colonisation et que ces compagnies ont signé leur acte de condamnation en rendant possibles de

pareils scandales. Il y a là une conclusion inacceptable parce qu'elle est basée sur des faits qui, s'ils sont exacts, ne sont que des faits exceptionnels. Dans les nations les plus civilisées, les crimes ne sont pas, hélas ! inconnus. Il ne s'ensuit pas qu'on doive pour cela condamner l'organisation sociale où ils se produisent.

Malgré leurs précautions oratoires, les vice-présidents du Bureau international pour la défense des indigènes plaident nettement pour la suppression des sociétés concessionnaires. Dans un post-scriptum, ils écrivent : « La suppression pure et simple des concessions nous paraît grandement désirable. » C'est une solution simpliste qui pourrait retarder beaucoup la mise en valeur de vastes régions et, par voie de conséquence, l'accroissement du bien-être des indigènes.

Le gouvernement impose des conditions précises aux concessionnaires et il contrôle leur exécution. C'est ainsi que la ration journalière des indigènes employés par une société concessionnaire, en Afrique Équatoriale, est fixée par des arrêtés locaux. La société entretient un approvisionnement d'environ deux mois de vivres de réserve. L'installation des cases a été surveillée.

Le service médical est assuré par un médecin-major des troupes coloniales assisté de plusieurs infirmiers. Il dispose, pour donner ses soins aux indigènes, d'un hôpital de 170 lits, construit en briques et couvert en éverite, et comprenant salle de visite, salles de malades, laboratoire, salle d'opérations, pharmacie approvisionnée de médicaments, même les plus coûteux, reconnus comme étant les meilleurs pour le traitement des endémies qui frappent la population. Il existe, en outre, en dehors de l'hôpital, une infirmerie et plusieurs postes de secours.

Une grande partie des travailleurs viennent de l'intérieur et sont recrutés par contrat. Ils sont soumis à leur arrivée à un examen médical et reçoivent le traitement exigé par leur état physiologique ; d'une manière presque générale, un traitement destiné à les débarrasser de la vermine qui est à l'origine de beaucoup de maladies graves du tube digestif. Ils sont affectés à des travaux légers : désherbage, propreté, plantations, jusqu'au moment où le médecin les juge aptes aux travaux normaux de l'exploitation.

Un économat constitué par la société leur fournit à prix coûtant les marchandises de consommation indigène : étoffes, pagnes, ustensiles de cuisine, vêtements, verroterie, etc… La vente d'alcool est absolument prohibée.

Des dispositions sont enfin prises pour donner aux travailleurs quel-

ques distractions : orchestres, cinéma, etc…

Aux termes des contrats passés avec les Européens, tout sévice exercé sur les indigènes est une cause de révocation.

Dire que les faits dont un écrivain a composé les épisodes les plus sensationnels de son récit de voyage sont la conséquence forcée d'un régime de colonisation constitue une généralisation inacceptable et l'exploitation démesurée d'une accusation.

Nous craignons que les signataires de la lettre au ministre des Colonies, en traduisant dans une démarche solennelle une émotion naturelle, n'aient apporté de l'eau à un moulin qu'il n'était pas dans leur intention de faire tourner.

Il y a eu naguère, avant le conflit de 1914, des campagnes du genre de celle-ci et dont les fils furent plus tard découverts. Il y a toujours des gens prêts à exploiter des faits de ce genre. Les auteurs suisses de la lettre en question paraissent l'avoir senti. Ils ont écrit, en effet, en la transmettant aux journaux : « Nous l'envoyons à un certain nombre de journaux français et étrangers (allemands non compris). » C'est croire que les journalistes allemands ne lisent pas les journaux étrangers, et c'est pour le moins se montrer naïf.

La France, heureusement, et c'est son honneur, n'a rien à redouter de campagnes de ce genre. Son œuvre coloniale, au point de vue de la protection des indigènes, est considérée, par tous ceux qui la connaissent, comme l'une des plus humaines, et chaque jour des améliorations sont apportées à une tâche qui correspond, d'ailleurs, à merveille, au génie français. L'attitude des populations indigènes pendant la guerre n'est-elle pas là pour prouver que la colonisation française, sous toutes ses formes, peut défier les exploitations de faits exceptionnels qui doivent être jugés par les tribunaux, mais qui n'impliquent en aucune façon condamnation du régime.

401-XVII-24 **MARIE-LOUISE SICARD**
(*Journal des débats,* 2 mai 1928)

Écrivains coloniaux… et d'ailleurs
Le Retour du Tchad
par André Gide

Au petit bonheur, un peu comme les fanatiques consultent les Saintes

Écritures, j'ouvre les carnets de Gide et je tombe sur cette remarque : « Moins le blanc est intelligent, plus le noir lui paraît bête. » J'ai, moi-même, tant vécu avec des noirs, que je surprends sans effort la vérité contenue dans cette parole d'évangile colonial. Pourquoi le hautain mépris du blanc pour le noir ? « Tant de dévouement, d'humble noblesse, d'enfantin désir de bien faire, tant de possibilité d'amour qui ne rencontrent le plus souvent que rebuffades. Adoum, assurément, n'est pas très différent de ses frères. À travers lui, je sens toute une race opprimée, dont nous avons mal su comprendre la beauté, la valeur. » Cet Adoum, interprète de Gide, va servir de thème à un véritable éloge de la délicatesse de l'âme subtile, naïve, honnête et si douce des indigènes.

Beaucoup de détails pris sur le vif, nous révèlent la misère des populations de l'A.É.F. ! Nous apprenons que, trop souvent, au Tchad « un porteur gagne 1 fr. 25 par jour, pour trente kilomètres, avec 25 kilos de bagages sur la tête et non nourri !… » Porteurs et pagayeurs, sans choix possible de métier, ne réclament jamais. Si on leur offre en plus quelques cabris, à défaut de la viande de chasse, voici des gens ravis : « Merci, Gouvernement ! merci… » Les pauvres gens attendent la dernière extrémité pour se plaindre. Indifférence, apathie, résignation, accoutumance à la misère. Ils meurent jeunes, ces beaux noirs aux muscles luisants, fauchés par les trop rudes efforts sous un climat meurtrier, décimés par les privations, le manque d'hygiène,, la maladie du sommeil, la tuberculose, etc. Hélas ! André Gide le constate, « ils ne sont pas mûrs pour les revendications sociales ». Le blanc est tenté d'abuser de cette faiblesse qui s'offre sans défense. Que pouvons-nous pour ceux qu'accable encore un véritable servage ? Il faudrait des âmes d'apôtres, pour créer une mentalité coloniale à la hauteur de la tâche à accomplir, qui exige, on doit le reconnaître, des qualités d'élite : expérience, instruction suffisante, force de caractère…, une valeur morale à toute épreuve. L'emploi de forces inintelligibles aux noirs, de mesures arbitraires ruine notre crédit et provoque les exodes d'indigènes là où la main-d'œuvre fait déjà terriblement défaut.

Le Retour du Tchad nous découvre une vérité émouvante, dans le décousu des notes quotidiennes, sans aucune recherche d'un mode littéraire. Le style est plus heurté que dans le *Voyage au Congo,* les notes se ressentent de l'essoufflement, des fatigues de la longue route parcourue, haché par les accès de fièvre et l'inconfort des moyens de transport et des haltes au petit bonheur de l'étape. Pourtant, c'est cela qui me plaît dans les carnets de Gide, comme les rides creusées par la vie dans un visage

humain. Heures pathétiques, heures grises, heures somnolentes, heures de lumière fulgurante où, comme lui, aveuglés, nous clignons des paupières sur l'horizon en feu de la brousse.

Heures d'enchantement aussi, dans Mala, village Massa, « un des points les plus étonnants de notre voyage et même des plus beaux. La gravité des formes, la subtilité des couleurs rappellent certains Corot d'Italie ». Et c'est une symphonie de douces tonalités fondantes dans les eaux du Logone vert-gris-bleu. Gide sait admirablement de ses yeux de voyant découvrir les lignes psychologiques d'un paysage, en trois lignes il le rend vivant, aéré, plus ressemblant que la meilleure des photographies.

Parfois, le paysage disparaît, on ne voit plus que les hommes. Alors, de nouveau, Gide révolté contre l'injustice ouvre sa rubrique « Est-il vrai que ?… » Une sombre amertume envahit le lecteur et lui fait préférer la criminelle peut-être mais si douce quiétude de l'ignorance. « Ainsi cela se passe ainsi ?… Quoi…» Lisez les carnets de Gide, ils exposent avec une crânerie candide ce que je n'oserais extraire de ces pages, car l'ensemble est le cadre nécessaire pour comprendre le détail.

Le *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad* sont deux livres révélateurs qui peuvent aider en France à savoir, à comprendre, afin d'agir.

402-XVII-25 **ANONYME**

(*L'Humanité,* 22 janvier 1929)

Le colonialisme assassin
La révolte des noirs de la « Grande Forêt »
Le témoignage d'André Gide
sur les crimes et les exactions de la « Sangha-Oubanghi »
Jacques Doriot interpellera
au nom de la fraction communiste

Depuis longtemps, *L'Humanité* a dénoncé, documents en mains, les assassinats du colonialisme impérialiste. Depuis longtemps, tant du haut de la tribune du parlement bourgeois que dans les meetings prolétariens, le Parti Communiste a retracé le martyre subi par les « indigènes » et la lente agonie des esclaves que le capitalisme emploie à l'accroissement de ses scandaleux profits.

Dans l'Afrique Équatoriale Française, dans ce triangle dont les bases

sont constituées par Carnot – cité hier par le communiqué officiel – par Bangui et par Nola, dans cet espace où s'étend la « grande forêt », règne en maîtresse la C.F.S.O., lisons : la Compagnie Forestière Sangha-Oubanghi. C'est dans cette région que les « noirs » exaspérés se sont enfin révoltés contre les exactions et les crimes de leurs « saigneurs » !

Lorsque nous citons les lettres que nous écrivent des indigènes, des travailleurs, des soldats ou marins européens qui ont été en A.O.F., ces témoignages sont régulièrement taxés de faux, d'exagération par les « officiels » défenseurs des privilèges des brigands coloniaux.

Mais voici d'autres « témoignages » : d'hommes sui ni de près ni de loin ne sont suspects de sympathie pour le communisme.

L'un est un écrivain : André Gide.

L'autre, reporter, un journaliste, rédacteur au *Petit Parisien* : Albert Londres.

L'un et l'autre sont des « bourgeois ».

L'un et l'autre ont enquêté SUR PLACE.

Ils ont vu et ont osé dire ce qu'ils ont vu.

Ni l'un ni l'autre n'ont su ni pu tirer des faits qu'ils avaient constatés les conclusions nécessaires. Partisans du « colonialisme conservateur », ils ne veulent que condamner les excès et les abus du colonialisme.

Ils n'admettent pas que ces crimes, ces scandales soient inséparables du régime d'exploitation capitaliste et colonialiste.

Il reste toutefois que les témoignages d'écrivains ou de journalistes bourgeois constituent un réquisitoire implacable et que les noms de leurs auteurs ne permettra pas de discuter. C'est à ce titre que nous les citons.

C'est M. André Gide, envoyé officiel du gouvernement français en Afrique Équatoriale Française, que nous citerons aujourd'hui. L'homme n'est pas suspect de sympathie anti-impérialiste. De son livre *Voyage au Congo* extrayons ces simples passages qui concernent justement cette société forestière de la Sangha-Oubanghi qui est à l'origine de la révolte actuelle.

Présentation

À M'Daiki, visite à M. B…, représentant de la Compagnie Forestière. Nous trouvons assis sous sa vérandah deux pères missionnaires.

Que ces agents des grandes Compagnies savent donc se faire aimables. L'administrateur, qui ne se défend pas de leur excès de gentillesse, comment, ensuite, prendrait-il parti contre eux ? Comment ensuite ne point prêter la main ou, tout au moins, fermer les yeux devant les

petites incorrections qu'ils commettent ? Puis devant les grosses exactions ?

Le « Bal »

Et voici maintenant l'atroce récit des « punitions » infligées aux malheureux esclaves qui n'ont pas apporté assez de caoutchouc :

À Bambio, le 8 septembre 1927, dix récolteurs de caoutchouc travaillant pour la Compagnie Forestière, pour n'avoir pas apporté de caoutchouc le mois précédent (mais ce mois-ci ils apportaient double récolte, de 40 à 50 kilogrammes), furent condamnés à tourner autour de la factorerie sous le soleil de plomb et porteurs de poutres en bois très pesantes. Le bal commencé dès huit heures dura tout le long du jour, sous les yeux de MM. Pacha et Maudurier, agents de la Forestière.

Vers onze heures, le nommé Malongue, de Bagouma, tomba pour ne plus se relever. On en avertit M. Pacha qui dit simplement : « Je m'en f… » et fit continuer le bal. Tout ceci se passait en présence des habitants de Bambio rassemblés et de tous les chefs des villages voisins venus pour le marché.

Assassinats

Et voilà un nouvel exemple de la répression :

L'origine de l'affaire remonte au mois de juillet 1924 : les indigènes de la région ne voulaient plus faire du caoutchouc. L'administrateur de l'époque, M. Bouquet, envoie quatre miliciens, accompagnés d'un sergent indigène, pour contraindre les gens au travail. D'où bagarre. Un milicien fut tué. À ce moment, les miliciens sont enveloppés par les indigènes qui les ligotent. Ils sont tués 24 heures plus tard par quelques exaltés, plus nombreux, et qu'il aurait suffi d'arrêter pour liquider l'affaire. Au lieu de quoi on attendit l'arrivée de Pacha, au début de 25 , qui commença les répressions avec une sauvagerie terrible.

« Sauvagerie terrible » ? Gide dit, dans une note de son livre, que l'on estime à plus d'UN MILLIER le nombre de Noirs qui furent assassinés au cours de cette expédition de répression…

Le monopole du caoutchouc

« À cause de tout cela », continue André Gide, c'est la C.F.S.O. (Compagnie Forestière Sangha-Oubanghi) qui, avec son monopole de caoutchouc et avec la complicité de l'administration locale, réduit tous les indigènes à un dur esclavage. Tous les villages sans exception aucune sont forcés de fournir caoutchouc et manioc à 1 franc le panier de 10 kilogs. Il est à remarquer que dans la colonie de l'Oubanghi-Chari, le caoutchouc est payé de 10 à 12 francs le kilog aux indigènes et le manioc

2 fr. 50 le panier. Un indigène, pour récolter dix kilogs de caoutchouc, est obligé de passer un mois en forêt, souvent environ à cinq ou six jours de marche de tout village ; ils préfèrent travailler à la récolte des noix palmistes, beaucoup plus facile à proximité de leur village, et qui leur sont payées, vu la concurrence (ce produit n'étant pas concédé à la C.F.S.O.), jusqu'à 6 francs le kilog et souvent davantage. Un indigène peut, sans fatigue et en retournant coucher chaque nuit dans son village, en fournir 30 kilogs mensuellement.

Et quelques chiffres

Pour aujourd'hui, nous nous en tiendrons là. Ne finissons pas cependant sans rappeler que la Société forestière de la Sangha-Oubanghi, au capital de 21 millions en 1926, a fait, cette année-là, plus de 8 millions de bénéfices, sans compter une somme de 3 millions qu'elle a passée aux amortissements.

Son action nominale de 100 francs cotait toujours, en 1926, 603 francs.

Provoquée par ses crimes et ses exactions, la révolte des Noirs de la « Grande Forêt » a éclaté. Combien de milliers de malheureux esclaves de C.F.S.O. vont tomber là-bas si le prolétariat ne se dresse pour empêcher ce crime ?

Jacques Doriot interpelle

Notre camarade Jacques Doriot a déposé, dès hier, au nom de la fraction communiste au parlement, une demande d'interpellation au ministre des colonies sur la révolte des indigènes du Congo.

Ajoutons encore que notre camarade demandera la discussion immédiate de son interpellation.

403-XVII-26 **LOUIS JALABERT**
(*Études,* 5 février 1929)

André Gide,
Le Retour du Tchad, *suite du* Voyage au Congo

Après son voyage au Congo, M. André Gide nous raconte son retour du Tchad. Cela fait deux numéros de plus à ajouter à sa bibliographie. Je doute que ces deux volumes enrichissent notablement la littérature de voyage et ajoutent, si peu que ce soit, à notre connaissance de l'Afrique équatoriale. Quand il ne fait pas trop chaud, l'auteur a le courage de

noter quelques observations qui semblent justes. Mais viennent les terribles chaleurs équatoriales, « on ne peut penser à rien, confesse-t-il, qu'à la chaleur » : le lecteur s'en aperçoit. Je m'attendais à des descriptions chatoyantes, une impression presque physique de la forêt, de la brousse, des grands fleuves, une étude poussée de l'âme noire, un tableau de la colonisation, des perspectives sur l'avenir de l'A.É.F. Eh bien ! non, des images fragmentaires, quelques noms d'arbres, de plantes, d'insectes, quelques remarques psychologiques d'assez mince intérêt. Carnet de route, nous prévient le sous-titre. Il n'est que trop véridique : l'auteur s'est dispensé d'une élaboration de ses impressions. Enfin, pour achever de nous agacer, M. André Gide ne peut prendre médecine sans qu'il nous en fasse confidence. Alternance de Sédobrol et de Sonéryl, préoccupations pour la santé d'un petit singe familier. Voilà qui ne nous apprendra rien de sensationnel sur le Tchad. Bref livre frivole, sans valeur documentaire et dénué d'intérêt littéraire.

404-XVII-27 **ANDRÉ BELLESSORT**
(*Journal des débats,* 21 août 1929)

La Vie littéraire
Le Voyage au Congo de M. André Gide

M. Paul Morand a intitulé son dernier livre de voyage *Hiver caraïbe* avec, au dessous, ce simple mot : *Documentaire*. Il va de soi que tous les livres de voyage sont documentaires. Mais M. Morand entendait sans doute par là qu'en écrivant *Hiver caraïbe* il s'était moins préoccupé de faire œuvre littéraire que de verser entre nos mains des documents sur les pays qu'il avait traversés, – comme si un écrivain ne faisait pas toujours œuvre littéraire. À ce compte, rien n'est plus documentaire que les deux volumes de M. André Gide, le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad,* qui seront bientôt réunis dans un magnifique ouvrage illustré. Ce sont deux carnets de route, qui en sont vraiment, qui en ont tous les caractères, sauf le lâchage du style, soit que M. André Gide en ait corrigé la forme avant de les donner à l'impression ou qu'il garde toujours, même après de longues et pénibles marches, même au soir des journées torrides, même en écrivant sur ses genoux, toutes ses qualités d'écrivain et toute la pureté de sa phrase. Du reste, qu'il ait retouché ses notes – comme M. Morand ses documents – ou qu'il nous les ait données telles quelles, il

nous importe peu. Nous avons ses impressions jour par jour, avec les heures de ses départs, de ses haltes, de ses arrivées, pendant près de dix mois, du 21 juillet 1925, si je ne me trompe, jusqu'au 14 mai 1926.

Il y a bien des façons de comprendre le récit de voyage. La plus facile semble bien être celle que M. Gide a employée. Vous remarquerez que les amateurs et les dames qui tiennent à nous raconter leurs randonnées n'en connaissent pas d'autre. « Nous sommes arrivés à telle heure. Grâce à l'obligeance de M. X…, nous avons trouvé des chambres confortables. À peine y étions-nous qu'on nous annonça la visite de Mme Z… Au dîner, on nous a servi… » Mais voilà : si rien n'est plus aisé, quand on est revenu chez soi,, que d'envoyer son journal à l'imprimeur, rien aussi n'est plus dangereux. Il faut être très fort pour se passer de coordonner ses impressions, de les distribuer en tableaux ou en « études » et de laisser le lecteur, qui attendait un livre, se débrouiller dans ce qui n'en paraît être que les matériaux. Il faut surtout être bien sûr de l'intérêt des notes qu'on s'est astreint à prendre chaque soir, – ce qui, d'ailleurs, est d'une excellente discipline spirituelle. Ceux-là seuls qui s'y sont rangés savent combien elle est dure. On a besoin d'un réel courage quand, parvenu à l'étape, une fois restauré, au lieu de s'abandonner à la rêverie ou au sommeil, on tire son crayon ou son stylo – de préférence le stylo, l'encre, pour beaucoup d'entre nous, exigeant une forme plus nette, plus précise que le crayon –, et quand on se met en devoir d'exprimer ce qu'on a vu, ce qu'on a entendu, ce qu'on a ressenti pendant la journée, de fixer avec leurs nuances ces petits incidents encore chauds et vifs que le souffle de la nuit va ternir et dissiper. On est souvent lâche devant l'effort. On essaie de se suborner soi-même. On se dit que le lendemain, au réveil, les souvenirs seront aussi frais et qu'on aura l'esprit plus dispos. Quel espoir chimérique ! Le lendemain, les souvenirs de la veille prendront figure de pensum, et, pour peu qu'on ait la faiblesse de les renvoyer encore, on sera bientôt submergé. M. Gide, malgré la fatigue, les mauvaises nuits, les contretemps, le soleil « féroce », n'a presque jamais manqué d'inscrire sur son carnet le tribut de chacune de ses journées ; et il était assez fort pour se passer du reste. Je l'approuve de n'avoir pas voulu « regonfler artificiellement ses souvenirs ». D'un voyage sans grandes aventures, où les événements se répètent avec constance, il a fait, sans rien ajouter à son journal, un des livres les plus attachants que, dans ce genre, j'aie lus depuis longtemps.

C'est qu'après tout il en est du récit de voyage comme de tous les autres genres, histoire, critique, essai : il vaut, indépendamment de la

forme adoptée, ce que vaut l'homme qui le traite. Ce que je cherche dans le voyage ? Le voyageur. Évidemment, j'ouvre un livre de voyage parce que je désire connaître un pays ou parce que je suis curieux de savoir comment on me parlera d'un pays que je connais. Mais je ne me dissimule pas que, dès que nous sortirons de la géographie, de la statistique, des questions purement administratives et commerciales, le pays que me présentera l'auteur sera l'œuvre de ses yeux, de son observation, de son esprit, de son imagination, peut-être de sa fantaisie ; et c'est précisément une vision personnelle que je lui demande. M. Gide est une des personnalités les plus complexes de notre littérature. Obligé de dénoncer au gouverneur une iniquité commise, il nous confesse son embarras devant la lettre à écrire, et il envie pour une fois les journalistes dont la voix porte, quitte à s'éteindre aussitôt. « Jusqu'à présent, dit-il, j'ai toujours parlé sans aucun souci qu'on m'entende ; toujours écrit pour ceux de demain avec le seul désir de durer. » Je le crois. Il est d'abord un écrivain qui aime passionnément son art et qui est surtout jaloux de se survivre. Cependant, il ne doit pas être indifférent à la place qu'il s'est faite et à l'action qu'il a exercée. J'ai pu constater quelle prise il avait sur la jeunesse déjà avant la guerre et quelques années après, et j'aurais même souhaité que les tout jeunes gens se nourrissent moins de ses *Nourritures terrestres,* qui ne m'ont jamais paru très substantielles et qui avaient le défaut plus grave de mettre à la mode un certain lyrisme philosophique dont les imitations étaient aussi faibles que déplorables. Il y a chez M. Gide un amalgame extraordinaire de sincérité, d'orgueil, de conscience chrétienne, voire de scrupule protestant et d'audace païenne, de sensualité intellectuelle et d'humanité et de sens critique et de bon sens, qui a produit une œuvre dont certaines parties me déplaisent autant que d'autres m'enchantent. *L'Immoraliste* et *Les Faux-Monnayeurs* me causent un malaise qu'aucune œuvre de l'Antiquité ne m'a causé et que je n'essaie pas de surmonter.

Pourquoi l'essaierais-je ? Je ne les condamne pas ; j'en reconnais les mérites littéraires ; je passe. En revanche, je relis avec plaisir *La Porte étroite,* et je goûte infiniment *Isabelle*. Le *Dostoïevsky* est un des essais les plus forts de notre temps, et je reviens souvent, comme à des amis, aux *Prétextes* et aux *Incidences*. On pouvait se demander quelles seraient les réactions de cet esprit subtil, épris de beauté, extrêmement cultivé moralement et esthétiquement, psychologue hardi et tourmenté, et fier de ce qui le tourmente, dans un milieu aussi rude, aussi barbare que l'Afrique équatoriale.

Il est tout naturel qu'il nous entretienne de lui, puisqu'il écrit pour lui. Mais il l'a fait à la façon de Montaigne. Point d'étalages qui nous rappelleraient Chateaubriand ; point de ces coquettes mélancolies qui nous rappelleraient Loti. Il ne se déploie pas ; je dirais même : il ne se déplie pas. Il nous avoue très simplement son appétit d'exotisme, ce qui se conçoit : on ne vient pas suer sous l'équateur pour voir des spectacles qu'on pourrait apercevoir de la fenêtre de sa villa. Il se plaindra quelquefois de ne pas trouver « assez d'ombre, assez de mystère, assez d'étrangeté » ; et il se consolera difficilement de ne pas avoir pénétré dans la forêt primitive. Hélas ! nous sommes nés après le déluge. Comme Montaigne, il nous parlera de sa santé, mais avec cette noblesse que je rencontre souvent dans ses ouvrages. « La vue baisse, dit-il ; l'oreille durcit ; aussi bien portent-elles moins loin les désirs sans doute plus faibles. L'important, c'est que cette équation se maintienne entre l'impulsion de l'âme et l'obéissance du corps. Puissé-je, même alors et vieillissant, maintenir en moi l'harmonie. Je n'aime point l'orgueilleux raidissement du stoïque ; mais l'horreur de la mort, de la vieillesse et de tout ce qui ne se peut éviter, me semble impie. Je voudrais rendre à Dieu, quoi qu'il m'advienne, une âme reconnaissante et ravie. » Il connaît encore l'allégresse des beaux réveils devant la longue étape à parcourir. « Mon cerveau, je le sens frais et limpide comme le ciel. Je vais glorieusement bien… » On aime cette joie physique. On aime aussi à retrouver dans le Gide voyageur le Gide des *Prétextes*. Il n'a pas craint d'emporter des livres. Sur le bateau qui remonte de grands fleuves sans histoire, à l'étape, les jours de repos, le matin de très bonne heure à la faible lueur du photophore, il relit les *Oraisons funèbres* de Bossuet et, pendant qu'à quelques centaines de mètres les noirs font leur sauvage tam-tam, l'oraison de Marie-Thérèse d'Autriche lui paraît décidément préférable à celles des deux Henriettes. Il relit les *Affinités* et le *Second Faust* de Goethe, *Roméo et Juliette, Le Maître de Ballantrae* de Stevenson, les *Fables* de La Fontaine. « Aucune littérature a-t-elle offert jamais rien de plus exquis, de plus sage, de plus parfait ? » Il notera son haussement d'épaule à la lecture d'un article où un critique assez lourd, qui se faisait alors une spécialité de rajeunir les idées et les opinions de Paul Albert, jugeait qu'il n'y avait dans *Britannicus* « ni lyrisme ni pensée ». Il a repris *Le Misanthrope* et le théâtre de Corneille, dont il admire, excessivement selon moi, le monologue d'Émilie. Bien qu'*Horace* soit une pièce qui entre toutes l'exaspère, il ne connaît rien de plus grand que le deuxième acte, rien de plus beau que le cinquième. Comme je suis heu-

reux que M. Gide ne soit pas un universitaire. À quels dédains, à quelles railleries ne s'exposerait-il pas, s'il en était un ! Quoi, voyager avec les classiques et les lire dans la forêt équatoriale ou devant le lac Tchad ! Si toutefois on peut l'imaginer au Congo, je ne suis pas sûr que Jules Lemaitre, qui prenait tant de soin à faire oublier qu'il avait enseigné la rhétorique, eût osé se souvenir de Corneille, de Bossuet et des *Fables* de La Fontaine, que d'ailleurs il aimait moins que M. Gide. « Pourquoi, demandait-il, cet homme a-t-il fait des fables ? »

Je n'ai point à louer M. Gide d'aimer les classiques. Mais je le loue d'avoir observé une des grandes lois du voyage qui consiste à changer le moins possible son hygiène morale comme son hygiène physique. L'Anglais et le Français qui continuent de boire modérément, plus modérément encore si vous voulez, leur whisky ou leurs vins sous le climat des tropiques ou de l'équateur, agissent sagement. De même, il est excellent que le voyageur ne se laisse pas entièrement accaparer par les objets qui l'entourent et absorber jusqu'à la passivité ; qu'il y échappe comme, s'il était resté chez lui, il échapperait, quelques heures ou quelques instants, à ses occupations journalières, et qu'il se retrempe et se renouvelle dans ses lectures. C'est ce que ne comprennent pas tant de gens qui opposent sottement les livres à la vie et qui, pour un peu, s'enorgueilliraient de leur incuriosité intellectuelle. Parce que vous aurez réfléchi sur le sens de *Faust* ou que vous aurez découvert de nouvelles beautés dans l'*Iphigénie* de Racine, croit-on que rien ne vous intéressera plus des spectacles que vous avez sous les yeux et des pauvres êtres mortels que vous rencontrez ?

M. Gide s'intéresse à tout. Aux papillons d'abord. Il a une passion de naturaliste. Quelle joie, lorsqu'il a vu pour la première fois, sur les ailes d'un papillon qu'il venait de capturer, de l'or, « non point du jaune, de l'or ». Il a raison d'envier le spécialiste qui voyage, à condition, toutefois, que ce spécialiste ait l'esprit ouvert et sache sortir de sa spécialité. Devant un pays où tout vous semble neuf, un intérêt particulier est comme un sentier qui vous introduit au cœur même des nouveautés. Sans être d'un spécialiste, sa chasse aux papillons ne l'a pas desservi. Ses notes sur eux et sur les fleurs sont charmantes. Il observe tout ; il vous fera remarquer, avec un certain contentement, qu'il est le premier à nous décrire les ingénieux élévateurs que les riverains du Logone emploient pour irriguer leurs champs. Aucune relation de voyage au Tchad n'avait encore signalé ces élévateurs « d'une élégance virgilienne ». Notez ces mots : « d'une élégance virgilienne ». Dans un autre passage,

à Moosgoum, il s'étonne que les quelques rares voyageurs qui s'y sont aventurés se soient contentés de parler des étranges cases de la population et ne les aient pas admirées autant pour leur beauté que pour leur étrangeté. Ces cases d'argile gris rose, couleur de la terre, en forme d'obus, sont un travail non de maçon, mais de potier. Elles ne prennent jour que par une ouverture circulaire, « à la manière du panthéon d'Agrippa ». Il y fait, au milieu d'un embrasement général, une fraîcheur délicieuse. C'est là que vit la famille, dit-il, « dans un demi-jour de tombe étrusque ». Plus loin, les noirs du lac Tchad, qui passent d'une île à l'autre étendus sur des soliveaux de bois léger, lui remettent en mémoire Arion sur son dauphin. Quant à lui, il s'avance « enveloppé d'un nuage, comme une divinité, d'un nuage de mouches ». Reconnaissez l'ancienne culture à ces traces d'humanisme qui réduisent la distance entre ces hommes et nous.

Ni le commerce, ni la question du portage, ni l'état sanitaire n'ont laissé M. Gide indifférent. Il a voulu s'initier au fonctionnement des rouages de l'administration. L'enchevêtrement des problèmes coloniaux lui est apparu ; et peu à peu l'intérêt de son voyage s'est concentré sur nos rapports avec les indigènes. Il n'a pas hésité, devant certains faits indéniables, à s'attaquer aux grandes compagnies. « Il ne me suffit pas de me dire, écrit-il, comme on l'a fait souvent, que les indigènes étaient plus malheureux encore avant l'occupation des Français. Nous avons assumé des responsabilités envers eux auxquelles nous n'avons pas le droit de nous soustraire. » Qui oserait le contredire ? En parlant ainsi, il est dans la tradition de nos voyageurs depuis Bernardin de Saint-Pierre qui dénonçait âprement les possesseurs d'esclaves de l'île de France. De tous les peuples colonisateurs, nous sommes celui qui a fait couler le moins de sang, qui s'est montré le plus compréhensif et le plus traitable. Dans l'histoire des colonisations, le fanatisme et l'amour de l'or des Espagnols me paraissent encore moins redoutables que la froide inhumanité anglo-saxonne. Eh bien, par ce que j'en connais, je parierais qu'on ne pourrait pas extraire des innombrables livres de voyage anglais contre l'Angleterre le dixième des accusations que nos voyageurs ont portées contre leurs compatriotes et contre notre administration. Je ne dis pas qu'ils aient eu tort. Encore est-il bon d'attirer l'attention sur cette anomalie toute à notre honneur.

Ces différents traits composent à M. Gide une physionomie de voyageur bien sympathique. Qu'on y ajoute, avec beaucoup de naturel, une variété de ton d'autant plus appréciable que le sujet en manquait absolu-

ment. « Il semble, dit-il, qu'après ce voyage plus aucun pays ne paraîtra monotone, plus aucun trajet lent. » Tantôt c'est une description courte et saisissante, mais d'un artiste qui estime que « l'art comporte une tempérance et répugne à l'énormité, jamais rien de démesuré ni d'horrible ». Tantôt, une scène dramatique, comme le dîner chez le docteur B… qui, sous l'empire peut-être de l'alcool, peut-être de la crainte, peut-être des deux, se lance dans l'approbation de la politique brutale envers les noirs et, par ses incohérences, ses récits, son exaltation qui recouvre on ne sait quoi, crée autour de lui « une atmosphère inquiétante, fantastique ». Il me semblait lire une page de Conrad. Tantôt, c'est une évocation, un serrement de cœur, un rappel d'enfance, toute la poésie d'un sous-bois merveilleux. Tantôt, une boutade pleine de verve. Il s'est plaint de ne pas dormir ; il s'est plaint d'être exténué. « Si on trouve, dit-il, que je me plains beaucoup, je ne vois pas pourquoi je m'en ferais faute. Par amour-propre ? Je n'en ai guère, et le mets ailleurs qu'à me taire. Ce silence stoïque, que l'on admire chez Vigny et qui lui fit prêter au loup un des plus mauvais et des plus absurdes vers de notre langue : Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler, – comme si c'était le stoïcisme qui retenait de parler les loups plutôt que les carpes, – je ne l'admire point tant que je ne le trouve ridicule et, comme eût dit Molière, "d'affection pure". Quant à moi, j'ai coutume, lorsque je souffre, de pousser de gros soupirs romantiques, je veux dire : plus gros que le mal, de sorte que la douleur me paraisse toute petite à côté. » Quelquefois c'est une anecdote bien amusante. Les deux fils d'un chef de village viennent à sa rencontre. En arrivant ils demandent à boire. M. Gide croit voir que l'un d'eux se signe avant d'approcher la calebasse de ses lèvres. Serait-il converti ? « Mais non : il n'a pas abjuré l'islam ; s'il se signe, c'est en surplus. » Voilà un joli mot voltairien et qui me semble juste, que ce signe de croix soit une politesse ou une superstition. Un peu avant le village de Dokundja, les voyageurs sont reçus par les femmes et les mioches. « Toutes, dit M. Gide, ont à la main des palmes et de grandes branches avec lesquelles elles nous éventent ou balaient le sol que nous allons fouler. » Et il ajoute : « Très entrée à Jérusalem. » Si tout cela ne vous donne pas envie de voyager en sa compagnie, que vous faut-il ?

Son voyage a commencé réellement à Brazzaville. Il a remonté le Congo belge, puis l'Oubangui ; puis en automobile, à pied ou dans cette sorte de palanquin mal commode qu'on nomme tipoye, il a gagné Fort-Archambault ; de là, Fort-Lamy et le lac Tchad. Du lac, il est revenu à Fort-Lamy, a remonté le Logone, traversé le Cameroun et abouti à

Douala, où il s'est embarqué. Ce dont souffre le voyageur qui est un artiste, ce qui l'assombrit tout d'abord, c'est « l'absence d'individualité, d'individualisation, l'impossibilité d'arriver à une différenciation » aussi bien dans « le bétail humain uniforme d'aspect, de goûts, de mœurs » que dans le paysage. Je n'en admire que plus la délicate intensité avec laquelle il a su nous rendre certains coins de cette nature. Il a parfois été déçu ; le paysage n'était pas assez ressemblant ; entendez par là qu'il ne ressemblait pas assez à l'idée que M. Gide s'en était faite. Rien de plus juste. C'est l'attendu réalisé qui nous plaît le plus en voyage. L'inattendu et surtout le contraire de ce que nous attendions nous plaira peut-être davantage plus tard : nous avons besoin de nous y faire. Il est arrivé à M. Gide de trouver magnifique un paysage qui n'avait aucune beauté surprenante, mais qui lui rappelait des paysages de France, tant il était ravi de sortir de l'informe. D'ailleurs, nous dira-t-il, « chaque fois que le paysage se forme, se limite et tente de s'organiser un peu, il évoque en mon esprit quelque coin de France ; mais le paysage de France est toujours mieux construit, mieux dessiné et d'une plus particulière élégance ». Quand on a marché des heures à travers une savane « où les graminées géantes se font roseaux » et qui ne vous offre d'autre ombrage que des taillis clairsemés d'arbres rabougris, quelles délices de voir apparaître quelque chose comme un peu de Normandie ou d'Anjou ! Et cependant on veut de l'exotisme. « Il y a sur les bords du Logone des simili-cressons, des imitations de myosotis, des substituts de plantains. On dirait que les acteurs seuls ont changé, mais ni les rôles ni la pièce. Qui tiendra l'emploi de la scrofulaire ?… C'est ce qui explique que l'on soit si peu dépaysé… Pour que le paysage prenne un aspect vraiment exotique, il faut l'intervention d'un de ces végétaux axés et réguliers : palmiers, cactus, euphorbes-candélabres, etc., dont nous n'avons pas d'autres équivalents dans nos contrées du Nord, que certains conifères. » Le lac Tchad, cette étendue d'eau illimitée et glauque, a toutes les apparences d'une mer du Nord ; mais il est entouré de cactus, de palmiers, de papyrus, d'euphorbes. Alors le paysage devient étrange. Dès qu'il cesse de l'être, c'est la France ou c'est l'Europe en moins bien.

On n'emporte pas moins du livre de M. Gide une très forte vision de cette nature équatoriale – plus claire, plus réfléchie qu'on ne nous l'avait donnée jusqu'ici. Une vision d'immensité, de solitudes qui se répètent invariablement et dont je dirais volontiers ce que M. Gide dit de paysages gris, ternes, d'une incroyable tristesse, entrevus par les matins de brouillard ; qu'aucun dieu, aucune dryade, aucun faune ne semble les avoir

jamais habités ; des plateaux dénudés, vastes, si vastes ! des marais au mystérieux silence traversé de chants d'oiseaux invisibles, couverts de plantes inconnues ; des forêts splendides avec d'énormes arbres dont le tronc démesurément élargi à la base leur donne l'air de marcher dans les plis d'une robe ; des forêts qui finissent par peser sur vous comme un cauchemar ; des oiseaux merveilleux ; des fleurs bizarres, une surtout « qu'on dirait taillée dans du velours gris comme des gants de Suède demi-deuil », et d'autres dont l'odeur est plus exquise que celle du jasmin, du muguet, du lilas et de la rose. Et sur ces déserts – M. Gide parle des paysages qui en s'élargissant « tendent vers une perfection désertique » –, sur ces lacs, ces fleuves, ces marais, ces forêts et ces concerts d'oiseaux, l'aspect du ciel devient tout à coup aussi terrifiant que le vit Bernardin de Saint-Pierre dans la fameuse description de la tempête – la première de notre littérature dont l'auteur ait noté les couleurs admirables et sinistres –, et la tornade éclate.

Les animaux pullulent ; la forêt sent le fauve ; mais il ne paraît pas que les hippopotames, les crocodiles, les lions, les panthères, les serpents, les singes soient très menaçants et causent beaucoup de dégâts. Le plus terrible de tous, c'est la mouche tsé-tsé. Quant à l'homme, il nous paraît souvent plus malheureux que la bête, mais il a pour lui de ne pas connaître toute l'étendue de son malheur. Les villages diffèrent comme les habitants ; il y en a de sordides ; il y en a de spacieux et de propres qui révèlent un certain degré de civilisation. On trouve d'effrayantes misères, d'affreuses maladies de peau, des déchéances horribles, des êtres tombés au rang des bêtes. « Lèpres, béri-béri, maladies de misère, abcès, gale, herpès, éléphantiasis, voilà les dons de la forêt », dit M. Morand dans son *Paris-Tombouctou*. Mais plus loin les hommes sont beaux, admirablement proportionnés ; et les femmes seraient très belles aussi sans leur mode abominable de se percer et de se distendre la lèvre inférieure. M. Gide avait un interprète qui ne voulait pas que sa fille suivît cette odieuse coutume ; et la jeune fille déclarait qu'elle ne pourrait trouver à se marier avec des lèvres « comme celles des garçons »… M. Morand raconte que le corps des femmes de la Haute-Volta était si beau qu'elles étaient jadis l'objet de la convoitise des traitants. « Afin de s'enlaidir, elles passèrent dans leur lèvre inférieure un gros morceau de quartz blanc qui les rend hideuses. » Mais je doute que ce soit l'origine de ces lèvres percées et idiotement distendues ; je ne puis pas croire que des centaines de femmes aient un jour, par vertu collective, décidé de s'enlaidir. Et comment les maris s'en seraient-ils accommodés ?

L'impression générale de M. Gide est que les nègres de notre empire colonial sont « de braves gens » et qu'il a fallu « un art diabolique, une persévérance dans l'incompréhension, une politique de haine et de mauvais vouloir pour obtenir de quoi justifier les brutalités, les exactions, les sévices ». Je ne prétends pas excuser ces brutalités et je ne reviens pas sur ce que j'ai dit plus haut ; mais, si braves gens que soient les nègres, on ne saurait oublier leur cruauté, leur cannibalisme. Il ne faut pas toujours les considérer comme de grands enfants au rire facile et bon. Les administrateurs ont souvent eu des tâches pénibles. Du reste, je pense que les fonctionnaires que nous envoyons vers cette humanité évidemment inférieure devraient toujours être choisis parmi les meilleurs, les plus instruits, les plus humains. Il semble bien que le gouverneur, M. Lamblin, l'ait été, puisque M. Gide admire son œuvre, qui nous montre, dit-il, « ce que pourrait obtenir *une administration intelligente et suivie* » (c'est moi qui souligne). Quant à l'avenir intellectuel de la race noire, M. Gide n'a pas l'air d'y croire beaucoup ; et l'*Hiver caraïbe* de M. Morand ne nous encourage pas à concevoir de grandes espérances. En tout cas, nous ne le verrons pas. Un chef de la subdivision de Bosoum parlait à M. Gide « de l'hypersensibilité de la race noire à l'égard de tout ce qui comporte de la superstition, de sa crainte du mystère… d'autant plus remarquables qu'il estimait d'autre part le système nerveux de cette race beaucoup moins sensible que la nôtre ». C'est aussi l'opinion de M. Morand. La superstition est partout chez les noirs ; dans leur tam-tam moins obscène que religieux, dans leurs danses, dans leur médecine, dans tous les coins et les recoins de leur vie. Il faudra que la civilisation les dispute à la magie. Peut-être un de ses moyens les plus sûrs sera-t-il d'éveiller des désirs, que par une équitable rémunération de leur travail pourront satisfaire, dans l'âme de ces hommes dont M. Gide attribue l'indolence, l'apathie, à leur état d'asservissement et à la profonde misère où nous les avons trouvés.

En somme, malgré quelques abus qu'il a dénoncés, on ferme son livre – qu'on aura toujours plaisir et profit à reprendre –, non seulement heureux d'avoir voyagé en sa compagnie, mais optimistes en ce qui concerne notre empire africain. J'ai cité plusieurs fois M. Morand. Je conseille vivement la lecture de son *Hiver caraïbe* et de son *Paris-Tombouctou*. Aucune de ses observations ne contredit M. Gide ; et il avait dans ses souvenirs plus de points de comparaison. Ce sont aussi des carnets de route qu'il nous apporte, mais plus revus, plus surveillés, plus dépouillés, plus « électrisés », en vérité il n'y a pas d'ouvrages aussi électriques que

les siens. M. Morand procède par étincelles. On souhaiterait quelquefois une lumière plus continue. Mais que de réflexions justes et qui vont loin ! Et que d'anecdotes aussi plaisantes que significatives ! Je le trouve plus à son aise dans ces livres de voyage que dans ses romans, et plus original. M. Gide et lui, avec leur art différent, auront fait pénétrer dans le public français des idées sur la race noire inspirées de la plus intelligente sympathie.

405-XVII-28 **PIERRE MILLE**

(*La Dépêche de Toulouse,* 8 octobre 1929)

Hommes et choses
André Gide et le Congo

Il y a vingt ans, dans les *Cahiers de la quinzaine* de ce grand et cher Péguy, Félicien Challaye, socialiste, et moi-même, qui ne le suis pas, dénoncions les maux graves et cruels que le régime des sociétés concessionnaires infligeait au Congo français.

Que disions-nous ?

Sous ce régime, l'indigène n'est pas propriétaire des fruits de son travail. La terre, et tout ce qui croît sur cette terre – or les sociétés concessionnaires détenaient chacune des superficies variant de 100.000 à plus d'un million d'hectares – et plus particulièrement le caoutchouc, appartenant à ces sociétés. Celles-ci ne payaient donc à l'indigène récolteur – et à qui l'on imposait cette corvée par des moyens coercitifs, s'il en était besoin – que la valeur de son travail et non celle du produit. Cette valeur était estimée à quelques sous : 2 francs le kilo au maximum, alors que ce même kilo était coté sur place – à cette époque – une douzaine de francs au moins.

Comment s'exerçait cette coercition, cet « ordre » impératif de corvée, à l'égard des indigènes ? Par l'intermédiaire des fonctionnaires du gouvernement de la colonie, des administrateurs, garantie d'équité pour l'indigène. On pourrait le croire, mais il n'en était pas ainsi, dans certains cas. Ces administrateurs et ces commis des affaires indigènes sont modestement rémunérés. Les agents des sociétés disposent de ressources plus considérables. Ils ont bon vin, bonne cuisine. De là, parfois, de regrettables maladresses du côté administratif, des collusions, peut-être. Abus évidents, brutalités des agents concessionnaires, dont les indigènes

étaient victimes, et sur lesquelles on fermait les yeux.

Et tous les transports se faisaient à dos d'homme : réquisition encore des indigènes, soit au bénéfice des sociétés, soit pour des expéditions militaires. C'est là qu'il faut chercher l'origine de l'abominable affaire Gaud et Toqué. Il fallait « cerner » à main armée, avec des miliciens, les noirs qui cherchaient à s'enfuir pour éviter le portage exigé par les besoins considérables de la mission Marchand. Un jour, l'administrateur Toqué en bloqua ainsi une centaine dans un marais. Ils levaient les bras, disant : « Nous aimons mieux mourir que de "faire porteurs" »… et Toqué en fusilla une quarantaine. Les autres se soumirent. Et plus tard, comme il gardait en prison un indigène d'ailleurs coupable de faits répréhensibles, endurcis par l'habitude, Gaud et Toqué le firent sauter à l'aide d'une cartouche de dynamite introduite dans la bouche – et non autre part comme on l'a écrit. Nul n'a oublié cette affreuse histoire. Toqué fut condamné à plusieurs années de prison. Libéré, il se maria, vécut pauvrement de petites besognes dans le département des Ardennes. Il était dévoyé, misérable. Quand les Allemands arrivèrent, il accepta de diriger la rédaction de *La Gazette des Ardennes* que l'ennemi avait fondé – et en 1918 on le fusilla comme traître… Rencontra-t-il, en allant au poteau, le général Mangin, qui avait fait partie de l'expédition Marchand ?… Tout est épouvantable et tragique dans cette sinistre aventure.

Une partie de tout cela, Challaye et moi, nous l'avons dit, dans « des Cahiers de Péguy ». Et nous n'en reçûmes que des compliments. Certains journaux reproduisirent notre réquisitoire. Les autres se turent. Et tout le monde reconnaissait : « Vous avez bien fait de signaler un mal auquel il faut porter remède. Contre le régime concessionnaire. » Augagneur, ancien gouverneur général du Congo, appuyait publiquement notre modeste effort.

Je m'excuse d'avoir parlé de moi, sinon de Félicien Challaye. Mais il le fallait. Vous allez voir pourquoi. Avez-vous lu le *Voyage au Congo* d'André Gide ? C'est un livre admirable, exceptionnel : le modèle d'une relation de voyage. Depuis l'ouvrage du père Huc sur sa traversée de la Mongolie et son séjour au Thibet – qui date de 1842, je crois – je ne crois pas avoir rencontré dans ce genre rien d'aussi remarquable. Le style du père Huc, un Toulousain si je ne m'abuse, est savoureux. Mais celui de Gide est d'un maître. À ceci, de sa part, on pouvait s'attendre. Mais ce n'est pas tout. Voilà vraiment qu'André Gide révèle de véritables qualités d'explorateur : en même temps qu'admirables, ses paysages sont géologiques. Il a des notions exactes de botanique, d'entomologie, d'his-

toire naturelle. L'ouvrage, enrichi dans l'édition de luxe – il y en a une autre, en deux volumes – de photographies étonnantes, est de premier ordre.

Et malgré cela, c'est le silence. Un silence plus noir que la peau d'un nègre Ba-Kongo. Silence des critiques – excepté du regretté Paul Souday, qui s'est contenté d'écrire, en somme, que, comme ce n'était pas de la littérature, il ne pouvait juger. Procès-ve »bal de carence. Silence de la presse presque tout entière.

Que s'est-il donc passé ?… C'est que Gide dénonce aussi le régime des sociétés concessionnaires. Notez que ce régime touche à sa fin. À moins qu'elles ne trouvent des défenseurs très influents, les dernières disparaîtront en 1932. Mais il en reste, et c'est justement parce que, ailleurs, la liberté du commerce existe pour les indigènes que la situation devient parfois plus dure dans les régions où le « système » n'est pas encore aboli.

Ne vous en étonnez pas. Quand un homme, fût-il nègre et cannibale, illettré, abruti par les sorciers, enfin « au dernier degré de l'échelle humaine », selon la formule, sait qu'en faisant 100 kilomètres, ce qui pour lui n'est rien, il trouvera 12 francs d'un kilo de caoutchouc dont la société, sur le périmètre de laquelle il réside, lui donnera quarante sous, il se garde bien de porter sa récolte à cette société. Mais alors celle-ci intervient, et fait intervenir, de façon encore plus sévère que par le passé, l'administrateur.

De là, l'affaire P…, ce P… est administrateur à Boda. Sans doute pour mieux surveiller les indigènes de Bodembéré, il leur ordonne de changer leur village de place. Ceux-ci refusent, ne voulant point abandonner leurs cultures. Là-dessus, P… envoie dans le secteur de Bodembéré le sergent Yemba avec deux miliciens seulement, ce qui prouve qu'il ne comptait pas sur une rébellion. En effet, sans éprouve de résistance, ces trois hommes en fusillent douze, massacrent les femmes, brûlent cinq enfants dans une case.

Il y eut, du reste, des poursuites judiciaires contre P… L'affaire est donc connue. Qu'elle soit un résultat de la situation qu'entraîne le régime concessionnaire, cela ne fait de doute pour personne, puisque de tels sévices n'ont jamais lieu là où la liberté commerciale a été rétablie. De l'administration et des administrateurs du Congo *libéré,* Gide n'a que des éloges à faire, et il les fait.

Pourquoi donc cette différence de traitement à l'égard de l'œuvre de Gide et de la nôtre ? bien inférieure en mérite littéraire – elle n'y préten-

dait pas – et qui était accusatrice dans tout son ensemble, tandis que le *Voyage au Congo* de Gide ne consacre que quelques pages à la critique du « système » et à ses conséquences ?

Paradoxalement, Genève et la Société des Nations y sont pour quelque chose !… Il y a vingt ans, dans toutes ses colonies, la France était libre et souveraine. Ce qui s'y passait ne concernait qu'elle. Nous pouvions laver notre linge sale en famille. Nous ne nous en privions pas. Aujourd'hui, il y a des colonies sous mandat et sujettes, en vertu de ce mandat, à un contrôle international. Or l'Allemagne, et plus encore l'Italie ont des vues sur le Togo et le Cameroun, où la France exerce les pouvoirs de puissance mandataire. Tout s'y passe bien, d'ailleurs, on y veille… Mais ceci a dirigé les curiosités et les avidités étrangères sur toutes nos colonies. On voudrait pouvoir nous dire : « Du moment que, lorsque vous êtes pleinement souverain, vous faites *cela,* quelles garanties sérieuses a-t-on pour les colonies mandatées ? » De là à nous inviter à passer la main, il n'y a qu'un pas.

… De sorte que ce sont non seulement les amis intéressés de ce qui reste des sociétés concessionnaires congolaises, mais tous les coloniaux qui reprennent le vieux cri : « Prenez garde, taisez-vous ! Des oreilles ennemies vous écoutent ! »

C'est de la niaiserie. Et une attitude d'autruche. L'étranger, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, est parfaitement informé de ce qui se passe dans notre domaine d'outre-mer, et même l'exagère, le déforme, cyniquement. Il est bon, au contraire, qu'un Français en parle à des Français, pour que ceux-ci insistent pour la suppression, prévue, des systèmes concessions congolaises.

Ainsi j'ai l'impression, en signalant le *Voyage au Congo* de Gide, non seulement de réparer, dans la faible mesure de mes moyens, une iniquité littéraire, mais aussi de faire une œuvre de prévoyance politique.

JOCELYN VAN TUYL

« Un effroyable consommateur de vies humaines [1] »

Témoignages littéraires sur la préhistoire du sida

INTERPRÉTÉS dès leur publication comme d'importants témoignages sur la rencontre coloniale en Afrique subsaharienne, *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* s'avèrent désormais porteurs d'une documentation sur l'histoire du syndrome immunodéficitaire acquis, car de nouvelles découvertes en rétrovirologie montrent que le virus du sida aurait fait le saut du chimpanzé à l'homme beaucoup plus tôt qu'on ne le croyait. En effet, des équipes de chercheurs au Los Alamos National Laboratory (États-Unis) et au laboratoire de rétrovirologie de Montpellier ont conclu que la transmission du virus aurait eu lieu entre 1915 et 1941, et qu'elle daterait probablement du début des années trente (Korber et al., 1789 ; Gabillat, par. 1). Cette datation rend caduque l'explication traditionnelle selon laquelle l'urbanisation, le brassage des populations et la libéralisation des mœurs sexuelles à l'ère post-coloniale seraient à l'origine de la pandémie. (Entre parenthèses, elle semble aussi réfuter la thèse controversée d'Edward Hooper, qui attribue l'origine du sida aux campagnes de vaccination contre la polio effectuées à la fin des années cinquante au Congo belge.) Désormais, il faut chercher les sources du sida à l'époque coloniale et – comme nous le signalent de récentes études virologiques – du côté français du fleuve Congo. Des examens phylogénétiques ayant effectivement révélé que le chimpanzé central (*Pan troglodytes troglodytes* ou *P.t.t.*) est le réservoir du virus immunodéficitaire simien (VIS) le plus étroitement apparenté au VIH-1, le virus immuno-

1. Gide, *Souvenirs et voyages* (désormais SV), 473.

déficitaire humain à l'origine de la majorité de la pandémie mondiale du sida (Gao et al., 437), c'est tout naturellement dans l'aire de répartition de cette sous-espèce que le transfert aurait eu lieu. Or, l'habitat du chimpanzé central correspond *grosso modo* à l'ancienne Afrique Équatoriale Française. Ces données temporelles et géographiques nous conduisent à un aspect fascinant des récentes recherches épidémiologiques : la mise en cause des pratiques coloniales – travaux forcés, campagnes de vaccination, prolifération des contacts sexuels entre Européens et indigènes et entre Africains de diverses régions – dans l'origine et la dissémination du VIH (Chitnis, Rawls et Moore, 5). Elles nous amènent également à André Gide – observateur, critique social, touriste sexuel, voyageur impliqué malgré lui dans l'engrenage du système colonial – et à d'autres écrivains européens ayant voyagé en Afrique subsaharienne à l'ère coloniale. Nous nous proposons de considérer les voyageurs français Louis-Ferdinand Céline, Michel Leiris, André Gide et Marc Allégret, ainsi que leurs prédécesseurs britanniques Roger Casement et Joseph Conrad, comme des témoins précieux des facteurs politiques, économiques et socioculturels favorisant l'émergence du virus sidéen en Afrique colonisée. Ayant séjourné dans la région et à l'époque où le VIH aurait émergé, ces écrivains européens furent bien placés pour voir, noter – voire influencer – l'émergence du rétrovirus pandémique. Nous nous pencherons sur les journaux intimes, la correspondance et les récits publiés des six voyageurs européens pour y révéler les indices des pratiques coloniales qui auraient catalysé la zoonose (la transmission de l'animal à l'homme), l'adaptation et la transmission du rétrovirus (Chitnis, Rawls et Moore, 5). Nous analyserons également la rhétorique, les fantasmes et les préjugés de ces récits parfois inquiétants sur la rencontre coloniale.

Les voyageurs dont nous examinerons les écrits eurent tous un statut plus ou moins officiel lors de leur séjour dans les colonies subsahariennes. Le premier de nos voyageurs fut Sir Roger Casement, un diplomate irlandais dont les premières expériences au Congo furent comme employé de la compagnie maritime Elder Dempster. Il établit en 1900 le premier consulat britannique de l'État indépendant du Congo, et lorsque les rumeurs d'abus dans la colonie se firent trop fortes et trop nombreuses pour qu'on pût les ignorer, le consul Casement fut désigné comme enquêteur. Il entreprit un long voyage sur le fleuve Congo et consigna ses observations dans son journal de 1903 ainsi que dans son *Congo Report* (Hochschild, 195-7, 200).

En juin 1890, alors que l'expansion coloniale du roi Léopold II atteignait son apogée, Casement fit la connaissance de Joseph Conrad, officier apprenti d'une des nombreuses compagnies concessionnaires qui exploitaient les ressources de la colonie. Le *Congo Diary* de Conrad – le journal intime de son séjour au Congo de juin 1890 jusqu'en janvier 1891 – contient le récit de ses activités, y compris la remontée du Congo à bord du *Roi des Belges,* voyage qui inspira sa nouvelle *Cœur des ténèbres.*

Du côté français du Congo, Louis-Ferdinand Destouches, le futur romancier Céline, travailla au Cameroun de 1916 à 1917 à la solde de la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui – celle, justement, que Gide allait dénoncer dix ans plus tard (Céline, *Lettres,* 199). Sa correspondance – comme, plus tard, son roman *Voyage au bout de la nuit* – fournit d'amples renseignements sur les pratiques des compagnies concessionnaires, auxquelles furent accordés non seulement le monopole de l'exploitation des ressources naturelles mais aussi le droit de contraindre les habitants de la concession à travailler à l'exploitation de celle-ci – avec, le cas échéant, l'aide de l'administration coloniale.

En 1925-26, André Gide et Marc Allégret parcoururent l'Afrique Équatoriale Française en « mission gratuite », profitant ainsi de « l'assistance des postes administratifs, pour le ravitaillement […] et les recrutements » de guides et de porteurs (Durosay, Notice, 1200). Ce statut, ainsi que l'amitié qui liait Gide à Marcel de Coppet – qui fut nommé gouverneur du Tchad pendant le voyage de Gide – allait, dans une certaine mesure, imposer le silence à l'auteur du *Voyage au Congo* : la crainte de nuire à la carrière de Coppet fut parmi les raisons qui conduisirent Gide à dénoncer les compagnies concessionnaires et non pas l'administration coloniale française dans le récit de son périple africain (Durosay, Notice, 1206 ; West, 308-9). En plus du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad,* donc, nous nous pencherons sur les inédits du voyage – les rapports, la correspondance, et le brouillon du journal africain de Gide, ainsi que sur les *Carnets du Congo* de Marc Allégret. N'étant pas destiné à la publication, ce journal intime parle beaucoup plus ouvertement que le *Voyage au Congo* du travail forcé et du tourisme sexuel pratiqué par les deux voyageurs français – un côté du voyage que Gide allait taire dans ses récits publiés.

Vers la fin de la période qui nous intéresse, entre 1931 et 1933, Michel Leiris traversa le continent africain en tant que secrétaire-archiviste de la « Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti » – mis-

sion dont les enquêtes devaient aider l'administration à « mener une politique plus habile qui sera mieux à même de faire rentrer l'impôt », conclut Leiris avec amertume dans *L'Afrique fantôme* (11-2, 210).

À l'instar de Marlow, le narrateur du *Cœur des ténèbres,* qui observe les souffrances des ouvriers construisant le chemin de fer et conclut que, « [a]près tout, moi aussi, je faisais partie de la grande cause d'où procédaient ces nobles et justes mesures !... » (Conrad, *Jeunesse* 109 [1]), Leiris et les autres voyageurs se rendirent compte, avec plus ou moins de lucidité, de leur implication dans l'exploitation, les souffrances et les maladies des indigènes. Sachant que, selon les épidémiologistes, c'est le comportement humain, beaucoup plus que la mutation génétique, qui entraîne l'émergence de nouvelles maladies (Dean 322), nous nous proposons de mettre en lumière les indices de comportements coloniaux qui auraient facilité la zoonose, l'adaptation et la transmission du virus immunodéficitaire simien dans la population humaine. Effectivement, les témoignages de ces écrivains – aussi bien que leurs silences et leurs fantasmes – en disent long sur les politiques et les comportements qui constituent la préhistoire de la pandémie.

Quels comportements faut-il mettre en cause pour expliquer l'éclosion du sida au vingtième siècle alors que la transmission des virus immunodéficitaires simiens à l'homme – sans doute par le contact sanguin lors de la préparation de la viande de singe (Viognier, par. 5) – aurait lieu régulièrement depuis des milliers d'années ? L'importante étude réalisée par Amit Chitnis, Diana Rawls et Jim Moore examine les facteurs associés à l'époque coloniale qui auraient augmenté la possibilité de contact avec des chimpanzés porteurs du virus (c'est-à-dire la chasse et la consommation de viande de brousse), la possibilité de transmission du virus (par le sang ou par les relations sexuelles) et la probabilité de l'adaptation du virus à ses hôtes humains (peut-être à travers des programmes de vaccination), ce qui en augmente la virulence et en facilite la transmission (Chitnis, Rawls et Moore, 5). Notre analyse s'articulera autour de ces trois axes.

La Zoonose

Selon les virologistes, les virus immunodéficitaires humains VIH-1 et VIH-2 proviennent des virus immunodéficitaires simiens (VIS), des

1. « After all, I also was a part of the great cause of these high and just proceedings » (Conrad, *Heart,* 33).

rétrovirus dont au moins 26 espèces de primates africains sont atteints (Hahn et al., 607). L'évidence est à la fois phylogénétique et géographique : toutes les souches du VIH-1 sont génétiquement étroitement liées aux souches VIS contaminant le chimpanzé *P.t.t.* En outre, l'aire de répartition du *P.t.t.* correspond précisément à la zone où le VIH-1 est endémique et où il manifeste la plus grande diversité de souches virales, à savoir le Cameroun, le Gabon, la Guinée équatoriale et la République du Congo (Congo-Brazzaville), soit l'ancienne Afrique Équatoriale Française [1]. De nos jours, jusqu'à 35% des chimpanzés sauvages dans le sud-est du Cameroun sont atteints de la souche SIV identifiée comme l'ancêtre du groupe M (groupe principal) du VIH-1 (Keele et al. 523, 526 [2]). Ces chimpanzés figurent parmi les nombreuses espèces de primates que l'on chasse couramment pour se nourrir dans cette région, et, comme ces autres primates, les *P.t.t.* sont porteurs d'un VIS (Hahn et al., 613 ; Gao et al., 440 ; Teleki, 333) dont la capacité à se reproduire efficacement dans les lymphocytes primaires humains favorise la transmission à l'homme [3].

Il est presque certain que les humains ont contacté le VIScpz (le virus immunodéficitaire simien propre au chimpanzé) en chassant, en découpant et en mangeant de la viande de chimpanzé contaminée (Hahn et al., 611). Il est probable que sous le système colonial et concessionnaire, les travaux forcés, de lourds impôts, et des usages agricoles changeants conduisirent la population indigène à recourir davantage à la viande de brousse pour suppléer à ses besoins alimentaires, ce qui aurait augmenté

---

1. Parallèlement, la région où le VIH-2 sévit et manifeste la plus grande diversité virale correspond au territoire du mangabey enfumé, un singe atteint du virus (SIVsm) le plus proche du VIH-2 (Gao et al., 440 ; Hahn et al., 610 ; Korber et al., 1789). Cette région correspond à une partie de l'ancienne Afrique Occidentale Française : le Sénégal, la Guinée-Bissau, la République de Côte d'Ivoire, avec en outre la Sierra Leone et le Libéria.

2. L'équipe du chercheur Brandon Keele a esquissé un scénario de dissémination convaincant : le virus, ayant sauté du chimpanzé à l'homme dans le sud du Cameroun, aurait voyagé le long du fleuve Sangha (ou un de ses affluents) jusqu'au fleuve Congo, qui l'aurait amené à Kinshasa, où la pandémie du VIH groupe M fut engendrée (Keele et al., 523, 526).

3. Lors de la zoonose, une maladie relativement bénigne chez son «'"hôte naturel", adapté au germe », devient souvent extrêmement pathologique pour la population humaine. Il en fut ainsi de la fièvre jaune et de la fièvre hémorragique Ebola, toutes deux d'origine zoonotique (Grmek, 245).

les risques de contact avec le VIScpz (Chitnis, Rawls et Moore, 5). L'essor économique de la colonie dépendait de lourds travaux : construction des routes et de la voie ferrée, « exploitations forestières […] cueillette de caoutchouc [… et] cultures d'exportations » (Coquery-Vidrovitch, 484), soutien aux administrateurs, aux agents des compagnies concessionnaires et aux simples voyageurs européens en tant que guides, interprètes, porteurs, pagayeurs, cuisiniers, infirmiers et boys. Même une expédition de petite envergure comme celle de Gide nécessitait soixante à quatre-vingts employés (Durosay, Introduction, 30), et les déplacements dépendaient du travail forcé : Gide plaignit le « groupe de femmes », dont plusieurs qui « allaitaient tout en travaillant » qu'il vit « travailler à la réfection de la route » ; c'est à son grand chagrin qu'il apprit que ces femmes travaillaient nuit et jour, surveillées par un milicien, pour « permettre notre passage » (SV 396). Gide eut surtout honte de la dépendance de son entourage sur les porteurs, dont la condition équivalait, à ses yeux, à l'esclavage. Se faisant constamment du souci à propos du rôle qu'il jouait dans la servitude des porteurs et des tipoyeurs, Gide déclara que « [c]ette question du portage […] me gâte le voyage » (SV 396, 600, 416), et Allégret lui fit écho [1]. C'est au sujet de leurs employés que Gide et Allégret prirent le plus nettement conscience de leur propre rôle dans les abus du système colonial.

Les déplacements du personnel et le transport de marchandises dans les colonies belge et française s'effectuaient souvent grâce aux voies ferrées bâties par des conscrits africains. Le bilan du chemin de fer Matadi-Kinshasa, vaste projet entrepris à partir de 1890 au Congo belge, fut très lourd ; une trentaine d'années plus tard en Afrique Équatoriale Française, quelques vingtaines de milliers d'ouvriers forcés moururent en construisant le chemin de fer Congo-Océan reliant Brazzaville à Pointe-Noire sur la côte Atlantique (Hoschschild, 281). Les travailleurs furent souvent recrutés de loin, et l'administration n'hésitait pas à charcuter les circonscriptions en cas de sous-effectif dans la région du chantier : ainsi, à partir de 1925, des ouvriers du Moyen-Logone et du Moyen-Chari, qui, à l'époque, dépendaient administrativement du Tchad, furent contraints de se rendre au chantier du chemin de fer Brazzaville-Pointe Noire, situé à un millier de kilomètres de chez eux (Sautter, 244 ; Azevedo, 4). « [L]e changement de milieu remettait en question la fragile immunité

1. « Cette question du portage à laquelle on pense toute la journée empoisonne le voyage » (Allégret, 105).

acquise par les travailleurs dans leur pays d'origine vis-à-vis de différents facteurs pathogènes », explique Gilles Sautter : « Combiné avec le changement de vie et d'alimentation » – car « [l]a nourriture était insuffisante [… et] les travailleurs manquaient de vivres frais et d'aliments protecteurs » – ce déplacement géographique « ouvrait la voie aux agressions les plus diverses. » (280, 277). Conrad dépeint une situation identique lors de la construction du chemin de fer Matadi-Kinshasa : « [a]menés de tous les points de la côte, en vertu de ce qu'il y a de plus régulier dans les contrats d'engagement à terme, dépaysés dans un milieu contraire soumis à un régime inaccoutumé, ils ne tardaient pas à dépérir [1] », devenant des « ombres noires de la maladie et de l'épuisement [2] » (Conrad, *Jeunesse,* 111-2). Dans une population ainsi compromise sur le plan immunitaire, le VIH aurait pu se propager efficacement et étendre son emprise géographique lorsque les travailleurs migrants rentrèrent dans leur contrée.

Tout comme les chemins de fer construits par une main-d'œuvre esclave, l'industrie du caoutchouc tint une place importante dans « la joyeuse danse du Commerce et de la Mort » aux colonies (Conrad, *Jeunesse,* 105 [3]). Des compagnies concessionnaires comme la *Compagnie Forestière Sangha-Oubanghi* (C.F.S.O.) – l'employeur du jeune Céline et la cible principale du dossier que Gide constitua contre les abus concessionnaires – assuraient le commerce du caoutchouc. La C.F.S.O., « avec son monopole du caoutchouc et avec la complicité de l'administration locale, réduit tous les indigènes à un dur esclavage », obligeant tous les villages de la concession à fournir non seulement le caoutchouc brut mais aussi le manioc pour nourrir les récolteurs. « [P]our récolter dix kilos de caoutchouc », précise un chasseur français installé à N'Goto (Cameroun), un cueilleur « est obligé de passer un mois en forêt, souvent environ à cinq ou six jours de marche de tout village » (SV 399). La rémunération était dérisoire et pouvait prendre une forme parfaitement inutile. Céline dépeint cette âpre réalité avec son humour noir caractéristique dans le *Voyage au bout de la nuit,* où une famille de récolteurs

1. « Brought from all the recesses of the coast in all the legality of time contracts, lost in uncongenial surroundings, fed on unfamiliar food, they sickened » (Conrad, *Heart,* 35).
2. Ou plutôt « de la maladie et de la famine » : « black shadows of disease and starvation » (Conrad, *Heart,* 35).
3. « [T]he merry dance of death and trade » (Conrad, *Heart,* 31).

apporte un panier de caoutchouc brut – sans doute le fruit d'une longue cueillette – au comptoir de la Compagnie Pordurière. Les commis pèsent le caoutchouc, mais les récolteurs ignorent totalement ce qu'est une balance. Ils ne comprennent pas non plus à quoi servent les « quelques pièces en argent » qu'ils reçoivent en échange ; alors, pour tout paiement, le tenancier du comptoir noue un « grand foulard très vert » autour du cou d'un de leurs enfants et chasse la famille à coups de botte dans le postérieur (*Romans,* 137-8).

Lorsque les récolteurs n'arrivaient pas à cueillir la quantité requise de caoutchouc, la compagnie concessionnaire pouvait imposer une amende équivalant à un mois de salaire ; ceux qui ne la payaient pas furent parfois mis en prison. Dans les occasions où la population indigène résistait aux exigences des compagnies, il arrivait que l'administration envoie des miliciens « pour contraindre les gens au travail » (SV 404, 399). André Gide enquêta sur un incident à Bambio, où des récolteurs furent durement punis : « pour n'avoir pas apporté de caoutchouc le mois précédent (mais, ce mois-ci, ils apportaient double récolte […]) », ils « furent condamnés à tourner autour de la factorerie sous un soleil de plomb et porteurs de poutres de bois très pesantes. Des gardes, s'ils tombaient, les relevaient à coups de chicote ». Au bout de trois heures, un ouvrier « tomba pour ne plus se relever » (SV 398-9). De toute évidence, la situation ne s'était pas améliorée depuis l'époque de Roger Casement, qui décrivit en 1903 la « terreur du caoutchouc » : « Vu le "marché" du caoutchouc, rien que des fusils – une vingtaine d'hommes armés […]. Les gens, 242 hommes avec du caoutchouc ; tous surveillés comme des forçats. Appeler cela du "commerce" est le comble de la tromperie [1]. »

Tous ces travaux exigés par l'appareil colonial et concessionnaire poussaient de nombreux Africains à fuir leur domicile : « La terreur règne et les villages des environs sont désertés », expliquèrent deux chefs indigènes avec qui Gide discutait des exigences en matière de caoutchouc (SV 404). Le recrutement pour le chemin de fer devint « une véritable chasse à l'homme » (Sautter, 249), et les villageois fuyaient même les équipes sanitaires mobiles parce que la visite sanitaire associée au recrutement pour la voie ferroviaire faisait croire que les médecins étaient complices dans ces conscriptions de force (Headrick et Headrick, 361).

1. « Saw Rubber "market" nothing but guns – about 20 armed men […]. The people 242 men with rubber all guarded like convicts. To call this "*trade*" is the height of lying » (Casement, 262).

Cette méfiance s'étendait aux administrateurs coloniaux aussi bien qu'aux voyageurs européens en général : effectivement, plus d'un village se vida à l'approche de l'expédition de Gide (Allégret, 119, 127). Dans tous ces cas, le résultat fut le même : une fuite en masse dans la brousse (Sautter, 247 ; Headrick et Headrick, 361). Que les paysans fuient ou qu'ils partent travailler, leur absence – souvent prolongée, car les récolteurs de caoutchouc devaient s'absenter pendant plusieurs semaines, les travailleurs du chemin de fer pendant plusieurs mois – avait un effet néfaste sur les cultures vivrières [1]. Dans son « Mémoire sur les concessions », Gide constate que « [t]rès souvent des champs entiers de manioc ou d'arachides […] n'ont pas été récoltés, les hommes valides n'ayant pas obtenu de congé pour effectuer la récolte » (Durosay, « Autour », 92). Même là où les villages ne furent pas totalement abandonnés, l'absence des hommes valides diminuait l'étendue des champs cultivés, et partant, la production agricole du village. En outre, l'administration demandait « aux villages les vivres économisés sur les absents » malgré la réduction de la main-d'œuvre (Sautter, 264 [2]). Il s'ensuivit que « de nombreuses régions avaient atteint un niveau tel de sous-peuplement qu'elles furent incapables de maintenir l'équilibre fragile de l'autoconsommation. Des famines éclatèrent » (Coquery-Vidrovitch, 497). Ces disettes généralisées et les longues périodes passées en forêt à cueillir du caoutchouc ou à fuir les recrutements entraînèrent sans doute une dépendance accrue sur la viande de brousse – y compris sur la viande de chimpanzé, aliment traditionnel en Afrique équatoriale (Chitnis, Rawls et Moore, 5-6 ; Vangroenweghe, 144). Ceci aurait augmenté les chances de zoonose, car la chasse et la préparation de la viande simienne comportent des risques importants de contamination par le contact sanguin, surtout si le chasseur se « bless[e] lors du découpage du singe »

1. Vers la fin de son voyage, Gide devint pleinement conscient de son propre rôle dans la déstabilisation agricole des villages indigènes. Lorsque quarante-deux porteurs demandèrent à rentrer chez eux pour s'occuper des cultures, il affirma : « [i]l est inadmissible en effet que, pour la commodité d'un Blanc, on risque d'affamer un village » (SV 641).

2. Souvent, les villages étaient tenus de nourrir les porteurs et autres ouvriers aussi bien que les postes de l'administration coloniale (Headrick et Headrick, 188). Marc Allégret, chargé de trouver de la nourriture pour les porteurs de l'expédition de Gide, dut parfois réquisitionner les vivres de force et de « faire acte d'autorité » contre la volonté d'un chef qui tenait à conserver la récolte pour les habitants de son village (SV 437).

(Vangroenweghe, 118 [1]). Ajoutons que ce phénomène est d'actualité : les pressions économiques dans plusieurs pays africains ont transformé la chasse traditionnelle en industrie (Hahn et al., 613), et la viande de brousse, « souvent la seule accessible aux plus pauvres », est souvent contaminée du VIS (Viognier, pars. 2, 9).

Outre la chasse et la consommation de primates, d'autres formes de contact entre ces animaux et les hommes peuvent entraîner la transmission du virus. Les chercheurs qui manipulent des primates à des fins scientifiques – comme le futur docteur Destouches, qui faisait « de petites expériences » sur des singes qu'il entretenait afin d'étudier « la nocivité des alcools » (*Lettres,* 117-8) – courent un risque de contamination par les morsures ou le contact sanguin. Les animaux de compagnie faisant l'objet d'un commerce assez répandu [2], ceux qui

1. Ce risque pesait principalement sur les chasseurs indigènes, mais la consommation de viande de brousse n'était pas limitée aux seuls Africains. Dans une lettre écrite de Douala en 1916, Céline prétend que, pour certains de ses compagnons, « [t]out devient comestible, le lézard […], le singe, l'éléphant jusqu'à ce que nous soyons nous-mêmes servis en civet » (*Lettres,* 40). Quelle qu'en soit la validité, cette plaisanterie sur le cannibalisme entre compatriotes mérite d'attirer notre attention car elle fait contraste avec l'appréhension plus souvent évoquée – à savoir l'obsession mutuelle chez les Africains comme chez les Européens avec le prétendu cannibalisme de l'autre (Hochschild, 16). Chez les Européens, le cannibalisme pratiqué par certains peuples africains servait à justifier la mission civilisatrice. Ainsi, dans le *Voyage au bout de la nuit,* un colon se réjouit de ce que le cannibalisme et les « massacres entre tribus » aient été remplacés par l'agriculture – « Des cacahuètes et du caoutchouc !… Pour payer l'impôt ! » (Céline, *Romans,* 140). Tandis que le *Voyage* présente le cannibalisme comme une coutume propre à l'Afrique – Bardamu conjecture que les porteurs indigènes qui le transportent dans une civière « auraient pu me bouffer puisque c'était dans leurs usages » (177) – dans le *Cœur des ténèbres* Marlow insinue que lui et ses compagnons de voyage européens, qui sont responsables de la faim tenace de leurs employés indigènes, mériteraient presque que ceux-ci les mangent : « De par tous les démons rongeurs de la faim, pourquoi ne nous tombèrent-ils pas dessus – ils étaient trente contre cinq ! – et ne se donnèrent-ils pas pour une fois leur content, j'en suis encore ahuri quand j'y songe » (Conrad, *Jeunesse,* 169) [« Why in the name of all the gnawing devils of hunger they didn't go for us – they were thirty to five – and have a good tuck-in for once, amazes me now when I think of it » (Conrad, *Heart,* 70)].

2. Gide rapporte les propos d'un agent de la Compagnie à qui un chef indigène avait fait cadeau de deux chimpanzés, dont un que l'agent revendit 1500 francs à

chassent ou qui achètent ces animaux peuvent également se faire mordre ou griffer par une bête infectée (Vangroenweghe, 118 ; Grmek, 244 ; Viognier, par. 4).

Le contact avec les primates et les fantasmes suscités par ceux-ci préfigurent étrangement les craintes sexuelles et médicales de l'ère du sida. Sous la plume de Michel Leiris, une rencontre avec un chimpanzé prend une allure quasi érotique, trahissant ainsi l'anxiété sexuelle de l'auteur : « Étendu, […] j'entends grincer le volet. Je regarde et aperçois une tête hirsute dans l'encadrement. C'est le chimpanzé du voisin qui, ayant froid, veut sans doute entrer dans la pièce pour se réchauffer et peut-être même s'introduire dans mon lit. Je me lève, le singe se sauve » (238). À la différence de Leiris, qui cherchait à éviter le contact avec un primate domestiqué, Gide eut un coup de cœur pour Dindiki, le paresseux (*Pérodictique potto*) « [o]riginaire de la forêt équatoriale » que lui offrit le chef d'un village près de Nola (actuelle Centrafrique) (SV 711). Durant une partie de son périple, Gide entretint avec le petit primate un contact proche et prolongé : une photo où Dindiki est enroulé autour du cou de Gide comme un foulard indique l'intimité qui liait l'auteur à son animal de compagnie. Mais les caresses se doublèrent de recherches et d'interventions médico-scientifiques. Toujours curieux, Gide s'attela à la lecture du livre *Big Game and Pygmies* de Cuthbert Christy et interrogea les indigènes sur les habitudes du paresseux. Ce qu'il apprit donna lieu à un fantasme vampiriste. Ses informateurs locaux lui expliquèrent – et le livre de Christy sembla le confirmer – que le *Pérodictique potto* a l'« habitude d'étrangler des singes, souvent beaucoup plus grands que lui » en les surprenant par-derrière pendant leur sommeil. « Curieux de savoir si Dindiki suce leur sang ?… » se demanda Gide (SV 573). Sans, bien entendu, suggérer que Dindiki contractât le VIS de cette manière, nous pouvons néanmoins discerner la facilité avec laquelle il aurait pu transmettre une quelconque maladie à son propriétaire. Toujours est-il que Gide, en gardant le petit primate comme animal de compagnie, endommagea la santé de Dindiki : puisque Gide n'arrivait pas à fournir une alimentation adéquate à son paresseux, celui-ci tomba malade et finit par mourir, malgré tous les efforts de la part des voyageurs de le guérir par des injections. Dindiki demeura affectueux jusqu'aux derniers jours de sa maladie, mais « brusquement », explique Gide, l'animal agonisant

---

Douala (SV 413). Gide lui-même rapporta d'Afrique « une civette et un petit singe » achetés sur le bateau (Van Rysselberghe 4, 247).

« se mit à me détester : à deux reprises, il me mordit cruellement » (SV 718). En outre, un accident médical donna lieu au contact sanguin entre Gide et le paresseux. Alors que Marc Allégret souffrait d'une rage de dents, une piqûre de morphine s'imposait, mais « [i]l faut d'abord faire bouillir la seringue, car, après nous en être servis pour l'injection de caféine à Dindiki, nous avons négligé de la laver; à présent le piston de cristal adhère. Dans mes vains efforts pour le décoller, je ne parviens qu'à briser l'instrument et à m'ensanglanter les doigts » (SV 642). Cette étrange préfiguration des soucis qui règnent de nos jours dans les hôpitaux et les laboratoires, où le VIH peut être transmis suite à la piqûre accidentelle avec une seringue usagée, nous rappelle à quel point l'intervention médicale peut créer des occasions de propager une maladie.

L'Adaptation

L'anecdote de Gide concernant la seringue partagée par Marc Allégret et Dindiki reflète, en miniature, ce qui se passait à une échelle beaucoup plus vaste à travers les colonies subsahariennes françaises : des campagnes de vaccination en masse, dans le cadre desquelles des seringues non stérilisées et la variolisation (ou vaccination de bras à bras) ont peut-être créé un laboratoire fertile pour l'adaptation et la dissémination du virus immunodéficitaire simien.

Une campagne de vaccination cherchant à enrayer le fléau de la variole dans les premières décennies du vingtième siècle (SV 674) nous intéresse particulièrement à cause des possibilités de mutation et d'adaptation virales qu'elle comportait. Avant la mise au point d'un vaccin sec vers 1913, les températures élevées du climat subsaharien et la grande distance de Paris atténuaient gravement la puissance des vaccins transportés vers l'intérieur du continent (Chitnis, Rawls et Moore, 6). Certains médecins durent donc recourir à la variolisation, une technique qui consiste à transférer la substance prélevée sur les vésicules d'un inoculé au bras d'un nouvel inoculé (Headrick et Headrick, 63-4). Puisque cette substance contient une forte concentration de lymphocytes (les cibles principales du VIH), la vaccination de bras à bras est susceptible de transmettre le virus immunodéficitaire. En outre, transporter le vaccin ainsi implique des passages en série sur une courte période, ce qui peut mener à la sélection des lignées virales les plus virulentes, les mieux adaptées à l'hôte – et partant, les plus faciles à transmettre. Quoique le rôle de la variolisation dans la transmission ou l'adaptation du VIS à l'homme ne soit pas démontré, cette hypothèse demeure valable, car les

chercheurs estiment qu'au moins 35 000 personnes résidant dans la zone d'habitat du chimpanzé central furent inoculées par variolisation au début du vingtième siècle (Chitnis, Rawls et Moore 6-7, 5).

La transmission des microbes pathogènes pouvait se faire facilement par les campagnes d'immunisation en masse, dont la plus considérable fut celle contre la trypanosomiase (la maladie du sommeil) après la Première Guerre mondiale. Or, la dissémination de la trypanosomiase fut « contemporain[e] de l'implantation coloniale », et la prévalence de la maladie est attribuable, au moins en partie, aux travaux exigés par le système colonial et concessionnaire (Suret-Canale, 496). Les collecteurs de caoutchouc devaient passer de longues périodes en forêt, où ils étaient exposés aux mouches tsé-tsé porteuses de trypanosomes (SV 689). Les déplacements en masse (portage, « recrutements lointains » pour le chantier ferroviaire) introduisirent la maladie dans des régions où elle n'avait pas encore sévi, d'autant plus que les compagnies concessionnaires ne respectaient pas toujours les « règlements médicaux, éludant les visites sanitaires et se moquant des certificats pour tous les indigènes » recrutés (Durosay, Notice, 1204-5 ; SV 414). Tout en propageant la trypanosomiase, l'appareil économique colonial entreprit d'enrayer l'épidémie en Afrique Équatoriale Française, au Cameroun et en Afrique Occidentale Française (Hooper, 681), et ceci pour des raisons purement pratiques : la « politique médicale étroitement subordonnée aux intérêts de la colonisation et ne poursuivant nullement un objectif humanitaire » avait comme but principal d'« [é]viter le manque de main-d'œuvre qui compromettrait l'entreprise coloniale » (Suret-Canale, 516). Effectivement, le théâtre principal de la lutte contre la maladie du sommeil au milieu des années vingt fut la région que le chemin de fer Brazzaville-Pointe Noire devait traverser, et les ressources furent consacrées à cette tentative de manière si disproportionnée que d'autres régions furent privées de personnel médical, et qu'il fallut mettre d'autres efforts de santé publique en veilleuse (Headrick et Headrick, 382, 361).

La figure dirigeante de la lutte contre la trypanosomiase fut le docteur Eugène Jamot, de l'Institut Pasteur. Jamot créa des unités mobiles qui administrèrent en masse des piqûres d'atoxyl contre la maladie du sommeil [1]. Mais ses sujets se méfièrent du docteur à cause de ses méthodes

1. Outre les vaccinations contre la trypanosomiase, les travailleurs recevaient systématiquement une série de piqûres contre la dysenterie et une « vaccination

« barbares », qui rappelaient la « chasse à l'homme » des recrutements militaires et concessionnaires, et à cause des effets secondaires ravageurs de ce médicament à base d'arsenic : en effet, 900 personnes furent aveuglées par le traitement à l'atoxyl (Suret-Canale, 509-10 ; West, 305 ; Headrick et Headrick, 345, 351). Des drogues moins toxiques furent créées par la suite – Gide et Allégret assistèrent aux efforts du docteur Bossert et d'Yvonne de Trévise, chargée de mission de l'Institut Pasteur, qui expérimentaient « l'action préventive » d'une nouvelle drogue, le « "309 Fourneau" [ou moranyl] sur la maladie du sommeil dans la région de Grimari et Bambari » en 1925 (SV 369 ; Allégret, 66) – mais un danger grave et inaperçu persistait.

Entre les deux guerres, les équipes de Jamot vaccinèrent des centaines de milliers de sujets dans les colonies françaises, mais, selon Edward Hooper, « il n'est question nulle part dans les récits de ces campagnes de l'échange ou de la stérilisation des seringues entre piqûres, des tâches qui exigent du temps et de la main-d'œuvre supplémentaires, et qui ne furent généralement considérées comme importantes qu'après la Seconde Guerre mondiale [1] ». La correspondance de Céline laisse croire que la réutilisation d'aiguilles était tout aussi courante lors des interventions médicales moins officielles que celles de Jamot. Dans les colonies africaines, précisent Rita et Daniel Headrick,

> [l]a plupart des missionnaires, administrateurs, agents des compagnies concessionnaires, infirmiers militaires, agents sanitaires et hygiénistes adjoints blancs dépassaient largement les limites de leur métier. Tous distribuaient des médicaments, donnaient des piqûres, prononçaient des diagnostics et pratiquaient des chirurgies mineures sans la surveillance directe d'un médecin [2].

Le jeune Louis Destouches, travaillant pour la Compagnie Forestière au

---

anti-pneumonique […] au moment de l'incorporation », quoique l'efficacité de ces inoculations fût incertaine (Sautter, 287).

1. « Nowhere in any of the accounts of these campaigns is there any reference to needles being changed or sterilized between jabs, tasks that take extra time and manpower, and that were not generally considered to be important until after the Second World War » (Hooper, 681).

2. « Most white missionaries, administrators, company agents, army nurses, *agents sanitaires*, and *hygiénistes adjoints* went well beyond what their occupations permitted. All dispensed drugs, gave injections, made diagnoses, or performed minor surgery without the direct supervision of a doctor. » (Headrick et Headrick, 244).

Cameroun, fit partie de ces soignants amateurs : « je tâche de faire un peu de bien », écrivit-il en 1916 : « je suis à la tête d'une pharmacie, je soigne le plus de nègres possible […]. Je fais de grandes quantités d'injections d'atoxyl contre la maladie du sommeil qui sévit désastreusement dans la région » (*Lettres,* 117). Si nous manquons de documentation précise sur les conditions dans lesquelles ce programme de vaccination improvisé se déroula, il y a cependant lieu de croire que la stérilisation des instruments n'était pas de première importance dans cette entreprise. En effet, Céline venait de commander une « seringue de Pravaz » le mois précédent ; or, ce type de seringue, à la différence des autres modèles qu'il possédait, « n'était pas stérilisable à la chaleur » (*Lettres,* 110). Quant aux campagnes de vaccination en masse, elles s'effectuaient avec des moyens insuffisants : ainsi, entre 1917 et 1919 près de 90 000 personnes furent testées et traitées pour la trypanosomiase avec seulement six seringues (Chitnis, Rawls et Moore, 6 [1]). Quelle que soit l'échelle du programme de vaccination, la réutilisation de seringues non stérilisées comporte des risques de contamination assez élevés, et cette pratique – courante à l'époque – était peut-être impliquée dans la dissémination du VIH.

La Transmission

Les immunisations et d'autres initiatives sanitaires coloniales ont peut-être contribué à la dissémination virale d'une autre manière, c'est-à-dire, en modifiant la pathocénose – c'est-à-dire, « l'équilibre dans la fréquence de toutes les maladies qui affectent une population déterminée » (Grmek, 260). Il est probable que la transmission du VIScpz aux êtres humains se fait régulièrement mais peu fréquemment depuis des milliers d'années (Chitnis, Rawls et Moore, 5). Si l'existence du sida chez les humains a tardé à se manifester, c'est sans doute à cause de la pathocénose, « surtout à l'époque où les maladies infectieuses étaient la cause prédominante de décès » :

> L'introduction du HIV ou d'un rétrovirus avec des effets pathogènes semblables ne se serait traduite dans la perception de la morbidité que par une recrudescence de certaines autres maladies. […] Les maladies infec-

1. Gide rapporte une conversation avec le « sergent Jean-Baptiste, du secteur de prophylaxie du Logone [… qui] arriv[ait] à faire […] jusqu'à six cents piqûres par jour » contre la maladie du sommeil, sans toutefois parler du nombre de seringues utilisées ou du protocole de stérilisation (SV 505).

> tieuses ne faisaient donc pas écran seulement parce qu'elles cachaient les méfaits du HIV mais aussi, et surtout, parce qu'elles s'opposaient réellement à sa diffusion épidémique. Introduites dans une population fortement imprégnée par la tuberculose et par d'autres maladies infectieuses, les souches sidéennes devaient être rapidement éliminées ou circonscrites. […] L'expansion du sida n'était pas possible avant que les succès de la médecine moderne aient supprimé le barrage que lui opposaient quelques autres maladies infectieuses particulièrement fréquentes. (Grmek, 265-6).

Il se peut donc que la transmission du VIScpz du chimpanzé à l'homme se fasse depuis des siècles, mais ce sont « les changements sociaux, économiques et comportementaux ayant lieu au début et au milieu du vingtième siècle » dans les colonies subsahariennes qui créèrent les conditions dans lesquelles les virus immunodéficitaires simiens « purent se développer et sévir à l'échelle endémique » (Hahn et al., 612). Outre la transformation du travail et de la médecine, les pratiques sexuelles changeantes à l'ère coloniale furent un facteur déterminant dans la propagation des maladies (Chitnis, Rawls et Moore, 5). Comme le soutient Tim Dean, « les connexions complexes entre […] différentes formes de colonisation et d'exploitation » – l'exploitation sexuelle que nous découvrirons chez Casement, Gide, Allégret et Céline aussi bien que l'exploitation économique documentée par ces écrivains – « sont essentielles à l'émergence du sida [1] ».

Les opportunités de tourisme sexuel constituaient une grande partie de l'attrait du voyage en Afrique pour Gide et Allégret. Élevés tous les deux dans un milieu puritain, les voyageurs furent attirés par l'image de l'Afrique comme « Éden permissif » et primitif, et ils eurent tous les deux de nombreuses aventures au cours de leur voyage. Daniel Durosay décrit Allégret comme « un Don Juan qui n'a pas conscience de l'être tant la conquête, ordinairement, est facile et va de soi » (Introduction, 39). Dans les cas où ils butèrent contre la résistance de l'objet de leur désir, les voyageurs justifièrent leur conduite en se figurant être des ethnologues de l'érotisme. Un soir (alors que Gide assistait à la scène, à moitié caché derrière une moustiquaire), Allégret s'efforça sur « une charmante fillette, si pudique, si jeune, si craintive » : « Marc ne parvient pas à triompher, ou que bien peu, des résistances de la fillette, sur la-

1. « The complex connections between these different forms of colonization and exploitation are crucial for the emergence of AIDS » (Dean, 316).

quelle il s'obstine, désireux aussi de s'instruire, car on lui a dit que toutes les femmes étaient excisées » (cité in Durosay, Notes, 1235). Aux yeux de Gide, l'exotisme de la fillette et la curiosité pseudo-scientifique d'Allégret semblent légitimer la persistance de celui-ci malgré la résistance de celle-là. Pour sa part, Gide aussi croyait effectuer des recherches : il était particulièrement curieux d'en savoir plus sur « l'institution des *gonotiras*, adolescents attachés au service des sultans » (Durosay, Notes, 1240), et se délecta de la présence de Mala, un jeune page que le sultan Reï Bouba avait choisi pour l'escorter (SV 1049).

Il fallut attendre la publication posthume d'*Ainsi soit-il* un quart de siècle plus tard pour découvrir le récit érotique et lyrique de Mala, dont le souvenir réjouit l'auteur sur son lit de mort (SV 1049-51). Mais de tels souvenirs n'avaient pas leur place dans un ouvrage avec un but politique – à savoir, d'améliorer les conditions en Afrique colonisée ou, du moins, de limiter les abus des compagnies concessionnaires. En préparant son journal africain pour la publication, Gide décida que le récit de ses aventures nuirait à son autorité et risquerait de « compromettre l'impact du témoignage politique » (Durosay, Notice, 1204 [1]). Gide effaça donc toute trace de ses aventures sexuelles dans le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*. Ainsi, en date du 3 octobre 1925, là où le manuscrit relate la rencontre insistante d'Allégret avec la jeune fille « si craintive » et le rendez-vous plus réussi de Gide avec un jeune marmiton – « je ne sais si j'ai jamais rencontré compagnon de lit plus charmant » (cité in Durosay, Notes, 1235) – « le texte publié se borne à des considérations sur le scandale des prix du caoutchouc » (Durosay, « L'énigme », 144 ; SV 371). La politique de Gide était sans doute prudente, comme le montre le cas du diplomate irlandais Sir Roger Casement. Arrêté pour son rôle d'intermédiaire dans l'insurrection de Pâques (insurrection nationaliste irlandaise de 1916), Casement fut

> complètement discrédité par la Couronne quand son homosexualité fut dévoilée – aussi bien que les aventures sexuelles qu'il avait initiées avec des centaines d'hommes à travers trois continents. Durant son procès,

1. Si la description des sentiments de Gide pour son jeune serviteur Adoum semble suggérer une liaison amoureuse, comme le soutient Alan Sheridan (406), il faut chercher la confirmation de ses aventures avec un petit marmiton, un boy, ou le jeune page Mala dans les manuscrits, les mémoires posthumes et les témoignages de ses proches (Durosay, « L'énigme », 144 ; SV 1049-51 ; Van Ryssel-berghe 4, 258).

> l'accusation fit circuler des copies du journal intime de Casement, qui révélait comment il avait documenté les abus impériaux au Congo tout en s'adonnant énormément au tourisme sexuel sur place [1].

Cette révélation ayant mis fin à toute possibilité de sursis, Casement fut condamné et pendu pour trahison. Toutes proportions gardées, Gide aussi aurait risqué de voir ses accusations contre les compagnies concessionnaires discréditées si le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* avaient révélé la nature et la quantité de ses rencontres sexuelles en Afrique.

Même dans le cas de son compagnon de voyage, il valait mieux taire les aventures. En effet, Gide ne pouvait guère accuser les compagnies concessionnaires d'exploitation dans un document qui laisserait voir le caractère exploitant des aventures sexuelles de Marc Allégret, qui organisait le voyage et tournait le film *Voyage au Congo*. Dans le manuscrit de son journal africain, Gide raconte comment Allégret, « confiant dans les récits des colons qui prétendent que jamais un indigène ne refuse sa femme ou sa fille à qui accepte de la payer, avait cyniquement proposé » que l'interprète-procureur de l'expédition lui amène sa plus jeune épouse. « L'interprète avait feint d'accepter le marché, car il sait qu'il en coûte souvent de refuser quoi que ce soit à un Blanc. » Prétextant que sa femme était absente, il lui substitua une autre jeune fille. La tentative de séduction fut un échec, et la jeune fille fut tellement terrorisée que Gide en conclut que « l'interprète l'avait choisie et sacrifiée » pour épargner sa propre épouse. Cette prise de conscience amena Gide à réfléchir « sur la prétendue impudeur des Noirs, et sur le cynisme des Blancs, […] le « tout permis » de la colonie ». Mais au lieu d'aboutir à une prise de conscience concernant les abus de la rencontre coloniale, ces réflexions menèrent Gide à louer, une fois de plus, « l'avantage des goûts homosexuels qui du moins n'entraînent jamais ces détresses et ces involontaires cruautés » (cité in Durosay, Notes, 1253). La défense de l'homosexualité fut apparemment si chère à l'auteur qu'il en demeura aveugle aux abus de pouvoir dans ses propres rencontres

---

1. « [T]horoughly discredited by the Crown when he was "outed" as an inveterate homosexual who had initiated sexual adventures with hundreds of men across three continents. During his trial, the prosecution circulated copies of Casement's private diaries, which revealed how he had documented imperial abuses in the Congo while at the same time enjoying quite extensive sexual tourism there » (Dean, 314).

sexuelles avec des Africains subalternes et souvent très jeunes.

Même les liaisons entre colons et colonisés que l'on pourrait qualifier de consensuelles pouvaient avoir un effet délétère, notamment en ce qui concerne les maladies sexuellement transmissibles, qui se répandirent rapidement sous le régime colonial. Le long des fleuves Congo et Oubangui, la syphilis ne fit son apparition qu'à la fin du dix-neuvième siècle, lors de l'implantation des Européens dans la colonie. Les maladies vénériennes se répandirent à travers la mobilisation de militaires pendant la Première Guerre mondiale, la prostitution qui sévissait sur les chantiers du chemin de fer. et les liaisons plus ou moins durables entre des Africaines et les commerçants et administrateurs Européens (Headrick et Headrick, 39). Gide consigna ses observations sur des liaisons entre Européens et Africaines dans son carnet (SV 352), mais demeura discret à l'endroit de son ami Marcel de Coppet, dernièrement nommé gouverneur du Tchad ; ce fut Marc Allégret, dont le journal n'était pas destiné à la publication, qui raconta que Coppet leur avait présenté « sa femme indigène [… une] jeune fille sara de 16 ou 17 ans » (156).

Les rapports sexuels avec des subalternes n'étaient nullement limités aux seuls Européens. L'appareil colonial créait un rapport de force qui favorisa l'exploitation entre indigènes, puisque les Africains qui servaient le régime furent souvent récompensés par des services sexuels. Sur le plan statistique, les rencontres entre les femmes indigènes et les militaires africains, qui joignaient la coercition à la séduction, furent plus fréquentes que celles avec les blancs qui, eux, étaient beaucoup moins nombreux (Headrick et Headrick, 39). Cette dynamique s'étendait parfois aux autres travailleurs associés aux Européens : lorsque l'entourage de Gide entra dans un village, raconte Marc Allégret, « [l]es femmes font assez "fête au poilu" (pendant la guerre) à nos *tipoyeurs* et nos porteurs, les prenant par le bras, faisant mine de les aider à porter leurs charges, cela avec des rires, des caresses », nous laissant deviner les rencontres qui purent s'ensuivre (127). Ailleurs, la machine coloniale encourageait la présence de prostituées près des camps de travail et des chantiers (Chitnis, Rawls et Moore, 6) afin d'améliorer la rétention du personnel ; cependant, dans un cas au moins les travailleuses du sexe répandirent « tant de maladies vénériennes parmi les Européens que beaucoup de jours de travail furent perdus », et les filles furent renvoyées [1].

1. « [Sex workers] were spreading so much venereal disease among the Euro-

L'incidence des maladies sexuellement transmissibles (MST) comme la syphilis et la blennorragie en Afrique équatoriale fournit des indices sur le rapport entre les pratiques sexuelles de l'ère coloniale et la dissémination du VIH. En effet, la propagation des MST dans les premières années de la colonie a peut-être facilité la dissémination du rétrovirus survenu plusieurs décennies plus tard, puisque les MST « augmentent et la transmission et l'acquisition du VIH » (De Cock, 514). En outre, les croyances de beaucoup d'Européens en ce qui concerne les MST – surtout ce qu'ils croient savoir sur la prévalence et l'origine des maladies – révèlent des préjugés et des taches aveugles qui ont sans doute exacerbé l'exploitation des colonisés par les colons. Parmi ces préjugés fut la conviction selon laquelle la syphilis était endémique en Afrique [1], était relativement anodine pour la population indigène, et se propageait par la prétendue promiscuité sexuelle des Africains. Fernand La Barbe, un administrateur sans connaissances en médecine, affirma à Gide et Allégret que « les indigènes connaissent certaines herbes capables de guérir, radicalement, définitivement, la vérole – qui, ajoute-t-il, n'a jamais chez eux la gravité qu'elle peut avoir chez nous. Il ne pense pas avoir vu un seul indigène qui en soit exempt – ni qui en soit mort » (SV 444). Il est possible que cette hypothèse erronée selon laquelle tous les Africains seraient atteints de la syphilis vienne en partie d'une confusion courante entre la syphilis et le pian, une maladie « très difficile à distinguer de la syphilis » dont elle est voisine ; cette maladie « non vénérienne, mais […] très contagieuse » est répandue dans les « zones forestières » des « pays tropicaux » (Suret-Canale, 496 ; Durosay, Notes, 1233). Si l'affirmation de La Barbe avait quelque validité, ce serait parce qu'il existe une certaine immunité protectrice croisée entre le pian et la syphilis. Certains Européens allèrent même plus loin en prétextant que les Africains étaient invulnérables aux MST. Ainsi, Gide s'entretint avec un agent d'une Compagnie concessionnaire qui prétendait qu'un « moyen pour [les indigènes] d'échapper aux corvées (nous dit-il en riant), c'est la blennorragie. Ces farceurs savent que l'Administration ne prend pas les blennorragiques; et ils connaissent des femmes qui se chargent de leur donner la maladie » (SV 412).

Or, Gide et Allégret furent menés à remettre en cause la notion de

---

peans that many days of work were lost » (Headrick et Headrick, 295).

1. En 1938, le taux de prévalence de la syphilis à Fort-Lamy (Tchad) a été estimé à 80 % (Hailey, 1146).

l'endémicité des MST – et les hypothèses sur la conduite sexuelle des Africains qui sous-tendent cette notion – lorsque La Barbe tenta de diagnostiquer leur jeune employé Adoum, qui avait « quantité de grosses pustules suppurantes au haut des cuisses » (SV 444). La Barbe affirma qu'Adoum avait « un bubon vénérien » et fit dire à celui-ci qu'il avait attrapé la vérole en faisant la noce à Fort-Crampel (SV 444). Mais les présupposés de La Barbe se révélèrent plus forts que son acuité diagnostique : deux mois plus tard, un examen du sang à l'hôpital de Fort-Lamy fut négatif pour la vérole ; selon toute apparence, Adoum souffrait du craw-craw, un type de « [d]ermatose parasitaire » (SV 480 ; Durosay, Notes, 1262). Gide lui demanda pourquoi il avait inventé cette « fameuse nuit d'orgie ». La réponse d'Adoum : « J'ai dit ça parce que vous aviez l'air d'y tenir » (SV 480-1). Cet échange met en lumière la tendance des Européens à attribuer une sexualité débridée et des MST endémiques aux Africains, quoique cette conviction serve à voiler le rôle des Européens dans l'introduction et la propagation des MST en Afrique colonisée [1].

Ces passages illustrent la prédisposition des Occidentaux à associer « l'Afrique et les Africains» – et, à plus forte raison, les Africaines – à la maladie, et à considérer celles-ci comme des « symboles de la contamination », comme le dit Russell West [2]. Les inquiétudes et les fantasmes sexuels exprimés par nos voyageurs européens tendent à confirmer cette observation. Tout au long de leurs ouvrages, ces Européens manifestent leur peur des maladies vénériennes et leur croyance – erronée – que toutes les Africaines en sont atteintes. Ainsi, Céline mit en garde un ami qui pensait venir travailler en Afrique : « *Pas de femmes* elles ont toutes la vérole » (*Lettres,* 92). Michel Leiris, quant à lui, renonça à toute relation sexuelle, car « l'alchimie prophylactique à laquelle il faudrait se livrer » était « de nature à dégoûter même des courageux » (Leiris, 235). Même Gide et Allégret, beaucoup moins timides et complexés que Leiris, préféraient des partenaires qui avaient l'air en bonne santé : lorsque Allégret se retrouva avec une « petite femme baya […] gentille, mais avec des boutons aux hanches », il la renvoya « après quelques ca-

1. Il est probable que la syphilis fut introduite en Afrique équatoriale par les Européens (Headrick et Headrick, 36).

2. « [T]he tendency to identify Africa and Africans themselves with the causes of disease […]. Women in particular were singled out as symbols of contamination » (West, 302).

resses » (Allégret, 136). Ils gravitaient aussi vers les partenaires très jeunes : pour Gide, il s'agissait des goûts pédérastiques qui le guidaient depuis sa jeunesse ; Allégret, quant à lui, était motivé par des raisons de beauté mais aussi, paraît-il, d'hygiène. Telle fut la stratégie de l'administrateur Yves Morel, qui expliqua à Allégret « qu'il ne pren[ait] plus de femmes indigènes » :

> « Maintenant, quand j'ai besoin de quelque chose, j'envoie la commission [au chef du village], et, à l'heure indiquée, monte une gentille petite fille, bien choisie […], et propre. Si vous voulez quelque chose vous n'avez qu'à faire chercher l'interprète. C'est 2 F et une cuillerée de sel ». Nous passons à la pédérastie ; il n'y en a pas parmi les indigènes, mais dans tous les camps de gardes, il y a des boys dressés. (Allégret, 133 [1]).

Malgré cette affirmation sans doute fallacieuse concernant la sexualité indigène, une chose à retenir est que le commerce du sexe s'était développé de manière à pourvoir aux différents besoins des colons [2].

À ce propos, nous tenons à signaler que si nous évoquons les contacts homosexuels dans cette étude sur l'émergence du sida, notre but n'est nullement d'attribuer l'émergence de la maladie à l'activité homosexuelle. Au contraire, nous mettons l'accent sur le bouleversement, sous le régime colonial, de toutes les formes de contact sexuel – qu'il s'agisse d'un nombre accru de partenaires, de partenaires venus de loin avec un profil immunitaire différent, de prostitution, de tourisme sexuel, de concubinage ou de viol – afin de contrer la notion raciste selon laquelle le comportement sexuel indigène serait à l'origine de la maladie. La mise en cause de l'homosexualité et de la prétendue promiscuité sexuelle africaine sont deux facettes de ce que Renée Sabatier appelle, avec justesse, « l'épidémie de l'accusation » qui entoure le sida depuis le début de la pandémie (9). En effet, si les chercheurs et journalistes occidentaux ont souvent fait preuve d'« un souci évident […] de situer, à n'importe quel prix, l'origine du Sida en Afrique » (136), certains de

1. Peu après cette conversation, Marc Allégret surprit « deux boys de 14 ou 15 ans » qui sortaient de la chambre de Morel à sept heures du matin (Allégret, 136).

2. Comme le soulignent Richard et Rosalind Chirimuuta, les chercheurs occidentaux ont globalement tendance à considérer « l'homosexualité africaine […] comme hors de propos » et négligent, à tort, d'étudier « le rôle des prostitués africains souvent bisexuels dans la propagation du sida en Afrique » [« African homosexuality is considered largely irrelevant by western researchers, but the role of frequently bisexual African male prostitutes in the spread of AIDS in Africa remains virtually uninvestigated »] (135).

leurs homologues africains ont riposté en peignant cette maladie comme « un problème médical "occidental" » associé à « la pratique "exotique" de l'homosexualité [1] ». Or, cette « épidémie de l'accusation » puise ses racines dans des attitudes prévalentes à l'époque où nos voyageurs sillonnaient les colonies africaines.

Effectivement, non seulement les Européens avaient du mal à comprendre les conséquences néfastes de l'intervention coloniale sur la santé africaine, mais ils avaient aussi tendance à considérer l'Afrique comme une source de contagion et une menace pour leur propre santé. Avec un taux de mortalité dépassant les 70 % chez les explorateurs, militaires et colons, les Européens baptisèrent l'Afrique de l'Ouest « le tombeau du blanc ». Même après le milieu du dix-neuvième siècle, époque où la disponibilité généralisée de la quinine comme prophylactique contre le paludisme rendit réalisable la colonisation de l'intérieur, les maladies continuèrent à menacer l'entreprise économique des colonies (Curtin 484-5, 362, 355). Deux de nos écrivains en firent l'expérience : Céline et Conrad rompirent tous deux leur contrat avec des compagnies concessionnaires pour des raisons de santé, abrégeant radicalement leur séjour dans les colonies (Godard, LX ; Karl, 300). Les récits européens de cette époque sont imprégnés d'une rhétorique coloniale qui associe l'Afrique et ses habitants à la maladie et la contagion (West, 300). Ainsi, dans le *Voyage au bout de la nuit,* la factorie de Bikomimbo où le protagoniste Bardamu est affecté se trouve au milieu d'« une immense réserve pullulante de bêtes et de maladies » (*Romans,* 146). Conrad, pour sa part, utilise une métaphore explicitement sexuelle selon laquelle l'Afrique envahit et contamine Kurtz, le collecteur d'ivoire européen établi au cœur du Congo : la nature sauvage « l'avait saisi, aimé, étreint, elle s'était glissée dans ses veines, elle avait consumé sa chair et avait scellé son âme à la sienne » (*Jeunesse,* 186 [2]). Comme l'explique Russell West, « ce genre de personnification épouvantable d'une menace vague et généralisée de la part de l'environnement » foisonnait non seulement dans la fiction mais aussi dans les manuels de médecine de l'ère colo-

1. « AIDS is largely a "western" health problem [… associated] particularly with the "exotic" practice of homosexuality » (Vaughan, 205). Voir à ce propos Chirimuuta et Chirimuuta 121-6, 128, 135-6.

2. « The wilderness […] had taken him, loved him, embraced him, got into his veins, consumed his flesh, and sealed his soul to its own » (Conrad, *Heart* 81).

niale [1]. Or, cette association de l'Afrique avec la maladie était parmi les notions constituant la théorie de la mission civilisatrice qui motivait et justifiait l'entreprise coloniale.

Étant conditionnés à découvrir une Afrique « malade », nos écrivains occidentaux avaient tendance à percevoir le continent et ses habitants dans une perspective médicalisée. Tout en faisant des commentaires sur une grande variété de maux, beaucoup d'entre eux parlèrent le plus souvent – et avec le plus de précisions – des symptômes affectant l'épiderme. Lorsqu'il rendit visite à une potière, Michel Leiris remarqua que « [p]lusieurs femmes de la famille sont boutonneuses et pourries. Peu ont le corps absolument indemne » (238). Sa constatation fait écho à la généralisation de Gide, selon lequel « [l]es indigènes sont tous galeux ou teigneux, ou rogneux, je ne sais ; pas un n'a la peau nette et saine » (SV 348-9). Pourquoi accorder tant d'importance à la peau ? En premier lieu, plusieurs de nos voyageurs se fièrent à l'aspect de la peau afin de choisir des partenaires sexuels apparemment sains (Allégret, 136). Tout en se préoccupant surtout des symptômes visibles de la syphilis, les écrivains que nous étudions – ou du moins ceux qui ont suivi leurs traces quelques brèves années plus tard – ont peut-être observé un phénomène associé au sida, c'est-à-dire « la multiplication des sarcomes de Kaposi agressifs en Afrique équatoriale à partir du milieu [du vingtième] siècle » (Grmek, 285). Outre la préoccupation concernant les symptômes de maladies vénériennes, il est probable que les voyageurs se sont concentrés sur les lésions de la peau précisément parce que celles-ci sont facilement repérables même si l'on n'a aucune compétence médicale. Les traces de maladies manifestées sur la peau semblent infiniment plus « lisibles » que toute autre symptôme, ce qui donne aux observateurs l'impression erronée d'avoir compris et interprété adéquatement ce que l'on voit « écrit » sur la peau de l'autre. L'attention accordée à la peau suggère une tendance à ne regarder que la surface des choses et à supposer que l'on comprend la nature et la cause des maladies. En outre, cette préoccupation n'est pas sans rapport avec le rôle primordial de la peau dans la taxinomie traditionnelle des « races ». Ainsi, l'insistance sur les maladies de la peau tend à poser comme Autres les Africains, dont la peau – étant à la fois plus foncée et plus marquée par la maladie – diffère de celle des voyageurs européens.

---

1. « Such lurid personifications of a vague and generalised menace from the environment were replicated in medical textbooks » (West, 301-2).

Chez certains de nos voyageurs, une vision superficielle et réductrice de la maladie en Afrique céda la place à une compréhension plus nuancée des facteurs sociopolitiques qui influençaient la santé des Africains. Tout en peignant l'Afrique comme un lieu de contagion, Joseph Conrad laisse entrevoir la mort et la destruction sous la surface des grandes puissances impériales de l'Europe : il compare Bruxelles à « un sépulcre blanchi » (*Jeunesse* 186, 94 [1]) et « représente l'Europe mercantile comme une peste contagieuse [2] ». Le cas de Gide est similaire, et révèle non seulement une certaine ambivalence mais aussi une évolution assez nette de la pensée au fur et à mesure que l'auteur observe la situation. Balançant au départ entre deux visions préconçues de l'Afrique – la notion courante d'un continent marqué par la mort et la maladie d'un côté, et le mythe d'un paradis sauvage où règneraient la santé et l'harmonie de l'autre (West, 304) – Gide eut l'occasion de modifier ses vues au cours de son voyage. Sur place, il interrogea des témoins qui le renseignèrent sur la « propagation de la maladie du sommeil » causée par les compagnies concessionnaires qui n'obéissaient pas aux règlements sanitaires (SV 413-4) ; à son retour, il étudia des rapports médicaux qui constituaient un véritable réquisitoire sur la dégradation de la santé indigène aux colonies (SV 688-9). Si, au début de son périple, Gide a pu admirer les nobles efforts de la part des Européens pour améliorer le bien-être des Africains – telle la campagne de vaccination organisé par le docteur Bossert et Yvonne de Trévise – il finit par reconnaître l'influence néfaste de l'intervention coloniale sur la santé indigène (SV 381, 688-9 ; West, 306).

En outre, Gide se rendit compte petit à petit des risques médicaux auxquels lui-même exposait ses employés indigènes. Il commença à remarquer le taux élevé de maladies respiratoires parmi les pagayeurs, qui devaient coucher à la belle étoile, même par temps froid, puisque Gide et Allégret ne leur fournissaient ni tente ni autre abri (West, 310). De nouveaux employés tombant malades chaque jour, Gide joua les médecins, et soigna lui-même l'otite du plus jeune pagayeur. Lorsque le capita d'une des baleinières attrapa la pneumonie, l'infirmier engagé par Allégret intervint, mais le malade mourut dans la nuit après administration d'une dose du sédatif Sédobrol. Gide comprit tardivement que la

1. « [A] whited sepulchre » ; voir l'Évangile selon Mathieu 23.27 (Conrad, *Heart,* 24, 130).
2. « [Conrad] portrays mercantile European expansion as a contagious plague » (West, 303).

piqûre faite à un patient aussi affaibli avait dû hâter la mort de celui-ci, mais se justifia en se disant : « du moins aura-t-il eu une agonie plus tranquille » (SV 563, 565).

Toutefois, lorsque son inquiétude à propos de la santé de ses employés entrait en conflit avec sa propre curiosité ou le projet artistique de Marc Allégret, qui tournait le film *Voyage au Congo,* Gide se montra rigide et plutôt myope. S'obstinant à suivre l'itinéraire prévu, Gide exposa ses employés à la contagion à plusieurs reprises en les obligeant à traverser des régions où des maladies infectieuses sévissaient. Il tint absolument à visiter la région de Maroua (Cameroun) malgré le taux élevé de fièvre récurrente [1] et la présence d'une « [c]urieuse épidémie incompréhensible » – sans doute une sorte de méningite subite – qui faisait un nombre « formidable » de décès depuis un mois (SV 586). Gide accepta bien d'emmener avec lui un infirmier « qui saurait, en cas de besoin, faire les piqûres intraveineuses préconisées contre la récurrente » (SV 547). Gide et Allégret engagèrent Gabriel Loko, un infirmier métis qui leur déconseilla de visiter Mala, village où sévissaient la pneumonie, la tuberculose et la fièvre récurrente. Mais Mala était « incomparablement plus beau qu'aucun autre village Massa de notre connaissance » (SV 577), et les exigences esthétiques du cinéaste Allégret l'emportèrent sur les conseils médicaux de Loko. Allégret réalisa son film *Voyage au Congo,* et les voyageurs Européens évitèrent les maladies graves ; mais une fois de retour en France, ils surent que Loko, emmené par eux pour protéger leur propre santé, avait lui-même contracté la mystérieuse « méningite cérébro-spinale » et en mourut un jour après les avoir quittés (SV 589). Vu ce bilan – un capita et un infirmier morts – Gide a l'air d'un « médecin bien sinistre », affirme Russell West, « car il soutenait et perpétuait le système qui causait les maux dont [ses employés] souffraient, et qu'il soignait [2] ». Si Gide se réveilla un peu au cours de son voyage, il subsiste un mélange de vision aiguë et de taches aveugles dans son regard sur la question de la santé en Afrique colonisée.

Témoignages : le sida avant la lettre

Les taches aveugles des voyageurs européens comme Gide s'ex-

1. La fièvre récurrente ou borréliose est une maladie tropicale transmise par les poux ou les tiques.
2. « [A] sinister doctor » ; « [he] supported and perpetuated the system causing the ills from which they suffered and which he […] looked after » (West, 309).

pliquent par des raisons complexes et multiples. Outre les idées préconçues sur la santé indigène et sur l'opportunité de l'intervention européenne – que ce soit une vaste campagne de vaccination ou des particuliers contraignant leur entourage à traverser une région où sévissent des maladies contagieuses – la compréhension des voyageurs dépendait tout simplement des phénomènes observables et des théories disponibles à l'époque. Ainsi, si Gide et Conrad font explicitement le rapprochement entre les travaux forcés dans les colonies belge et française et la hausse de mortalité par la maladie du sommeil et la sous-alimentation, il ne leur était pas possible d'imaginer le lien entre l'appareil colonial et une maladie qui n'existait pas de leur vivant – et qui ne serait identifiée et nommée que plusieurs décennies plus tard [1]. Mais aujourd'hui les chercheurs savent à quel point le colonialisme fut « responsable de l'émergence de maladies jusqu'alors inexistantes ou peu connues [2] ». En outre, les virologistes contemporains conçoivent une distinction nette entre « *l'origine* et *l'émergence* » – une distinction qui nous aide à voir le sida non pas comme une maladie *provenant* de l'Afrique et ayant son origine parmi les Africains, mais plutôt comme un mal *issu* des interventions coloniales (Dean, 320). Or, en évoquant ces théories, notre but n'est nullement d'attribuer le beau rôle aux lecteurs et aux chercheurs d'aujourd'hui. Au contraire, se pencher sur des ouvrages tant de fois lus et discutés pour y chercher un témoignage sur l'émergence du sida, c'est reconnaître que nous aussi, en tant que lecteurs, sommes passés à côté sans voir cet aspect du *Voyage au Congo,* du *Cœur des Ténèbres,* ou du *Voyage au bout de la nuit*.

Il s'agit donc de relire. Il s'agit de démêler comment ces récits de voyage arrivent à parler d'un phénomène encore inexistant. Car l'épidémie ne s'était pas déclarée à l'époque où Conrad et Céline travaillaient aux colonies ; les scientifiques n'avaient pas encore émis la théorie de la zoonose au moment où Gide et Allégret voyageaient en A.É.F. ; les anthropologues n'avaient pas envisagé la notion de l'émergence virale due aux conditions sociopolitiques quand Leiris traversait le continent. Et pourtant, cinquante à cent ans avant l'apparition du sida, ces écrivains

1. Les premiers cas du sida apparurent aux années 1980 ; le premier cas documenté d'infection humaine par le VIH est celui d'un individu dont le sang prélevé à Kinshasa en 1959 fut testé ultérieurement (Chitnis, Rawls et Moore, 5).
2. « [Colonialism] was responsible for the emergence of hitherto non-existent or little known diseases » (West, 306).

furent témoins des pratiques coloniales qui auraient rendu possible la zoonose, l'adaptation et la transmission du virus immunodéficitaire humain. Grâce aux découvertes récentes en rétrovirologie et en épidémiologie historique, leurs écrits deviennent maintenant intelligibles comme des témoignages sur la préhistoire de la pandémie sidéenne.

En notre début de siècle, l'histoire de l'émergence du VIH n'est qu'à moitié élucidée. Si l'essentiel des recherches dans ce domaine appartient aux virologistes et aux épidémiologistes, la contribution que les humanistes peuvent apporter a peut-être été sous-estimée. Il appartient aux littéraires de lire le récit épidémiologique en filigrane dans ces textes – et dans le réseau intertextuel qui les relie – pour tâcher d'y déceler non seulement ce que leurs auteurs ont manqué de voir, mais aussi et surtout ce qu'ils ont vu à leur insu. Les remarques sur le travail forcé, notamment dans la construction des chemins de fer, en fournissent une excellente illustration – d'abord parce que nos auteurs associent souvent cette pratique à la question de la maladie, et aussi parce que ces passages, chez Gide, révèlent comment la compréhension après-coup fait déjà partie du texte.

« [Q]u'est-ce que vous allez chercher là-bas ? » demanda-t-on à Gide avant son voyage en Afrique. Sa réponse incarne une parfaite volonté de disponibilité : « j'attends d'être là-bas pour le savoir » (SV 333). Pour certaines découvertes, pourtant, il allait falloir attendre non pas le voyage mais le retour. Il en est ainsi de la critique des abus coloniaux et concessionnaires. Celle-ci ne faisait pas partie de ce que Gide cherchait au départ, ni même toujours de ce qu'il voyait pendant son voyage – car, même sur place, le voyageur ne comprenait pas toujours ce qu'il avait devant les yeux, et n'en découvrait souvent le sens que sur le tard. Mais cette critique est devenue une grande partie de ce qu'il a rapporté de son voyage, surtout quand nous considérons les ajouts, les notes en bas de page dans le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad,* et le dossier que Gide dressa contre les compagnies concessionnaires après son retour en France. Du reste, cette préoccupation avec la « question sociale » allait orienter la pensée de Gide dans la décennie à venir.

Pour en arriver à cette position, Gide dut traverser une série d'interprétations successives : il dut évaluer les opinions d'un écrivain antérieur et réinterpréter des faits que lui-même n'avait pas compris sur le moment. Ce phénomène s'illustre dans les passages où il est question de la construction des chemins de fer belge et française – immense entreprise réalisée par une main-d'œuvre forcée dont la détresse préoccupa Conrad

et Gide. Un des plus épouvantables tableaux de la souffrance indigène dans le *Cœur des ténèbres* est celui des ouvriers sur le chantier du chemin de fer Matadi-Kinshasa – trait d'union indispensable pour le commerce colonial, le Congo n'étant pas navigable à cet endroit à cause des Chutes de Livingstone (Conrad, *Jeunesse,* 111-2 ; SV 339). Une trentaine d'années plus tard, Gide relisait la nouvelle de Conrad [1] pendant son voyage en Afrique, où il eut l'occasion d'évaluer la justesse des observations de Conrad : « ses peintures […] sont cruellement exactes ; mais ce qui les désassombrit, c'est la réussite de ce projet qui, dans son livre, paraît si vain. Si coûteux qu'ait pu être, en argent et en vies humaines, l'établissement de cette voie ferrée, à présent elle existe pour l'immense profit de la colonie belge – et de la nôtre » (SV 340). Pour Conrad, le bénéfice économique que représentait le chemin de fer semblait dérisoire à côté de la souffrance que cette entreprise infligeait aux ouvriers indigènes. Mais aux yeux de Gide, cette perspective de 1890 était démodée, le progrès commercial des colonies belge et française l'emportant sur la détresse, certes regrettable, des ouvriers. Tout en étant un observateur perspicace, Conrad était venu trop tôt pour bien juger la situation, comme Gide semble le dire.

Mais si l'horreur dépeinte par Conrad faisait déjà partie d'un passé lointain, ce genre de scène n'allait pas tarder à se reproduire en A.É.F. En effet, le voyage de Gide eut lieu en pleine construction du chemin de fer Congo-Océan, quoique son itinéraire évitât le chantier de la voie ferrée qui devait relier la capitale à l'Atlantique (Durosay, Introduction, 27). Son jugement sur Conrad fait partie d'une note qui élucide l'annotation laconique du 9 août 1925 – « Pointe-Noire. Ville à l'état larvaire » – en expliquant que « [c]'est à ce point de la côte, que doit aboutir le chemin de fer de Brazzaville-Océan, seul moyen d'obvier à l'embouteillage de notre colonie » (SV 339). Mais ce futur terminus n'était même pas un chantier au moment du passage de Gide. Or, si l'auteur visita Pointe-Noire trop tôt pour observer le calvaire de la main-d'œuvre africaine, ailleurs il arriva trop tard. Trois semaines après Pointe-Noire, Gide et Allégret visitèrent le « kilomètre 38 » du chantier ferroviaire – une plaine où il n'y avait rien à voir « qu'une plate-forme achevée, sans histoire » (Durosay, Introduction, 27). Allégret nota cette visite dans son

1. Le *Cœur des ténèbres* figura parmi les « livres inspirateurs du voyage au Congo » , et Gide dédia sa chronique africaine à la mémoire de l'auteur disparu un an avant son départ (SV 331 ; Durosay, Notes, 1219).

agenda ; Gide n'en dit rien, mais se demanda de manière plutôt détachée s'il était vrai que la mortalité était « consternante [1] ». Confronté à des rapports contradictoires, et sans interprète pour l'aider à interroger les ouvriers Sara amenés du Tchad, Gide ne s'estima pas compétent pour juger : « je suis trop neuf dans le pays » (SV 345).

La question du travail forcé allait hanter Gide et Allégret et les suivre tout au long de leur voyage. Et pourtant, selon Daniel Durosay, « [c]ette question des recrutements pour le chantier de chemin de fer, une des questions les plus brûlantes assurément de la colonie, les voyageurs, sur place, n'ont pas voulu la voir ; ils l'ont côtoyée sans prendre la dimension du phénomène » (Introduction, 27-8). Les voyageurs n'ont rien su voir lors de leur visite au « kilomètre 38 » ; dans son manuscrit, Gide ne mentionne ni la visite au camp des travailleurs à Bangui, ni les fêtes du nouvel an organisées par son ami Marcel de Coppet à Fort-Archambault pour coïncider avec le recrutement de main-d'œuvre pour le chemin de fer [2]. « Il faut attendre la prépublication » dans *La Nouvelle Revue Française* en 1926 « pour que l'écrivain introduise un long développement critique et alarmé – soufflé par les réticences de Coppet devant la besogne qu'on lui impose » nous signale Durosay (Introduction, 27-8). Et il aura fallu attendre presque un siècle pour comprendre que la construction du chemin de fer – synecdoque des maux coloniaux tels les travaux forcés, les déplacements en masse, l'alimentation défectueuse et la prostitution – est inextricablement liée à l'émergence d'une maladie qui n'existait pas encore à l'époque du *Voyage au Congo*. Ce n'est qu'aujourd'hui, alors que les scientifiques commencent à élucider les mystères du sida et que les historiens prennent la mesure des retombées du colonialisme, qu'apparaît l'ampleur tragique du mot de Gide qui, ne croyant pas si bien dire, appela le chemin de fer Brazzaville-Océan « un effroyable consommateur de vies humaines » (SV 473).

---

1. Dans le petit carnet qui accompagnait son voyage, Gide consigna une note sur le taux de mortalité élevé parmi les ouvriers venus du Tchad : « les Sara de Pointe-Noire crèvent de faim » (Durosay, Notes, 1226).
2. Le carnet de Marc Allégret contient un seul mot – « Fête » – en date du premier janvier 1926 (157).

Œuvres citées

Allégret (Marc). *Carnets du Congo. Voyage avec André Gide*. Éd. Daniel Durosay et Claudia Rabel-Jullien. Paris : CNRS Éditions, 1993.

Azevedo (Mario). « The Human Price of Development : The Brazzaville Railroad and the Sara of Chad ». *African Studies Review,* 24.1 (1981) : 1-19.

Casement (Roger). *The Eyes of Another Race : Roger Casement's Congo Report and 1903 Diary*. Éd. Séamas Ó Siocháin et Michael O'Sullivan. Dublin : University College Dublin Press, 2003.

Céline (Louis-Ferdinand). *Lettres et premiers écrits d'Afrique, 1916-1917*. Éd. Jean-Pierre Dauphin. *Cahiers Céline 4*. Paris : Gallimard, 1978.

—. *Romans*. Éd. Henri Godard. Vol. I, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981.

Chirimuuta (Richard C.) et Rosalind J. Chirimuuta. *AIDS, Africa and Racism*. Londres : Free Association Books, 1989.

Chitnis (Amit), Diana Rawls et Jim Moore. « Origin of HIV Type 1 in Colonial French Equatorial Africa ? ». *AIDS Research and Human Retroviruses,* 16.1 (janvier 2000) : 5-8.

Conrad (Joseph). *Heart of Darkness* with *The Congo Diary*. Éd. Robert Hampson. Londres : Penguin Books, 1995.

—. *Jeunesse* suivi de *Cœur des ténèbres*. Trad. G. Jean-Aubry et André Ruyters. Paris : Gallimard, 1948.

Coquery-Vidrovitch (Catherine). *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires, 1889-1930*. Paris : Mouton & Co., 1972.

Curtin (Philip D.). *The Image of Africa : British Ideas and Action, 1780-1850*. Madison : University of Wisconsin Press, 1964.

Dean (Tim). « The Germs of Empires : *Heart of Darkness,* Colonial Trauma, and the Historiography of AIDS ». *The Psychoanalysis of Race*. Éd. Christopher Lane. New York : Columbia University Press, 1998. 305-329.

De Cock (Kevin M.). « The emergence of HIV/AIDS in Africa. L'irruption du sida en Afrique ». *Revue d'épidémiologie et de santé publique,* 44.6 (1996) : 511-518.

Durosay (Daniel). « Autour du *Voyage au Congo*. Documents ». *Bulletin des Amis d'André Gide,* 129 (janvier 2001) : 57-95.

—. « L'énigme de Zémio : un lieu du rêve au Congo ». *Lectures d'André Gide. Hommage à Claude Martin*. Éd. Jean-Yves Debreuille, Pierre Masson et Victor Martin-Schmets. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1994. 135-148.

—. Introduction. *Carnets du Congo. Voyage avec André Gide*. Par Marc Allégret. Éd. Daniel Durosay et Claudia Rabel-Jullien. Paris : CNRS Éditions, 1993. 9-58.

—. Notes et variantes [*Voyage au Congo, Le Retour du Tchad*]. *Souvenirs et voyages*. Par André Gide. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001. 1218-1297.

—. Notice [*Voyage au Congo, Le Retour du Tchad*]. *Souvenirs et voyages*. Par André Gide. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001. 1194-1211.

Gabillat (Claire). « Un vieux virus ». *L'Express,* 31 mai 2001, 28 juillet 2008. < http://www.lexpress.fr/actualite/sciences/sante/un-vieux-virus 492524.html >

Gao (Feng) et al. « Origin of HIV-1 in the chimpanzee *Pan troglodytes troglodytes* ». *Nature,* 397 (4 février 1999) : 436-441.

Gide (André). *Souvenirs et voyages*. Éd. Pierre Masson, Daniel Durosay et Martine Sagaert. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2001.

Godard (Henri). Chronologie. *Romans*. Par Céline. Éd. Henri Godard. Vol. 1, Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1981.

Grmek (Mirko D.). *Histoire du sida*. Paris : Éditions Payot, 1995.

Hahn (Beatrice H.) et al. « AIDS as a Zoonosis : Scientific and Public Health Implications ». *Science,* 287 (28 janvier 2000) : 607-614.

Hailey (William Malcolm). *An African Survey. A Study of Problems Arising in Africa South of the Sahara*. Londres : Oxford University Press, 1938.

Headrick (Rita) et Daniel R. Headrick. *Colonialism, Health and Illness in French Equatorial Africa, 1885-1935)*. Atlanta : African Studies Association Press, 1994.

Hochschild (Adam). *King Leopold's Ghost*. Boston : Houghton Mifflin Company, 1999.

Hooper (Edward). *The River : A Journey to the Source of HIV and AIDS*. Boston : Little, Brown and Company, 2000.

Karl (Frederic R.). *Joseph Conrad : The Three Lives*. New York : Farrar, Straus and Giroux, 1979.

Keele (Brandon F.) et al. « Chimpanzee Reservoirs of Pandemic and Nonpandemic HIV-1 ». *Science,* 313 (28 juillet 2006) : 523-526.

Korber (Bette) et al. « Timing the Ancestor of the HIV-1 Pandemic Strains ». *Science,* 288 (9 juin 2000) : 1789-1796.

Leiris (Michel). *L'Afrique fantôme*. Paris : Gallimard, 1981.

Sabatier (Renée) et al. *Sida : l'épidémie raciste*. Trad. Léna Senghor. Paris : L'Harmattan, 1989.

Sautter (Gilles). « Notes sur la construction du chemin de fer Congo-Océan, 1921-1934 ». *Cahiers d'études africaines,* 7.26 (1967) : 219-299.

Sheridan (Alan). *André Gide : A Life in the Present*. Londres : Hamish Hamilton, 1998.

Suret-Canale (Jean). *Afrique noire occidentale et centrale : l'ère coloniale*. Paris : Éditions Sociales, 1964.

Teleki (Geza). « Population Status of Wild Chimpanzees (*Pan Troglodytes*) and Threats to Survival ». *Understanding Chimpanzees*. Éd. Paul Heltne et Linda A. Marquardt. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1989. 312-353.

Vangroenweghe (Daniel). *Sida et sexualité en Afrique*. Trad. Jean-Marie Flémal. Bruxelles : Éditions EPO, 2000.

Van Rysselberghe (Maria). *Les Cahiers de la Petite Dame I. Cahiers André*

Gide 4. Paris : Gallimard, 1973.

Vaughan (Megan). *Curing their Ills : Colonial Power and African Illness*. Stanford, CA : Stanford University Press, 1991.

Viognier (Claire). « Viande de brousse : des risques multiples ». 1er mars 2001, Radio France Internationale. 9 pars. 28 juillet 2008. <http://www.rfi.fr/Fichiers/MFI/Sante/362.asp>

West (Russell). « Sleepers Wake : André Gide and Disease in *Travels in the Congo* ». *Clio Medica : Acta Academia Internationalis Historiae Medicinae*. Amsterdam : Éditions Rodopi, 2000.

Madeleine Gide in Algeria

A Poem
by

CATHARINE SAVAGE BROSMAN

She was his cousin, loved by him in soul
from childhood ; never in the body, though.
And she was older, too – a wounded bird,
who'd found her mother with a lover, seen
her father die of grief. At twenty, Gide
proposed to her, but frightened her instead.
He persevered ; his mother disapproved,
with aunts and uncles. So he temporized,

pursued his literary life, "self-launched",
wrote strange, revealing books, then with a friend
sailed for North Africa. It was a true
beginning for him, though he first fell ill –
bad blood coughed nightly into handkerchiefs,
febrilic days. When he emerged at last
it was rebirth or metamorphosis –
a new-come Adam and New Covenant,

if quite unorthodox. Some Arab boys
invited him to an oasis – sun,
fresh, quickening water, breezes, palms.
His senses now awakened, he rebelled
against his puritan's morality.
A strange child in the sand dunes offered him
his body ; Gide unfolded his desire
in consummation. Then, with Oscar Wilde,

he met Mohammed, a musician boy.
When Gide proposed to buy some property,
or take an Arab boy with him to France ;
his family, shocked, assumed he was deranged.
Fate intervened : Gide's mother, dying, changed
her mind about the marriage, convinced
no doubt that only Madeleine might save
him from himsemf. His uncle Charles agreed ;

they married, thus, half-blind and half-aware,
Gide anchoring her, fatherless, forlorn,
and she, the mystic mother substitute.
Like many other unions, theirs was smooth
along the surface, turbulent below,
and founded on miunderstanding, churned
to anguish. They set out for Switzerland,
cold home of Protestants, then Italy,

Tunisia, and Algeria, the lands
of André's longing. He was restless ; she
said nothing, and endured. At night he fled
their rooms, went prowling to renew himself
by furtive contacts, faces in a crowd,
men baths. He watched Mohammed making love
with "Daniel B." and was repulsed, but still,
by clair-obscur *of sensuality*

and lust within a lucid mind, pursued
his brown-skinned boys. She *was restraint,*
impediment, he, *vagabond desire.*
Yet she remained the lifeline of his world,
the prop of genius, mediator, ground.
The torture lasted more than forty years.
Though ill, she left with him for Africa
once more, in ninety-nine. They took a train

departing from El Kantara. Three boys,
half-naked, in the next compartment leaned
their torsos through the window. Gide reached out
and stroked their amber flesh, his breathing hard.
"You seemed a lunatic, a criminal",
she told him later, all illusions gone.
She knew it meant a sentencing – her shame,
her shattered love, herself the price of art.

MADELEINE GIDE EN ALGÉRIE

Traduction de JEANNINE HAYAT

Elle était sa cousine ; il l'aimait de toute son âme
depuis l'enfance. Jamais d'étreinte charnelle pourtant.
Elle était plus âgée aussi – un oiseau blessé.
Elle avait surpris sa mère avec un amant, puis vu
son père mourir de chagrin. À vingt ans, Gide
demanda sa main. Elle fut effrayée.
Il insista ; sa mère le désapprouvait,
comme ses tantes et ses oncles. Il temporisa,

poursuivit une carrière littéraire auto-propulsée,
écrivit d'étranges livres de confession, puis avec un ami
il s'embarqua pour l'Afrique du Nord. C'était un vrai
commencement pour lui, mais il tomba malade –
cracha du sang la nuit dans ses mouchoirs,
certains jours de fièvre. Quand il émergea enfin
ce fut comme une renaissance ou une métamorphose –
il était un nouvel Adam, il avait conclu une nouvelle alliance,

pas très orthodoxe. Quelques garçons arabes
l'avaient invité dans une oasis – le soleil,
la fraîcheur, l'eau vive, la brise, les palmiers.
Les sens éveillés, il se révolta
contre sa morale puritaine.
Un étrange enfant lui offrit son corps
dans des dunes de sable. Gide réalisa
son désir. Puis avec Oscar Wilde

il rencontra Mohammed, un musicien.
Quand Gide eut le projet d'acheter une propriété,
ou de ramener avec lui un jeune Arabe en France,
sa famille, choquée, le croyait fou.
Le destin intervint : la mère de Gide, mourante,
accepta le mariage, convaincue
sans doute que seule Madeleine pourrait
le sauver de lui-même. L'oncle Charles donna son accord.

Ils se marièrent donc, mi-aveugles, mi-conscients.
Gide était l'ancrage de Madeleine malheureuse sans son père,
et elle, la mère mystique de substitution.
À la surface, comme souvent, leur union semblait calme
mais elle était agitée dans les tréfonds,
basée sur un malentendu, tumultueuse
jusqu'à l'angoisse. Ils firent un voyage en Suisse,
la patrie sévère des Protestants, puis en Italie,

en Tunisie, en Algérie, les pays qui
attiraient André. Il se montra impatient ; elle
ne disait rien. Elle endurait. La nuit, il fuyait
leur chambre, sortait rôder pour se revigorer

à des contacts furtifs, des visages dans une foule,
des hommes au bain. Il regardait Mohammed faire l'amour
avec « Daniel B. ». Il était révulsé, mais il continuait,
l'esprit lucide, poussé vers les garçons

à la peau brune comme dans un *clair-obscur*
sensuel et concupiscent. *Elle* était la contrainte,
l'embarras ; *lui,* le désir vagabond.
Elle demeura pourtant la ligne de vie de son univers,
le soutien de son génie, sa médiatrice, sa terre.
La torture dura plus de quarante ans.
Bien que souffrante, elle l'accompagna en Afrique,
une fois encore, en 1899. Ils prirent un train

au départ d'El Kantara. Trois garçons,
à moitié nus, dans le compartiment voisin penchaient
leur torse par la fenêtre. Gide tendait les mains
pour caresser leur chair ambrée, la respiration forte.
« *Tu avais l'air ou d'un criminel ou d'un fou* »,
lui avoua-t-elle plus tard, toutes ses illusions perdues.
Elle se savait condamnée : la honte pour elle,
son amour brisé, son sacrifice exigé au nom de l'art.

Sur le *Journal* d'Henri Heinemann

UN secrétaire général de l'Association des Amis d'André Gide qui tient son journal, et l'on se dit : encore un de ces héritiers de l'oncle André, qui trouve à son tour avantageux de prendre la pose, « abymé » devant son carnet chargé de remplacer l'œuvre toujours en attente. Certes, ici aussi, l'ambition littéraire est bien présente, mais elle trouve à s'exprimer par ailleurs, autonome et abondante, et il ne s'agit pas d'un narcisse adolescent, mais d'un homme mûr habité par le souci du monde en devenir. Gide commençait de tenir son journal à dix-huit ans, pour tenter de préciser les contours de son moi incertain ; Henri Heinemann a quarante-six ans quand il prend la plume du diariste, c'est-à-dire à l'âge où l'homme peut se dire arrivé, comme Dante abordant l'épreuve initiatique, à mi-chemin de sa vie. De fait, s'il y a encore beaucoup d'attentes qui nous sont données à partager dans ces deux premiers volumes – attente de la publication d'un roman, *La Course,* attente des élections à la mairie de Cayeux, couronnée de succès, attente de l'avènement d'un pouvoir socialiste en France – il y a aussi bien des regards en arrière trahissant un être marqué par une inguérissable nostalgie, sans doute d'autant plus prégnante qu'elle ne s'extériorise pas chez cet homme que ses amis sont en droit de supposer principalement jovial et optimiste. On est frappé de lire, d'entrée de livre (8 juillet 1973) ce constat amer :

> *Je n'ai jamais su ce que voulait dire le bonheur durable. À quoi cela tient-il ? Assurément, j'aime mal, je le sais : l'amour, l'affection, le plaisir, la satisfaction jouent sur des registres différents, alors que chez la plupart, ils se réunissent dans le même objet.*

Et plus frappé encore, cinq ans plus tard (6 août 1978), de retrouver le même aveu :

> *Le mauvais aiguillage permanent et consenti fait partie d'un instinct de naissance. C'est mon écharde dans la chair. Fais ce que veux : je n'y puis parvenir, ou si peu, que mes satisfactions s'en sont trouvées limitées à des ébauches, ou à des feux de paille. Non que je n'aime pas, mais j'aime mal.*

Sans que l'on pénètre jamais dans l'anecdote intime, on assiste ainsi, comme derrière une vitre, à une série de petits drames relationnels ; que le narrateur y

joue le rôle du témoin, du confident ou du protagoniste, on y sent une fêlure, une difficulté d'être provoquée principalement par le sentiment du « trop tard », qui fait que tout être qui passe, tout instant qui se présente a le goût d'un fruit interdit, ou impossible. Une après-midi merveilleuse de septembre conduit à cette notation :

Une angoisse, que je garde à part : ce jour est si beau que j'en souffrirai toute une semaine.

Déchiré entre le regret d'un passé frustrant et le désir ardent d'éternité, le journal affirme ainsi son originalité en se développant en plusieurs directions simultanées : le sentiment de l'urgence de vivre incite à la saisie d'instants fugaces, saynètes, spectacles de la nature surtout esquissés par un pinceau très vif, jamais complaisant :

Croquis : sur l'ocre terre battue, les oiseaux blancs échangent de balles à coup de palmes, derrière leur grillage, sur un fond de verdure. […] Les spectateurs, atteints de métronomie collective, ne quittent pas des yeux le court. Le monde, quant à lui, est demeuré au vestiaire. La lointaine rumeur de la mer laisse à penser que nous sommes sur une île. Un oiseau blanc bondit au filet, jette sa raquette en l'air. Applaudissements.

Mais cette saisie, de façon très proustienne, n'est jamais aussi vive que lorsqu'elle est l'occasion d'un resurgissement du passé :

Matin : un geste me surprend : j'accroche après le radiateur les sous-vêtements et la chemise, qui me réchaufferont au sortir du bain. Il me souvient que ma mère préparait de la même manière, rue Bridaine, mes effets qu'elle approchait du calorifère. Vieillir rapproche de l'enfance. Et ce bain même, exécré durant trente ans, et qui m'enchante à nouveau, fait que la boucle tend à se refermer.

Mais encore, ce sentiment de l'urgence du présent tire sa force de la conscience du collectif et de ce que Sartre nommait, la découvrant avec étonnement dans son *Journal de la drôle de guerre*, l'historicité ; les instants vécus devant la télévision, ou au cours d'une lecture, ou d'une rencontre, sont identifiés comme moments de l'Histoire, et tirent le contemplatif vers l'engagement, dans le sillage d'un François Mitterrand au profil maintes fois esquissé, souvent admiré.

Le tout rassemblé donne une narration triplement orientée, dont voici un exemple (15 février 1974) :

Foutu temps. Vent de nuit rageur, pluie. Au matin, le ciel court d'Ouest en Est, traînées grises sur lait sale. Une espèce de lavis à l'encre de Chine noire. Lorsque j'écris ces derniers mots, je me rappelle les dessins géométriques que nous tracions au collège, et le bâton avec lequel mon père traçait les lettres gothiques pour la librairie. Chine : je songe aux dragons, puis à Mao. Histoire de génération !

Comme l'indiquent bien les titres donnés au premier et surtout au second volume (*La rivière entre les doigts*), l'auteur écrit d'abord pour ne pas mourir, hanté par le sentiment de la fuite du temps qui, à cinquante ans, lui fait déjà écrire

le « J'ai vécu » que Gide en son *Thésée* ne prononcera que près de trente ans plus tard, et qui le rend particulièrement sensible à l'univers d'une Françoise Sagan.

Pourtant, il ne s'agit pas d'un simple désarroi lamartinien. D'abord, une pudeur naturelle fait que les plus grands troubles n'apparaissent ici que sous forme d'ellipses, à l'image de cette évocation-éclair de la Toussaint 1977 :

> *La mort est, si j'ose écrire, à la fête : les cimetières auront de la visite. Je fais honte à la famille en ne les visitant point, puisque je traîne mes morts avec moi.*

Mais surtout, sa détresse n'est ici que le revers d'un besoin d'émerveillement, un besoin venu de l'enfance, et qui, face à un visage nouveau, un paysage inconnu, un moment de l'Histoire, veut croire à ces absolus que notre époque oublie : le Beau, le Bien, tels que l'École Normale et l'éducation protestante se sont conjuguées pour les ancrer en lui. On peut considérer comme révélatrice la récurrence en ces pages d'un moment emblématique : il s'agit de la fête de Noël, dont Henri Heinemann note fidèlement les célébrations, et qui inspire à ce socialiste le départ de plusieurs contes (tome II, p. 10, 119, 196, 226, 258). L'action, l'engagement ne peuvent ainsi suffire, et pour conjurer l'angoisse, l'écriture, la poésie en particulier, se présentent comme un nécessaire instrument de dépassement.

C'est cette ambivalence qui donne à ce Journal une autre de ses particularités ; journal d'un fils de son temps (on peut le comparer avec le journal de Julien Green pour comprendre ce que cela signifie), il se développe à l'horizontale, sur divers plans narratifs : notations de lectures, récits de voyage, journal de campagne électorale, le tout suivi avec un regard aigu, soucieux de chercher le bon angle :

> *Il suffit qu'on fasse l'écart le plus infime pour que les lieux apparaissent comme on ne les a jamais vus.*
>
> *Moi, en quelque lieu où je me puisse trouver, je vole des photographies mentales.*

Ce qui donne des instantanés à la Doisneau, qui pourraient être autant de débuts de romans :

> *15 mai [1977].*
>
> *J'aimerais saisir au vol ces deux amoureux croisés sur le boulevard, et dont ne me revient que l'enlacement ; le nœud papillon polychrome de ce voyageur de la gare de l'Est ; ce merveilleux et sémite visage d'adolescent au teint mat, au nez droit, à l'épais et ruisselant maquis de cheveux noirs, au cache-nez de laine blanche […] : cet adolescent du métro demeurait impassible, et j'aimais qu'il le fût.*

Et des raccourcis à la Jules Renard :

> *1er novembre [1978].*
>
> *Je me souviens que l'automne gagnait, mais pas encore à plate couture.*

Mais chemin faisant, une autre dimension ne cesse de s'efforcer ici, celle qui tend vers le haut, vers l'invisible et le temps suspendu, et qui ne trouve à s'exprimer aussi bien que par la poésie. Œuvre d'un poète, ce journal interrompt fré-

quemment son cours pour un « départ de poème », quelques vers plus tard complétés, une idée de chanson, une cadence esquissée pour voir si la danse va naître. La chronique s'ouvre ainsi à la méditation, l'anecdote cède à l'éternité retrouvée. C'est déjà un peu le projet qui s'énonce dans les premières lignes du journal :

> *Ne pas se raconter systématiquement. Ne pas choisir non plus, mais être choisi par. Comme on dit être captivé, par un récit, un spectacle.*

Six mois plus tard, c'est par rapport à un poète, précisément, qu'il tente de se définir :

> *Gérard de Nerval : je me mets à lire les* Châteaux de Bohême. *Ce qu'il me tenterait justement de publier, c'est l'espèce de chronique que je tiens ici.*

Plus tard, s'interrogeant sur l'image de lui qui s'y reflète, il se dit « concret et rêveur », ce qui correspond bien à la dualité que nous observons, et dont la lecture du journal de Robert Mallet l'aide à prendre conscience, en janvier 1976 :

> *La formule, j'y avais aussi songé : un journal où s'entremêleraient des faits et des poèmes, ce qu'au fond je réalise.*

Le rapport au journal, de la sorte, se renforce ; vient-il à s'interrompre, ce n'est pas seulement une mauvaise conscience qui en résulte, celle d'un chroniqueur infidèle, ni même d'un Gide inquiet de laisser échapper quelques traits infimes de sa figure ; il en découle un manque, comme pour un clerc à qui manquerait son temps de méditation quotidienne :

> *4 avril [1977].*
>
> *Lorsque ce journal s'est tu un long moment, c'est l'angoisse : faut-il combler le fossé d'une foule de récits, ou, le trou admis comme une cicatrice naturelle de la vie bousculée, aller mon chemin, défricher le présent ? Ce qui est sûr, c'est qu'il m'a manqué d'écrire et que, ces quinze derniers matins, l'oxygène du soir précédent m'a fait à l'aurore défaut !*

L'écriture rejoint ici le sacerdoce, ou au moins l'instrument d'un salut. Faisant le bilan d'une vie pourtant richement remplie, Simone de Beauvoir notait, à la fin de son journal, que la vie l'avait « flouée ». Si l'on ne ressent pas ici le même échec, c'est que, tout en faisant le compte de ses déceptions, de ses nostalgies, de ses frustrations, Henri Heinemann ne se satisfait pas de leur opposer ses luttes, ses espoirs, ses réussites ; il compose par touches éparses la célébration d'un autre théâtre en fonction duquel tout prend sens à ses yeux.

Un courant frais et tonique circule ainsi au milieu de cette « rivière », dont le mouvement n'est pas fuite mais fouet pour le lecteur. Quoi qu'il dise ou fasse, c'est un homme en mouvement que nous accompagnons, plus proche de Montaigne à cheval que d'Amiel à son miroir. « Propre », selon sa formule, mais aussi, dirons-nous, Honnête Homme, tel qu'en ses initiales se présente ici, devant un lecteur à l'attention croissante, Henri Heinemann.

PIERRE MASSON.

Henri HEINEMANN, *L'Éternité pliée. Journal,* t. I et II, Paris : Orizons, 2008.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XL [1]

Commencé à Paris,
le 2 octobre 1947.

Terminé ce matin ce que je voulais dire du désert, ou plutôt ce qui me fut imposé, car cette longue digression était toute imprévue… Je me suis aperçu, chemin faisant, que j'avais quelque expérience de ce désert seulement entrevu (ou, plus exactement, qu'il existait entre nous des affinités). Je me demande d'ailleurs si les objets que nous avons le désir d'évoquer – de recréer – ne sont pas ceux qui nous émurent, mais en passant ceux que nous ne connûmes que par l'intuition.

Passé toute la journée à la maison, à soigner ma bronchite avec des sinapismes. J'espère bien demain au gymnase ne pas aggraver mon cas. Je me sens amoureux de mes leçons de gymnastiques, et pour rien au monde n'en manquerais une… J'ai dû déjà noter niaisement que je suis satisfait de mes progrès littéraires. Incontestablement mon style acquiert du suc, de la moelle, du nombre. Aussi suis-je de plus en plus sensible à l'instrument désaccordé dont jouent la plupart de mes confrères, et mes lectures sont-elles surtout classiques.

Repris Pascal, et les *Méditations chrétiennes* (je n'en lis guère que les phrases que j'avais soulignées voici dix ans…). J'achève aussi de relire *Les Maîtres d'autrefois*. Et hier au soir, et dans la nuit, je me remis au

---

1. Les carnets I à XXXIX (1931-1947) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n°s 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 155, 157, 158 et 159 du *BAAG*.

Lys dans la vallée, ce merveilleux poème dont bien des phrases restent brûlantes.

Porté hier le *Domaine* à Gide, et déjeuné avec lui. Il me communique une traduction de Kavafis par un Grec, parue en Suisse et préfacée par Jaloux. Gide très en train, attendant que *Le Procès* soit donné à la scène pour fuir Paris et travailler. Il pense fort, et avec joie (mais sans prendre de notes), à un ouvrage qui pourrait faire pendant à *Paludes*. Il m'en parlait déjà à Genève. Son grand bonheur reste toujours de lire Virgile (bien plus que les romans modernes, où il doit longuement chercher quelque endroit qui le satisfasse). Avec Virgile, dit-il, c'est une joie immédiate. Il le lit maintenant dans la grande édition de Heyne, et court à Lucrèce ou Ovide quand est signalée une référence. Il recourut dernièrement à Pline et, avec son flair habituel, tomba sur un très long passage où, non sans complaisance, l'auteur décrit les amours des dauphins et des jeunes garçons.

« *Le Diable au corps,* déclare-t-il, m'a paru assommant, et ne cesse de l'être que pour devenir odieux. Je suis tout à fait pour le mari. Les amours des autres m'embêtent. Je suis contre la passion. Et puis j'ai relu le roman. Ce n'est pas du tout cela. Il n'y a pas eu de coup de foudre. L'amour vient après. Le héros veut d'abord se prouver qu'il est un homme. J'ai relu aussi *Adolphe* (qui est tout de même supérieur) ; le sujet est semblable. Une femme plus âgée ; et au début point d'amour. Ce n'est que peu à peu que la passion se forme. Et là est tout l'intérêt. »

La première répétition du *Procès* (il en attend toujours un effet de stupeur) le déçut fort, mais la suivante au contraire le satisfit. « En somme, le théâtre dépend de l'état nerveux d'un acteur, d'une mauvaise nuit etc… C'est toujours à refaire. Voici pourquoi je préfère le cinéma. Un film est bon ou mauvais. Mais au moins ça ne bouge plus. »

Montre beaucoup de joie en apprenant que je travaille. Et ne tarit pas de questions. Regrette pour moi l'Allemagne et la possibilité de « sympathies violentes et réciproques ». Ne trouve plus impossible de venir me voir en Argentine, si j'y vais.

6 octobre.

Emmené Gide hier matin chez Peyrefitte. Curieux intérieur historique. Tout est de prix, tout est rare. Quelques beaux antiques. « À la mort de mon père, dit-il, je me suis débarrassé de quelques immeubles pour les acquérir. » Des vases rapportés d'Athènes. Dans sa chambre, une collection de portraits d'enfants… Et un jeune *Saint Jean,* berger dépoitraillé, attribué à Murillo. Mais tout cet intérieur sent le bric-à-brac

et le collectionneur obsédé par certains sujets (de même, la conversation, les écrits de P. sont parsemés de citations pédérastiques et rares). Gide lui déclare avoir trouvé son dernier roman (*Mademoiselle de Murville*) « barbant ». Mais cela dit, il ajoute vite quelques fleurs… (Les scènes où paraît l'adolescent naturellement les meilleures.) Le but de la visite était la contemplation d'une série de photos que P. m'avait montrées en 1939, et que j'avais fort vantées à Gide. L'exhibition fut couronnée de succès, car ces nombreuses séries de gosses, de jeunes scouts pris sur le vif, rien n'est plus beau. Gide, tous les sens tendus, regardait une à une les photos, et reconnaissait immédiatement le jeune garçon, qu'il fût habillé, qu'il fût nu, si déjà une autre photo nous l'avait montré ! Admirable et troublant dessin de Roland Cailleux : deux jeunes lycéens, tout absorbés par le plaisir, dans une salle de classe.

Déjeuner familial hier (tous les frères Levesque). Très sympathique. Travail en panne ; le désert épuise ; je ne sais plus comment amener les deux ou trois thèmes que je voudrais encore traiter. Mais cela est une question de lignes et de courbes. Il faut que le dessin surgisse de la confusion présente (mais qui grouille). Seuls le temps et la direction d'intention peuvent apporter une solution naturelle à cette panne. L'important est que le germe existe ; la graine parvient toujours à se faire un chemin et à s'épanouir. Gide veut bien louer la lettre que j'avais écrite à Mme Van Rysselberghe. «Très bien venue, parfaite », assure-t-il.

11 octobre.

Rentré de Suisse et de Savoie. Voyage sans histoire. Visite à Starobinski [1] plongé dans Montesquieu (c'est le sujet de son cours). Il me fait visiter l'université. Me raconte les derniers « Entretiens de Genève » (il s'agissait du machinisme). Très vite on fut forcé d'aborder le collectif, et les solutions de Marx. Les marxistes furent les seuls à apporter un système (les positions libérales paraissaient intenables). Pourtant, à titre tout à fait individuel, certains (dont Marcel Raymond) défendirent la liberté personnelle au risque de s'inscrire contre l'histoire. J'aurais été de son côté – persuadé pourtant que les gens de parti m'eussent parlé de liberté illusoire. Ce qui embrouille tout, c'est que toujours sur les théories marxistes plane l'ombre de la Russie, qui est tout de même la plus effroyable des entreprises de décervelage.

Le *Domaine grec* est exposé dans toutes les vitrines de Genève. Par suite d'un retard de la licence d'importation, c'est seulement à la fin

1. À Genève. *[Note de R. L.]*

d'octobre que le bouquin parviendra à Paris ; on l'enverra alors à la critique, et on me remettra certaine somme. On me fait voir aux Trois Collines une longue lettre du ministre de Grèce à Berne exposant les griefs du ministre de la Presse contre mon livre (on m'en donne copie). Par Seferis et Aravantino je connaissais ces arguments – puisés dans quelques phrases habilement isolées. Grande mesquinerie. Petit amour-propre. J'avais pourtant eu le dessein de faire un livre « héroïque » ! (La prière d'insérer que je fis au mois d'août, et dont j'envoie à Katsimbalis quelques exemplaires, le prouve.) On me reproche aussi d'avoir omis tel et tel qui sont des écrivains que j'ai volontairement négligés mais que le gouvernement soutient. Tout écrivain non-créateur (donc intraduisible !) a été strictement écarté. La direction des Trois Collines me fait dîner avec Cingria – savoureux et funambulesque, un Max Jacob en moins beau, plus sale et moins brillant (mais peut-être plus savant et moins fou). Grand amateur de fromages – on en sert d'admirables ; grand buveur – il semble vraiment sortir d'un nuage bachique. Raconte très plaisamment l'histoire d'une puce qui s'étant introduite dans le cadran de sa montre en bloquait les aiguilles. Nous restâmes seuls un instant après le dîner, et quelques mots que je dis d'Alexandrie et de Kavafis semblent à Cingria une révélation (que cependant il attendait). Il jette de hauts cris et parle de courir aussitôt en Égypte. Constantinople, Mytilène déjà lui avaient fait entrevoir cette Antiquité, demeurée si vivante là-bas, et l'extraordinaire présence d'un invisible passé.

Passé trois heures dans Annecy. Je n'y étais allé qu'une seule fois, en 1919, avec l'Institut Saint-François (on nous fit faire le tour du lac, par un jour de pluie). Beauté du lac et des rochers pendants qui le surplombent. Joie de me promener dans les vieilles rues, étroites et bassement voûtées ; cela est frais et tiède ; et d'obscures boutiques s'enfoncent sous ces portiques. Gagné Chambéry par un car. Pas de mélancolie, bien que je retrouvasse ici à tous les coins de rue l'adolescent jadis en vacances et ses émois. Combien les crépuscules de Chambéry jadis me bouleversaient…

(Visite à Tonton Charlot (Ch. Daucet).) Certes la conversation ne tomba point – mais elle ne fut pas *humaine* un seul instant.

Retrouvé avec joie mes leçons de gymnastique. J'y allais hier, quand je rencontre Gide se rendant chez le coiffeur. On donnait le soir même la première du *Procès*. « Cela m'embête », déclare-t-il. Assez frappé de l'air hagard de Gide ; l'œil tout à fait flamboyant, et les sourcils hirsutes. Déjà la même impression chez Peyrefitte.

14 oct.

Je n'ai point encore repris mon essai, non point par paresse, mais je suis arrêté par « la peur de ne pas faire assez bien ». J'ai connu bien souvent cette forme de paralysie. C'est peut-être un « démon » qui m'empêche d'écrire tant que le sujet (ou le paragraphe) n'est pas mûr. Car il vient un moment où je n'hésite plus.

Décidé d'aller rejoindre à Londres les Lalou dans le courant de novembre. Je relis les lettres de Stendhal. Cocktail chez Joannidès ; on parle de la Grèce, mais l'entretien tourne à la politique. L'éditeur de Genève me disait qu'il fera soutenir mon livre par les journaux de gauche, puisque le gouvernement grec m'attaque ! En Grèce, je suis attaqué par tous les partis ; c'est beaucoup plus naturel ; je n'ai flatté personne. Tériade assure que j'ai eu raison de dire certaines choses ; cela fera du bien, pense-t-il, à ses compatriotes. Il est certain qu'au fond de moi-même (malgré mon goût de dire des rosseries) j'ai surtout voulu signaler des défauts afin de mettre en garde… Matsar (rencontré au Louvre) me disait que malgré mes « boutades » mon livre est tout de même un hymne à la grandeur de la Grèce (il s'acharne, mais sans succès, à en convaincre les Grecs qu'il voit).

Rencontré Sotty sur le boulevard Montparnasse ; il accompagne un poète turc, lequel s'occupe de traduire en français ses compatriotes. J'aurai plaisir à voir ses manuscrits. Les Turcs, me dit-il, marient aujourd'hui le folklore avec l'inspiration moderne. En somme, ce que font les Grecs…

16 octobre.

Excellent article de Théotokas (que je me fait traduire par Joannidès). Plein de tact et de générosité, sachant dire leur fait aux jaloux et à tous les aboyeurs qui n'ont même pas lu mon livre. Sachant reconnaître mes anciens efforts et mon labeur, et situer la nouveauté de mon travail. « Alors que tous les Grecs auraient dû se réjouir de l'œuvre de Levesque, que voit-on ! » Je n'aurais pas cru Théotokas capable de tant d'ironie et de pointes. Il est vrai que l'indignation l'inspire… Il cite un texte de Venezis sur mon « génie de traducteur » (!). Dans une lettre, il insiste sur la « réclame formidable » que les attaques m'ont faite. Chacun, partout, réclame mon bouquin, naturellement introuvable… Je ne doute pas qu'avec le temps (et bientôt) justice ne me soit faite. Les thuriféraires patentés de la Grèce ne sont aucunement capables d'élever l'hymne qu je fais entendre. Trop encombrés de compromissions (sans parler de leur nullité de traducteurs), ils seraient obligés de faire état d'une quantité

d'auteurs nuls que je n'ai pas craint d'omettre, et par là même ils desserviraient la cause grecque. Mais comme le dit Théotokas, « il reste la place d'un autre livre où un autre écrivain choisirait vingt autres auteurs de son goût, ce en quoi il serait dans son droit, comme Levesque l'était lui-même »…

Essai toujours en panne, mais c'est aussi que j'ai des scrupules. Cela est difficile à expliquer. J'ai réagi devant l'Orient en cartésien, et la plupart de mes objections étaient d'ordre rationnel. À ma nature de Français logicien est venue s'ajouter, durant mes années de Sorbonne, une sorte de carapace assez rigide et qui ne souffre pas l'ombre et l'indéfini. Cela était excellent pour apprendre à écrire, à penser. Mais, je m'en rends compte aujourd'hui, terriblement sec et étriqué. Il est vrai que dans le cartésianisme intransigeant que j'adoptais il y avait une sorte de garde-fou, car je me défendais extrêmement contre tout appel mystique (sortant d'en prendre) ou toute tentation superstitieuse, et de toute mystagogie. Et c'est aussi pourquoi (quel pathos chez lui, mêlé à de fort belles intuitions…) la « philosophie » de Sikelianos que je fus forcé d'aborder à Athènes me fit horreur. Je ne crois plus à présent qu'une situation de pur rationaliste soit tenable. De tous côtés ça craque (les principes naturellement restent debout, ainsi que les règles de la discussion). La pensée égyptienne, précisément, qui semble se retrouver dans les mystères d'Éleusis et toute la tradition orphique, passer de là dans le christianisme et se poursuivre à travers le Moyen Âge par le moyen de la Kabale, il semble bien que ce soit un fort courant souterrain que, malgré ses outrances, ses embardées grotesques, on ne puisse plus absolument négliger. De là les attaques fort vives contre la Renaissance qui ne fit que dessécher, styliser, refroidir la tradition antique, préparant ainsi le découpage tout rationnel que Descartes allait imposer à la réalité. Je m'en tenais jusqu'à présent à la leçon de Brunschwicg, négligeant un peu trop celle de Meyerson qui laissa une part beaucoup plus grande à l'irrationnel. Tout mon effort est peut-être en ce moment d'intégrer dans le monde des idées claires un apport affectif, apparemment nébuleux, qui manifestement appartient au réel. Je voudrais l'intégrer, sans pour cela tomber dans l'univers absurde des « Grands Initiés »…

Une conversation avec Chevrier (mathématicien rencontré l'an dernier à Beyrouth et que Sotty me fit retrouver l'autre jour), est venue ébranler un peu mon cartésianisme et renforcer du coup mes hésitations. Chevrier note que les mathématiciens aujourd'hui s'intéressent moins à résoudre des problèmes qu'à connaître la structure même de l'esprit, et

que de plus en plus ils tendront à fixer des sortes de normes de la pensée, mais celles-ci beaucoup plus vastes que celles de Descartes, et capables de changer absolument notre conception du monde ; mais revenant par là même à une sorte de secret, les savants rejoindront en somme les Égyptiens pour qui la science était secrète, et capable d'ouvrir les arcanes de l'univers. Le savant était l'initié, celui qui savait mesurer les crues du Nil, calculer la grandeur d'un terrain, mesurer etc.

Un merveilleux proverbe grec que me cite Madame Joannidès : « On ne jette des pierres qu'aux arbres fruitiers. »

17 oct.

À Roger.

… Je désirais aborder certains problèmes orientaux avec un esprit tout cartésien, et protester au nom du rationalisme contre un certain nombre de notions intuitives, mystiques ou même cabalistiques. Tout cela provenait d'une terrible horreur d'être dupe, et d'une grande crainte du nébuleux que nous enseigna la Sorbonne. Rien de meilleur, sans doute. Mais je vois bien qu'à force de se cramponner à des notions trop claires on se restreint épouvantablement, et qu'il faudrait tâcher d'admettre quelques manières différentes de penser, sans toutefois renoncer à la voie occidentale. Tout cela me préoccupe passablement – ou plutôt (car tout chez moi se résout en problèmes d'esthétique), cela dérange l'ordre préconçu d'un petit essai sur *L'Égypte et sa magie,* dans lequel je désirais, tout en m'abandonnant au charme du pays, marquer très fort ma résistance au mystère. (J'imagine toujours des mages, des revenants, des tables tournantes dès que j'abandonne le plat terrain du bon sens.)

19 octobre.

Sabahalme [1], l'ami turc de Sotty, me fait lire des poèmes étonnants. Et, grâce à Dieu, fort bien traduits. J'admire sa patience et sa sensibilité. Les rares fois où je marquai de la désapprobation, S. m'avoua être lui-même mécontent, et vainement avoir cherché le mot juste. Je l'aidai quelquefois à le trouver (d'autres endroits, il y fallait plus de recherche…). Joie véritable de la découverte. Point de rapport avec la poésie grecque (certainement moins de grandiloquence). Et un arrière-fond tout autre. Ici on réentend l'Islam, les mystiques persans, et les pointes sublimes par quoi ils expriment doublement l'amour de Dieu et celui de la créature. Mais cela est comme modernisé et adapté à des émotions tout actuelles. Je pense surtout à un poète communiste emprisonné et qui

1. Nom de lecture très douteuse.

chante dans son exil, et à qui apparaît au milieu de la nuit le visage de l'aimée, et à la fois il se sent loin d'elle et très proche etc. Toutes les subtilités mystiques ici se mêlent au réalisme le plus poignant, et avec un art consommé de l'évocation, une technique merveilleuse du raccourci. De même, certains vers d'Omar ou d'Hafiz sont lancés comme des invocations (appels à la joie, à l'ivresse), mais aussitôt la voix de l'homme moderne sans pain ; tout un folklore aussi, où transparaissent *Les Mille et une nuits,* alimente d'autres poèmes.

21 octobre.

[Évocation du début de l'amitié de Sotty à Lyon, etc.]

22.

Repris les *Morceaux choisis* de Huysmans. Écrivain sans aucun doute. Encore que parfois gauche (à force de recherche), ou trop appliqué, comme Flaubert. Mais il a du ton, du tempérament ; il est des choses qu'il a senties et exprimées pour la première fois, sans doute à force de décrire se noie-t-il ; le naturalisme est périlleux, mieux vaut suggérer l'objet que le peindre. J'imagine assez volontiers Huysmans en possession d'un style très personnel (ses réactions en tout cas étaient des plus originales), mais qui ne sait que faire de ses dons. La sécheresse des mystiques, il la ressentait sur le plan de la création et, comme son Durtal : « Il demeurait sans sujet, à l'affût d'un livre »… Moi-même, dont tout l'effort fut de faire passer dans ma phrase le son même de ma voix, le plus souvent je me tais…

Visite, hier, du poète turc. Nous reprenons un à un tous les poèmes qu'il a traduits. Ainsi mon « style » inemployé trouve un but. Je relis Hafiz (un des amours de mes vingt ans). Fort ému de trouver chez les Turcs un écho de la Perse. Une littérature est grande dans la mesure où elle se rattache à une tradition ; mais le merveilleux c'est lorsque les modernes se servent du clavier ancien pour lui faire dire des choses tout autres. Clavier n'est peut-être pas le mot juste. Les thèmes du passé sont plutôt semblables à un registre d'allusions, à un système de références. Ainsi dès le début se trouve-t-on introduit dans l'univers de la poésie. Le communiste turc affirme par exemple l'existence du monde réel (par là il répond aux mystiques anciens pour qui la terre n'est qu'un reflet de Dieu), et en même temps il évoque l'image de l'Aimée, à la fois présente et absente, qui est une femme réelle (ce n'est pas Dieu, ni un symbole de l'Essence). Et cependant l'Aimée est aussi l'Idée (l'idée communiste). Aussi en sent-il en lui-même la présence, et en pressent-il le devenir.

23 oct.

André Cambon a passé hier deux heures à la Closerie des Lilas à me traduire la longue étude de Papatzonis. Après avoir décrit la médiocrité des informations que l'étranger recevait sur la Grèce depuis quarante ans, et l'illisible nullité des traductions, P. signale un « phénomène extraordinaire », une « révélation » qui se fit jour durant la guerre ; « nous avions trouvé ce qui nous manquait ». Il évoque ensuite nos soirées d'hiver, nos séances d'études souvent prolongées jusqu'au matin durant lesquelles nous traduisions systématiquement tant de poètes – et il note : « Jamais je ne me sentis plus heureux, car j'avais la certitude d'aider à une œuvre vraiment nationale. » Il lui sembla qu'ensuite mon goût pour les formes ultra-modernes de la poésie, mon amitié pour un petit groupe d'artistes d'avant-garde m'avaient plus ou moins fourvoyé, et par là écarté de l'objectivité absolue. (Ainsi peut-être, à l'épreuve du temps, les œuvres que j'ai prônées ne paraîtront-elles pas les meilleures.)

« Le *Domaine grec,* dit-il, aurait dû s'appeler *Résistance grecque* – et ainsi l'exclusion de certaines personnes serait allée de soi, sans faire naître tant de discussions. » (Il est vrai que j'avais surtout en vue une anthologie héroïque, et que j'aurais pu davantage le souligner.)

« Le saut de Solomos à Seferis, dit-il, est un peu dangereux. » Et il lui semble même que pour l'amour de la jeune école j'en serais peut-être à la fin arrivé à renier mes traductions de Sikelianos et de Kavafis… Et que ce n'est que le hasard (les dessins de Ghika) qui m'a fait traduire Kazantzakis. Mes vues sur la littérature, telles que les expose ma préface, sont, dit-il, certainement partiales, incomplètes (et par le seul fait que ne sont cités ni Papadiamantis ni Christomanos), mais, ajoute Papatzonis, « c'est aussi de la faute des Grecs qui eux-mêmes n'ont pas été capables de définir leur propre vie intellectuelle ». Aussi y a-t-il dans le scandale Levesque l'exemple d'une « injustice évidente », et d'une « calomnie systématique ». « On est allé jusqu'à dire que tous ceux qui aiment le livre de Levesque, et encore plus ceux qu'il a traduits, s'ils ne déclarent pas en public qu'ils désavouent ce blasphème, ne sont point grecs ! S'ils aiment ce livre, ils aiment un calomniateur de la patrie. Mais il suffit de feuilleter ce livre pour voir tout ce qu'il accorde au conflit mondial, chose qu'aucun autre Grec n'a faite. La mauvaise volonté qu'on a mise à trouver quelques lignes répréhensibles, et à les grossir, à les citer seules, oubliant volontairement tout le reste, est inexcusable. On n'aurait dû ressentir que de l'admiration et de l'enthousiasme pour cet hymne au peuple grec. » « Il ne me reste qu'à avoir

honte, en tant que Grec, de la conduite de quelques intellectuels de notre pays à l'égard de cette manifestation d'hellénisme – conduite honteuse et insensée, allant à l'encontre de l'intérêt national. Comment un nouveau philhellène viendrait-il travailler pour nous ? ou comment Levesque lui-même ? Si pareille chose m'était arrivée, j'aurais jeté une pierre à ce peuple ingrat, mal éduqué et follement fanatique, oublieux de la loi grecque de l'hospitalité pour salir à force de démagogie une œuvre si pure, et le plus bel hymne qu'un étranger, sans nulle arrière-pensée et sans aucun esprit de lucre, est venu écrire sur notre patrie… »

Les Grecs ne sont pas arrivés à me dégoûter de la Grèce, car depuis longtemps mon opinion était faite. Je savais qu'il fallait tout attendre d'eux (le meilleur et le pire). Mais c'est précisément le meilleur que je retiens. Je pardonne sans peine à toute une bande d'inconnus (de moi) que j'ai vexés par mon seul silence, et qui ont essayé pour m'en punir de me déshonorer. Dans une certaine mesure ils y sont parvenus, car je ne doute pas qu'une foule de braves gens qui ne m'ont pas lu, et ne pourront pas me lire, resteront persuadés que je suis un traître. Ainsi se termine mon aventure grecque. Je n'ai plus rien à dire sur ce pays, et si je reprenais la plume je craindrais trop, malgré moi, de laisser percer de l'aigreur. Ou, plutôt, que la sévérité dont jamais je ne me suis départi, on ne l'attribue à de la rancœur. (D'ici quelques années je pense publier un recueil de mes essais, de mes études, que j'appellerai *Présentation de la Grèce…*)

… Si Venezis a vraiment cru que j'insultais son pays, il n'avait sans doute pas à tenir compte des quelques services reçus de moi. Mais il y a peut-être là-dessous une raison cachée ? En tout cas, cela me confirme (comme je le dis à Seferis [1]) que bien souvent un homme sentimental est par là même bête et méchant [2].

28 oct.

Passé la matinée à relire les *Conteurs grecs* (le manuscrit de Jacqueline). Bonne impression. Il nous fallut plus de trois ans pour choisir, traduire, amender ces textes. Le plus ardu fut peut-être de rejeter quantité de morceaux indignes – ce que précisément je signale dans ma

1. Dont R. L. cite la lettre-réponse à R. L. et sa réponse à Venezis pour son article « Message à R. Levesque ». Seferis prit la défense de R. L.

2. Selon Kazantzakis, Venezis aurait voulu flatter le gouvernement (Kazantzakis, à la Fondation Néo-hellénique, me présenta des excuses au nom de la Grèce…). *[Note au crayon de R. L.]*

préface en expliquant les décevants défauts de la prose grecque.

Repris hier matin l'essai sur l'*Égypte*… Je dois de plus en plus prendre mon parti d'être moi-même et d'affirmer carrément ma manière ; je ne puis être intéressant qu'en offrant ma voix secrète…

Passé ce dernier dimanche à Versailles avec Pierre. J'étais coutumier jadis de ce pèlerinage…

Grand plaisir d'errer et de voir les Trianon ; beauté des arbres ; jadis, chaque automne, je retournais à Versailles. Perspectives monumentales des moindres allées. Beauté du bassin de Latone. Nulle des divinités ornant le parc n'est médiocre ; rien n'était trop beau pour le roi. Splendeur des perspectives et de l'aile centrale du palais ; vue du bas du grand escalier ; proportion exquise des vases disposés. Dans le palais lui-même (dont bien des salles sont en réparation), beaucoup goûté le grand tableau de Gros, *Campagne d'Égypte* ; composition nulle, peut-être, mais succession merveilleuse de morceaux où l'énergie, l'orientalisme, la fougue éclatent prodigieusement. Delacroix, ici, n'a eu qu'à puiser…

J'oubliais de noter au sujet de l'Égypte que je crois avoir trouvé la solution (esthétique) de mon trouble. De même que je peins le déchirement du voyageur sollicité dans la vallée du Nil à la fois par la rive fertile du Nil et les confins du désert, de sorte que dans le train il désire à la fois regarder aux deux côtés de la portière, je pourrais de même marquer le trouble d'un esprit auquel est présenté un mystère cabalistique, religieux, irrationnel en un mot (et c'est ici la source de l'orphisme et de quantité de doctrines), et en même temps souligner la résistance de l'esprit cartésien à ces tentations mystiques. C'est à la lettre le problème qui se pose, et s'est posé pour moi. Une conversation que je viens d'avoir avec Jean Bérard, lui-même tout à fait hostile aux doctrines ésotériques, n'a fait que raviver ces problèmes. Bérard pense que nous retournons au Moyen Âge, c'est-à-dire que l'esprit d'examen avec la vraie culture et la liberté même sont en décadence, et que le byzantinisme nous guette. Pour lui, rien de secret dans le Moyen Âge ; nul message, point de recherche, mais seulement un renoncement de l'esprit à sa mission. Pour moi, je crois toujours bien fermement aux principes rationnels, mais voudrais examiner sans trop de préjugés les doctrines intuitives. Bérard parle avec flamme des théories qu'il a soutenues devant l'Académie et qui sont en train de gagner tout le monde savant. Selon certaines hypothèses, mais appuyées par les trouvailles des fouilles, les inscriptions, les textes etc., il serait possible de fixer la date de la guerre de Troie aux alentours de

1400, et ainsi cette hypothèse ferait passer plus de trois siècles de l'âge préhistorique à la période historique. Colonisation de Rhodes, Minos II en Crète, les Mycéniens, et ce mystère des Achéens, tout trouverait ainsi l'explication la plus simple. Dommage que Lemerle, lorsque je le lui proposai, n'ait point accepté que Bérard fît une note pour les *Cahiers*…

[Il est question de l'attribution du prix Nobel à Gide.]

Gide : « Maury m'assure que j'ai de fortes chances d'avoir ce prix ; cela m'embête, car on parle déjà suffisamment de moi. Maury m'affirme qu'il me faudrait alors faire le voyage de Suède. J'ai demandé, pour n'être point seul, à Herbart de m'accompagner. Au cas où il ne pourrait pas venir, serais-tu prêt à m'accompagner ? » Je réponds affirmativement mais ne crois guère à ce voyage. Ce n'est pas la première fois que Gide me fait miroiter des expéditions illusoires. Nous verrons bien. Il s'en allait quand je le vis à Neuchâtel. Depuis longtemps il aspire à se retirer. C'est peut-être là-bas que la nouvelle du Prix viendra le surprendre…

[Lettres à Gide de l'enfant martyre de Bourges. Réponse de Gide à l'enfant.]

… Martin du Gard fit une apparition. Il attend d'avoir lu le *Domaine* pour m'écrire. Conseille fort de lire *J'ai choisi la liberté,* et surtout un petit volume, *L'Ère des organisateurs*. Toujours soucieux des questions sociales et de l'avenir de l'Europe au milieu de deux molosses menaçants (de même Bérard, qui ne veut pas opter). Plus exactement, c'est la question de l'homme qui occupe M.d.G. J'aime sa chaleur qui se reflète et dans la voix et la couleur du teint. Une sorte de tendresse dans le regard, de caresse comme refoulée dans toute la personne.

30 oct.

Je me revois, voici six mois, au Luxembourg, commençant un essai sur l'*Égypte*. Je le laissai en panne ; je le repris. Ma pensée autour de quelques thèmes se crispait. Je commence enfin à y voir un peu clair ; en six mois, je n'ai en somme fait que six pages que je puisse garder ! Il me fallait dormir. L'important c'est que les pages soient lisibles. Je dois comme me pencher, afin d'entendre ma voix la plus sourde, la plus secrète…

4 novembre.

Heureux de partir pour Londres dans trois jours…

Cinéma. Excellent film américain (*Les plus belles années de notre vie*), et cependant je ne sais rien de plus insupportable que l'esprit des Américains, leurs réactions, leurs gestes. Je suis à cent lieues de ces

gens. Il faudrait bien que je note un jour les raisons de mon dégoût (mais il faudrait peut-être lire aussi quelques romans américains, ce que je n'ai jamais fait).

Extraordinaire émotion, hier, devant le *Saint Sébastien* de Mantegna. J'ai ressenti le choc fécond. Je veux dire celui qui contient un germe. De même, Alexandrie m'avait « choqué ».

Beaucoup travaillé aujourd'hui – ou, plus exactement, écrit au courant de la plume et barbouillé des pages. J'évite ainsi l'angoisse de la feuille nue, car il me faudra demain essayer de tailler quelques avenues, quelques paragraphes dans ce fourré. C'est toujours une heure importante que celle où, après des phrases distillées, écrites le trébuchet en main, une sorte de boule s'ouvre et tous les thèmes, en tohu-bohu, se délivrent ; il faut ensuite filtrer ce bouillonnement.

Londres, 15 nov.

…À un apprenti philhellène…

Paris, le 20 novembre.

À Dimaras.

… par souci d'équilibre, pour contrebalancer leurs écœurantes flatteries [1], je me suis laissé aller à des critiques dont la Grèce fit les frais…

21 9bre.

Dimaras m'assure que la victoire nous est à présent acquise. La contre-offensive a été violente et, sans peine, put établir la mauvaise foi de l'adversaire. Résultat : réclame insensée. Je sais que les commandes d'Athènes arrivent par centaines.

Très émouvant essai de Karandonis. Je m'aperçois qu'il fut de ceux qui suivirent passionnément mes efforts et que nulle nuance de ma pensée ou de mes réactions ne lui échappa. Il insiste d'abord sur le manque de *respect* qu'il y eut dans les attaques – car tout de même, dit-il, Levesque a un passé… (Le respect, précisément, est la chose qui manque le plus en Grèce ; j'ai essayé jadis d'en démêler les causes.)

23 nov.

Je traite absolument mon essai sur l'*Égypte* comme un champ d'expérience et je découvre en même temps à quel point l'essai nous force à l'investigation. Rien d'intellectuel là-dedans. Chaque fois que j'y mets toutes crues des pensées, ça ne vaut rien. Elles doivent être laminées par le style… Un essai vous transforme lui-même à mesure de son développement ; il vous force dans vos retranchements ; il fait venir à la lumière

1. Celles des compatriotes de R. L. faisant parade de leur philhellénisme.

des choses ignorées ; il en supprime d'autres qui ne résistent pas à l'examen.

24 nov.

Jacqueline a voulu écrire un essai pour ma défense. À première vue je trouvai la chose bien vaine, voire dangereuse. Mais j'ai lu ces quelques pages et je fus agréablement surpris par le ton, les détails, une certaine facilité. Surpris surtout de la maturité nouvelle qui se manifeste ici et dans la composition et dans l'art de suggérer. Nos longues séances de traduction lui ont quelque peu appris à écrire ; elle a appris aussi à me connaître un peu. Je ne vois pas que mon jugement s'infléchisse sous le poids de quelques remarques flatteuses. Toujours est-il que j'ai félicité Jacqueline par dépêche (elle prenait le bateau).

Hélas ! au contraire je dus hier soir doucher terriblement mon ami Pierre qui me parlait depuis longtemps de certains contes écrits durant la guerre, et que sa femme lui envoya de Tlemcen… Cette prétention d'écrivain chez un médecin certainement remarquable était pour le moins surprenante. Je n'ai jamais rien lu qui montrât moins de ton… C'était la première fois qu'un homme du métier lui parlait. Il reconnut lui-même qu'il avait tout à fait manqué d'autocritique (pour moi, ce n'est qu'assez récemment – j'en pourrais fixer la date – que j'ai appris à me relire avec objectivité). Pierre n'avait aucune idée du travail de l'écrivain. Il écrivait au courant de la plume. Je lui dis donc que, « sous bénéfice d'inventaire », je lui conseillais de récrire une de ses nouvelles. Et, pour le remonter, je lui parlais des douches fort nombreuses que j'ai reçues (Fernand et Gide…). Cinquante fois peut-être, mes amis me convainquirent que j'avais fait fausse route. Mais ces jours-là, bien loin d'être attristé, je me sentais empli de forces nouvelles et sur-le-champ prenais la résolution de me remettre à l'ouvrage. Au moment même où l'on mettait le doigt sur mes fautes, je sentais de nouveaux horizons s'ouvrir et toute une partie de moi-même, sans doute artificielle et vaine, s'effondrer. Rien ne m'a jamais fait plus de plaisir que la férocité de la critique ; j'y voyais un gage de perfection future. Mais cette soumission, ce goût d'aller au-devant même de l'attaque, je m'aperçois que c'est peut-être chose rare.

Visite aux Hébert. Mazou [1] allait passer chaque dimanche avec eux. Et maintenant elle n'y viendra plus. J'appris sa mort en rentrant d'Angleterre. Du moins aurai-je la consolation d'avoir beaucoup vu Mazou

1. Une sœur aînée de la mère de R. L.

ces derniers mois et de l'avoir longuement écoutée ; elle était inépuisable en souvenirs, et sa mémoire unique nous reliait à notre enfance et aux anciennes générations.

26 nov.

Excessive lenteur de ma composition. Cette fois, les paragraphes ne naissent pas l'un de l'autre. Ce sont plutôt des couplets détachés qu'il s'agit de relier, ou dont il faut découvrir la place. Je découvre ce que j'ai à dire en le disant, et le rapprochement de certains paragraphes m'éclaire tout le premier. Bien que très bref, mon essai prend un air monumental, car j'y fais entrer de grands problèmes, et sous forme d'une confession, d'une confrontation. L'heure était venue d'un petit inventaire.

Apparition de Jacqueline. Nous fûmes voir l'exposition du Musée de Vienne. Flamboyantes tapisseries des Quatre Triomphes de Pétrarque. Je revois avec joie quelques Titien et la *Suzanne* du Tintoret ; quelques Van Dyck, des Rubens. Cinq Velasquez et cinq Rembrandt. *Le Peintre et son modèle* de Vermeer. Grande leçon de modestie. En quelques mois, ma mémoire n'avait gardé que peu de chose de la journée, pourtant attentive et fervente, passée au Musée de Zurich. Éclairage assez défectueux du Petit-Palais. Nécessité de voir certaines toiles à la lumière du jour ; d'autres semblent meilleures sous les lampes. Le *National Gallery,* me semble-t-il, m'a laissé plus de souvenirs que Zurich (il est vrai que bon nombre de toiles, je les connaissais déjà par le Berenson). Soirée au cinéma avec Jacqueline.

Soirée la veille chez Frère. Certainement un des hommes avec qui je cause le plus volontiers. Il écoute ce qu'on lui dit, et il vous force à préciser votre pensée.

Les journaux annoncent que Gide à Neuchâtel est souffrant ; le médecin, vu son état cardiaque, lui ordonne le repos. Pourra-t-il se rendre à Stockholm le 10 décembre ? J'imagine l'énervement de Gide à voir la presse et la radio parler de sa santé. Combien surtout, plus qu'à sa gloire, il doit penser au petit Louis de Bourges.

29 nov.

Me voici revenu à mon premier projet : mes pages sur *l'Orient désert,* détachées d'abord de l'essai sur l'*Égypte,* y reprennent leur place ; il était plus facile sans doute de parler de l'Islam que de l'Égypte ancienne, mais en fait mes réactions étaient les mêmes (je me sentais d'autant plus rationaliste devant cette double manifestation mystique. Je renforce ainsi ma thèse en la confrontant doublement avec des manifestations que les Orientalistes eux-mêmes souvent confondent). Satisfait,

en somme, de cette symbiose ; ça me confirme dans ma voie, et à mes propres yeux mes recherches s'authentifient. Il me reste maintenant à décrire quelques scènes gracieuses (Edfou) et à parler peut-être de la mort (tombe de Sennefer). De toute manière j'arrive au bout de ce travail si souvent abandonné puis repris. Posté hier au *Figaro littéraire* mon essai sur *l'Art de traduire*.

Conduit mes neveux et nièces voir *La Belle au Bois dormant*. C'était à l'Ambigu. Le spectacle était plutôt vulgaire. Mais nul des enfants n'aurait pu s'en douter. Et j'admirais combien l'émerveillement leur est facile ; leur goût est tout informe ; ils n'ont nul point de comparaison. Toute impression vient se poser sur un sol vierge. Relu plusieurs essais de Jean Grenier (*Inspirations méditerranéennes*). Je n'aurais pas cru que nos préoccupations fussent à ce point communes, et que nous arrivions si souvent aux mêmes conclusions (chez Grenier, il y a un peu trop de références aux musées, aux grands auteurs, à tel site…). J'ai besoin moi-même de certains spectacle pour me mettre en branle, mais je m'efforce de m'y substituer. Je crois parfois que mes phrases sont plus marquées que celles de Grenier.

30 nov.

Par une sorte de loi de la vitesse acquise mon essai maintenant s'élance sur sa conclusion. Je frémis cependant en songeant aux six mois qu'il fallut pour que mes thèmes se débrouillent, s'enchaînent, trouvent leur place. Qu'aurais-je fait sans loisir ? Rien n'aurait empêché, dan la coulisse, mon essai de prendre forme ; il fût de toutes manières demeuré ma préoccupation la plus constante.

2 décembre.

Aucune angoisse ; j'avance maintenant à coup sûr. J'en arrive aux tombes de Thèbes [1], sur quoi je voudrais finir. Il me faut, pour la première fois de ma vie, parler de la mort – et peut-être y penser. En vérité, cet essai sur l'Égypte fut tout un inventaire. Peut-être dans chaque paragraphe y aurait-il matière à tout un chapitre. Mais j'ai horreur de lasser le lecteur (et moi-même). J'évolue vers le silence ; ou plutôt je veux que ma voix se dégage insinuante et impérieuse d'une sorte de vide.

Engourdi ce matin. Mais rien ne saura m'empêcher tout à l'heure d'évoquer le roi Mycerinos. Je le porte en moi pour l'avoir longuement contemplé au Caire ; plus exactement, je ne puis guère parler de ce qui

1. Voir « Retour à Louxor », écrit en 1975, peu avant sa mort. Sans doute reprit-il là l'essai sur l'Égypte qu'il avait conservé.

m'a ému. Il faut un coup de foudre. Si je sais me garder de parler de tout à tort et à travers – me contenter, donc, de ce que j'ai senti – je serai sauvé. J'ai de plus en plus horreur des journalistes et des esprits philosophiques. Oh ! l'aisance ne leur manque pas. Ils savent toucher à tout, et non sans grâce parfois. Mais jamais ils ne laissent leur marque aux objets qu'ils effleurent ; ou bien c'est qu'ils les souillent.

5 décembre.

Terminé avant-hier mon essai. Lu aussitôt à Michel et à Jacques. J'ai encore à me purger. Aussitôt remis à la tâche. J'ai donc retranché quelques paragraphes « profonds » qui n'étaient pas plus utiles que des échafaudages.

Grands progrès en gymnastique.

Visite à Stoisy, chez qui habite Hermann de Cunsel. Il me fait voir ses dessins. Couples feuillus, branches, faisant l'amour. Je veux dire qu'il y a toute une végétation jaillie des corps eux-mêmes qui se mêle aux membres et en prolonge les lignes. C'est souvent beau. J'aimerais pour ma part davantage de réalisme…

Visite hier à Romain Alléou.

8 déc.

Envoyé à Gide une copie de l'*Égypte*. Il a aimé ce que j'ai écrit ces dernières années. Je pense n'avoir rien fait de meilleur que ces dernières pages. Mais que de peine, quelles affres, surtout quelle lenteur… Décidément, aucune facilité, mais un ton personnel qui a ses intermittences.

Ce matin, lettre de Roger. Je lui conseille fort (il doit aller à Bâle) d'essayer de voir Gide (sans doute à Ascona).

Rencontré hier Armand Guibert, qui me confirme la situation catastrophique de Charlot (pauvre Kavafis). Je vois déjà les *Solomos* et *Seferis,* achetés par Charlot, moisir sur les quais [1] !…

Avant-hier, conférence de Louis de Broglie sur la conquête de l'énergie atomique. Frappé surtout (et cela n'est pas sans une beauté « esthétique ») que depuis plus d'un siècle les travaux des savants, dirigés dans toutes sortes de directions, soient tous parvenus à prouver la discontinuité de la matière. La conférence avait lieu à la Fondation hellénique. J'étais assis près de Kazantzakis, qui me fait des « excuses » pour l'ingratitude de certains de ses compatriotes ; et il ne doute pas que Vénézis m'ait attaqué pour faire sa cour aux hommes du jour (Papatzoni déjà me lais-

1. On n'a jamais retrouvé trace de ces bouquins envoyés d'Athènes par Merlier. *[Note au crayon de R. L.]*

sait entendre la mauvaise foi de Venezis).

Entendu hier soir les *Épiphanies* d'Henri Pichette, poème dramatique à la fois truculent et ardent, où le verbe est souvent magnifique, encore que dans ces cris il soit difficile de suivre un clair dessin. Mais c'est un cri de révolte, une mise à nu des horreurs de la guerre, des difficultés de l'amour etc., et ce cri est extraordinairement poussé par Gérard Philipe tour à tour poignant et tendre, ironique ou bien déchiré.

Quel instinct sûr, en 1930, me faisait écrire à Jean Grenier, après avoir lu quelques pages de lui sur la Provence dans un hommage à Mistral ! Je crois bien que c'est la seule fois que j'ai écrit à un auteur dont le nom me fût tout inconnu. Et il se trouve qu'il n'y en a point avec qui je possède plus d'affinités. Ai-je assez souvent désiré écrire des essais à la suite de Stendhal, Barrès, Gide. C'est dans cette ligne que depuis bien longtemps j'ai désiré m'inscrire ; et c'est à peine si à trente-huit ans j'ai commencé d'apporter quelques pierres à l'édifice rêvé.

Londres. 9 décembre.

Mon voyage à Londres m'a fait connaître un monde tout à fait nouveau, et cependant je ne vois rien à en dire. Rien de moins latin, de moins méditerranéen que cette ville. Je n'y étais pourtant pas dépaysé, mais seul. Et c'est ainsi que cela doit être : Londres vous rejette sur vous-même. Il n'y a point là de place pour un flâneur, un curieux. Il y faut travailler, et pour cela on se rend chaque jour dans le centre, et puis on rentre aussitôt dans son cottage. Beaucoup d'enthousiasme, nulle pensée. Immense anonymat d'une foule incessante à travers d'interminables rues sans aucun caractère. Plus rien n'est ici à l'échelle humaine. Paris auprès de Londres est provincial, ou du moins on peut l'embrasser du regard, en dessiner les masses, et chaque masse, chaque quartier comporte une âme, un centre particulier. Londres est informe, à la fois aride et gluant. Oh ! ce n'est pas que cette immensité soit sans charme. Cette ville, la plus vaste de l'univers, est empreinte de majesté ; elle ne vous fait aucune avance, elle ne vous remarque même pas. Mais si vous essayez à force d'attention d'en exprimer le suc, il n'est pas dit que vous n'y découvriez une saveur unique – saveur austère. Tout est ici à l'état brut. C'est une grande, une énorme civilisation que l'on a sous les yeux, mais l'esprit a besoin de tout reclasser, de tout recomposer. Une sorte d'illogisme extrême plane sur cette cité méthodique. Rien certes n'a été fait ici pour plaire. Au contraire, une chose gracieuse y paraîtrait suspecte, languide – immorale, par conséquent, et nuisant à la bonne marche des affaires. Personne ne vous regarde : on n'en a pas le temps. Et puis

c'est indiscret. Ce n'est pas qu'on ne puisse rencontrer de fort beaux visages – mais eux-mêmes s'ignorent. Rien n'est mis en valeur : tout est englouti par le flot. L'homme est ici innombrable, mais effacé. Personne ne fait effort pour être remarqué, ou remarquer les autres. Il convient que tout soit neutre, absent. Je n'ai vu nulle part regards plus vides. Aussi est-il bien facile, au milieu de ces ombres (d'ailleurs polies et pleines d'attention) de circuler à l'aise. Le malheur, pour moi qui suis marcheur, c'est qu'il ne convient pas d'aller à pied. Les distances dans Londres sont prodigieuses. La moindre course demande une demi-heure. Aussi nul ne se rend nulle part sans le secours du *bus* ou du *tube*. J'essayais quelquefois, m'entêtant, d'aller à pied. Je ne voyais pas grand'chose en chemin (Londres se refusant à être un spectacle) et ma course s'éternisait outre mesure. Si l'on veut marcher pour marcher, on peut sans doute se rendre dans un parc, ou bien, le samedi, aller y faire du foot-ball.

11 X^bre^.

Étienne [Lalou] et sa femme me reçurent exquisement dans leur villa de Wimbledon. J'admire chez Étienne une constante bonne humeur, l'équilibre, un optimisme assez peu traversé par des vagues de fond. Le mariage semble l'avoir comblé (il me disait en 45, quand il était à *Terre des Hommes* : « Plusieurs fois dans la journée je m'ennuie de ma femme, et vraiment mon plus réel bonheur est de rentrer à la maison »). Ce qui m'avait frappé lors de son premier livre, c'était une intelligence exceptionnelle, lucide et organisatrice, et capable de se juger elle-même. Pareille capacité l'a conduit à écrire des articles critiques – et sur le sport et sur les livres. Il s'en tire fort bien, un bon entraînement universitaire, première supérieure etc. le rendent apte à parler de tout. C'est bien là l'inquiétant. Il ne dit de bêtises sur rien – mais on commence à chercher ce qu'il apporte de neuf. Le danger du journalisme le guette, oh ! d'un journalisme supérieur, je le sais, mais néanmoins esclave de l'actualité et obligé à faire vite. Mais Étienne par là même s'accomplit. Il est fait pour l'action, bien plus que pour l'art (une lecture de Baudelaire où il cherchait grammaticalement à l'éreinter – et il y parvenait – m'en convainquit, mais en même temps l'accent purement baudelairien lui échappait). De même, à la *National Gallery,* il me parut tout à fait insensible (non pas inintelligent). Il ne se donnait pas aux œuvres… Cependant, quand il parle du sport (il m'a donné à lire le manuscrit des *Règles du jeu*) il sort absolument de l'ordinaire, car là il parle de sa vie. Il est fort habilement parvenu à évoquer ses souvenirs d'athlète, à décrire sous forme de versets les jeux eux-mêmes et leur technique, et à composer

toute une éthique du sport, avec critiques des corruptions françaises, conseils à la jeunesse, aux organisateurs etc. Tout cela gonflé d'expérience, d'esprit, de générosité. Il est ici sur son terrain ; et il aborde lumineusement une matière où trop souvent la brute règne. J'eusse aimé qu'il parlât bien davantage encore de la vie du sportif, et même ne craignît pas d'aborder sa vie sexuelle. Amours de palestre et de coéquipiers sur lesquels Étienne est fort savant. Mais j'ai goûté peut-être plus que tout certaine discrète nostalgie de la « forme » parfaite qu'il possédait à vingt ans – équilibre momentané et que plus rien ne saurait ramener car, dit-il, après l'âge de vingt-cinq ans c'est fatalement la diminution qui commence… Je m'étonnais qu'il pût se consacrer, et consacrer son temps, à écrire des notes, des articles sur des ouvrages ou des événements tout occasionnels – et qu'ensuite il ne s'en souciât plus… Mais n'est-ce point là la définition du journalisme, qui est avant tout gagne-pain et course de vitesse ? Je me félicite profondément de n'avoir point à vivre de ma plume. Sans doute n'ai-je aucune facilité, et dois-je m'arracher péniblement chaque mot des entrailles, mais je tâche aussi de bâtir quelque chose, et de me bâtir moi-même…

Mon manque de facilité, d'à propos, je ne le vis jamais mieux que le dimanche matin où Étienne m'emmena devant un micro dire quelque chose sur Gide, à l'occasion du prix Nobel. Il est vrai que mon interlocuteur anglais (il s'agissait d'un dialogue) savait d'avance tout ce qu'il voulait dire et m'indiquait tout au plus quelques questions à poser. Je me faisais l'effet d'un lourdaud – tout en voyant fort bien que j'avais en face de moi un esprit faussement brillant, un jongleur…, un homme, enfin, rompu à toutes les disciplines que je refuse.

Ce fut avec Étienne que j'eus la révélation du paysage anglais – ou plutôt que je le *reconnus*. L'automne cette année fut splendide et tardif. Notre première promenade dans le Common de Wimbledon m'éblouit. Il aurait fallu prendre des notes sur place. Rien qui fût plus loin de Versailles. Les feuilles mortes des chênes me semblaient avoir une teinte inconnue. Et la beauté du ciel à la fois brouillé, déchiré, mais suave me bouleversait. Jamais je n'avais vu de bleus plus angéliques, plus délavés et cependant intenses, s'échapper du globe cotonneux, arachnéen, mouvant, d'une nue grise échevelée. La qualité même des branches noires et brunes des petits taillis, des bosquets me semblait neuve. Et je ne sais quels accords rouges soudainement apparus – ou follement désirés. En vérité la peinture anglaise, qui jusqu'ici m'avait paru conventionnelle, invraisemblable – glissant facilement au chromo –, la peinture

anglaise, avant même que j'en visse dans les musées, m'était révélée.

Amusement de voir passer dans la Cité la « procession » annuelle du Lord Maire ; piqueurs, cavalcade, carrosses, panaches et perruques. Le plus amusant peut-être était de voir une foule anglaise, au demeurant fort sage et patiente. Ce fut le même jour qu'avec la jeune gouvernante des Lalou je fus au British (point vu la frise du Parthénon, ni les Parques, invisibles depuis la guerre). Mais l'immense galerie Édouard VII expose un choix d'objets incomparables, vases grecs et étrusques, œuvres chinoises, précolombiennes, orfèvrerie, bronzes, etc. Toutes les époques (depuis la préhistoire), tous les styles sont représentés, et ce sont des spécimens prodigieux qui à eux seuls exprimeraient la force, la puissance d'un Empire qui fut capable de les réunir dans ses brumes. (J'ajouterai d'ailleurs que miraculeusement il n'y eut pas de brouillard durant mon séjour, et même point de pluie. Le flâneur fut comblé.) Fort belle galerie des dessins. De merveilleuses aquarelles de Turner (c'est peut-être la grande révélation de Londres). Des Blake, point des plus beaux. Quelques Hogarth. Et puis les maîtres de la Renaissance, et les autres. De fort beaux Dürer, un *Jeune garçon* que je ne connaissais point. (Qui donc publiera un bel album de garçons ! J'eus une fausse joie, hier, en demandant à feuilleter un énorme album intitulé *Anges*. Mais dès la première page je vis que c'était l'œuvre d'un R.P. qui commençait par des considérations théologiques, et qui, sans goût, sans émotion, avait glané au hasard des toiles très célèbres… Seuls les Lippi et les Botticelli me parurent – et pour des raisons diverses – atteindre l'émotion désirable.)

Grande joie à revoir Nanos. Nous avions rendez-vous dans une galerie d'avant-garde où deux jeunes peintres exposent précisément des œuvres inspirées par la Grèce. J'emmène Nanos à la Tate Gallery ; fort beaux impressionnistes : un étonnant Bonnard, nappe rouge à carreaux ; femme toute illuminée prenant son déjeuner ; un étonnant Utrillo, *La Porte Saint-Martin,* d'une facture très particulière, monumental et peint dans une tonalité verdâtre. Les tableaux de Turner ne sont pas encore visibles ; mais abondance d'aquarelles. Certaines vues de Venise ; et de simples effets de soleil dans le ciel. Rien peut-être ne me toucha autant que certains « intérieurs », chambres, salons où la lumière éclate sur des fauteuils rouges, des portes, des meubles. Étonnants décors de théâtre. Certains Tsaroukis sont tout proches de cela. Nous sortîmes de la Galerie au crépuscule et longeâmes la Tamise en direction de Chelsea où habite Nanos. Ce fut ma plus grande impression de Londres. Chaque soir durant mon séjour, le ciel fut au couchant incomparable. Mais ce soir-là,

sa pourpre était de sang. Une forge incandescente soufflait des flammes dans le ciel, et les fumées géantes d'énormes fonderies à quatre cheminées qui se succèdent puissamment sur la rive du fleuve jetaient un tourbillon de suie à la face éblouie du ciel – et sans pouvoir éteindre son incendie. Aperçu seulement dans la nuit Chelsea ; quartier plus humain que tous les autres ; petits magasins d'antiquités etc. La place qu'habite Nanos est de style Directoire (comme la maison de Washington). Cela est familier, agreste et pourtant noble. Je ne garde à vrai dire qu'une image peut-être imaginaire de Chelsea, et j'ai cherché en vain dans ma bibliothèque une nouvelle exquise de Larbaud pour me fixer un peu davantage…

Déjeuné à University College avec un ami d'Étienne ; c'était au mess des profs. À notre table vient s'asseoir un lecteur allemand qui étudie en ce moment « Gœthe et Gide ». Il m'est possible de lui donner quelques indications, et voici le brave homme étonné qui m'invite à venir faire des conférences à Londres ! Un étudiant m'est présenté pour me servir de guide ; petit, rouquin, fils de pasteur. Nous voyons Westminster. Pompe excessive des tombeaux des ministres, hommes d'État. Grandioses monuments, panaches de pierre. Les tombes des artistes dans le Coin des Poètes sont plus modestes, parfois une simple plaque, et cependant ce sont eux qui survivent ; là est la vraie gloire. Ému par le tombeau de Saint-Évremond, et puis par l'éloge funèbre d'un jeune officier de marine mort à dix-huit ans (c'était au XVIIIe siècle) ; l'admiration attendrie pour sa bravoure que reflète l'épitaphe, et pour sa grâce, me toucha… Immense Oxford Street, où je m'offre un chapeau, et où je poursuivais le fantôme de Quincey… Fini l'après-midi à la radio chypriote avec Nanos. On me fait entendre en disque la voix de Sikelianos et celle d'Engonopoulos. Mais c'est celle de Seferis que j'eusse aimée… Joie à parcourir la Cité ; uniforme muraille grise de bureaux, de bâtiments austères, soudain illuminée par une église charmante de Wren, jésuite et baroque. Plusieurs de ces églises, d'ailleurs, fort abîmées par les bombardements. Mais il faut reconnaître que les bombes parfois firent naître de surprenantes éclaircies dans la monotone Cité ; des terrains vagues engendrèrent des Piranèse ; des sortes d'écorchures dans la muraille ont fait naître un Londres insoupçonné. Grande solitude dans ces rues quand la nuit tombe.

Vu représenter, et avec délices, le nouveau film de Charlie Chaplin, *Monsieur Verdoux*. Ça se passe en France ; c'est l'histoire de Landru, mais sans barbe, Charlie est un « charmeur », vêtu en jeune beau

parisien…

Curieux déjeuner avec Nanos et Tambimuttu, l'éditeur hindou – un des maîtres de l'avant-garde à Londres. Extraordinaire puissance intuitive de cet homme presque déguenillé, aux longues mèches grasses. Il est entré dans la poésie de Seferis dont il revoit la traduction entreprise par Nanos. Chacune de ses critiques illumine le texte, et chaque mot qu'il change ou déplace. Naturellement il travaille dans la « masse » – je veux dire que pour décider du choix ou de la place d'un mot il doit relire tout le poème, ou du moins plusieurs vers. Visite du bureau de Tambimuttu. Parfait chauffage (de même dans les musées, les couloirs etc.). Les Anglais ne cessent de se plaindre, mais on voit bien à chaque instant qu'ils n'ont pas autant souffert que le reste de l'Europe. Bon marché assez remarquable des vivres, dont on ne distribue que des quantités limitées. Acheté, grâce à Nanos, des carnets assez jolis ; mais ce ne fut pas sans peine. Même dans les grandes maisons de Bond Street il fut impossible d'en trouver de décents. Les Anglais sans doute n'écrivent guère plus qu'ils ne pensent.

Après-midi au Zoo ; point voulu voir le hall des serpents (très riche, paraît-il), mais beaucoup admiré les oiseaux ; incroyable collection de perruches et de cacatoès ; innombrables oiseaux de feu. Merveilleuse collection de singes. Beaucoup de gibbons que j'adore. Et des mandrills en abondance. Entendu à Hyde Park les illuminés, charlatans, prophètes, réformateurs. Beaucoup semblent des forcenés. D'autres, des automates. Foule fort sympathique autour d'eux, écoutant, intervenant, injuriant. C'est surtout le dimanche que fleurissent ces exercices. Séance au Tribunal de police, où, sans avocat, les gens arrêtés la veille sont jugés. Il leur est loisible de se défendre eux-mêmes. Visite un soir (le dernier) à Oliver Mersel dans un délicieux hôtel de South Kensington – un peu trop délicieux, trop théâtre, à vrai dire. Depuis 1933 Oliver n'a guère changé. Toujours l'aquarelliste léger, le décorateur un peu facile. Maison pleine de fleurs et de fruits exotiques. Et de lourds flacons de parfums, verres de Venise, tentures, colonnes. Tout cela très « chiqué ». Excellent feu de bois (comme dans la plupart des maisons). Remarquables cocktails. Reçu fort aimablement ; mais nous sommes à cent lieues l'un de l'autre. Il me serait impossible de vivre dans le luxe et la mise en scène de Mersel…

Mon séjour fut chaste et innocent ; toutes mes forces étaient employées à comprendre la ville. Je fus cinq fois à la National Gallery. Je pense l'avoir mieux visitée qu'aucun autre musée… Trois Vermeer à

Londres, mais moins beaux que les Peter de Hooch (il y a deux « extérieurs » et trois « intérieurs »). Merveilleuse série de Velasquez, entre tous le *Christ à la colonne*. Des Crivelli, des Botticelli, des Piero. Quelques Siennois. Sansetta et Duccio. Merveilleux *Vénus et Mars* de Botticelli, et le Van Eyck (*Arnolfini*). Je ne dirai pas que la National soit plus riche que le Louvre, mais *tout* y est représenté, et dans un état, une lumière, une « aération » incomparables. Deux peintures de Michel-Ange. Nombreux Rembrandt, on les a récemment nettoyés et ils resplendissent. Au contraire les Rubens deviennent crus et « bonbons » une fois restaurés. Plusieurs Ruysdaël. *Adoration* de Breughel. *Couronnement d'épines* de Bosch. Deux Goya, etc…

(La fin de ce Carnet XL au prochain numéro.)

Les Dossiers de presse des livres d'André Gide

LE DOSSIER DE PRESSE DES *NOURRITURES TERRESTRES*

(IV [1])

406-XXII-6 **EDMOND JALOUX**
(*L'Indépendance républicaine* [Marseille], 26 juin 1897)

Les Nourritures terrestres *d'André Gide*

C'est avec une joie profonde que j'accepte de parler aujourd'hui des *Nourritures Terrestres*. C'est un des plus beaux livres que je connaisse ; c'est celui, peut-être, que nous attendions avec le plus d'impatience et dont nous avions le plus besoin ; il vient à son heure et je crois qu'il aura une très grande influence. Il témoigne de quelque chose d'absolument nouveau dans la pensée, et il se pourrait que la littérature du siècle prochain subisse l'influence de Ménalque, le héros des *Nourritures*, comme la littérature de ce siècle a subi celle de Werther et de René. Après cette extrême mélancolie qui accabla tous les poètes de ce temps et cet amer pessimisme dont témoignent nos romanciers, il n'est pas extraordinaire que les écrivains qui naissent apportent dans leurs œuvres un optimisme sans ignorance et la joie lyrique d'exister. Mais avant de parler plus longuement des *Nourritures,* il est bon, je crois, de signaler les précédents états d'esprit de M. André Gide et de voir comment il a été amené aux conclusions de son dernier livre.

---

[1] Voir les cinq premiers articles de ce dossier reproduits dans les n°s 109, 137 et 147 du *BAAG*.

Son premier roman, écrit sous forme de journal, était le récit d'une jeunesse extrêmement pure et pensive, repliée sur soi-même. André Walter est mélancolique et sentimental, très religieux ; les plus hauts problèmes de sa destinée le préoccupent. Il est plein de ferveur pour la métaphysique ; il exalte sa volonté, mais dans un but de renoncement. Entre lui et la vie, il y a l'épaisse muraille qu'ont créée les religions, les morales, les littératures. D'ailleurs, il n'en souffre pas encore. Il a auprès de lui Emmanuèle, une femme qui est presque une sœur et dont l'âme est semblable à la sienne. Tout ce qu'il y a en lui d'ardeur à vivre et de passion, il le refoule dans le mysticisme. Il s'élance vers Dieu ; il néglige la vie ; mais la philosophie lutte contre la croyance. Il s'écrie : « Je n'ai pas connu de bonheur que ma raison ne désapprouve. » La foi l'emporte enfin.

Le Voyage d'Urien, c'est encore André Walter qui le fait. À l'aurore, Urien s'en va vers un port de mer. Il sort de « l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase » ; il sait qu'il faut manifester son essence, il s'embarque. Certes, en s'élançant ainsi sur les flots de l'Océan pathétique, il ne connaissait pas le but, ou plutôt, il savait que ce but était Dieu. Mais il mettait Dieu dans un avenir lointain et inaccessible ; les yeux fixés sur cet espoir, il réfrène ses désirs et garde toute sa volonté.

C'est encore la morale de Renoncement. Urien et ses compagnons vont dans des pays d'Orient, brûlants de soleil et d'aromates ; ils traversent des déserts, ils visitent de blanches mosquées ; certains soirs, leur vaisseau s'arrête dans des ports embaumés et pleins de musique et les matelots y descendent. Urien et ses amis entendent l'appel des femmes, mais ils ne capitulent pas devant leur conscience. Ils ne veulent goûter ni aux boissons glacées qui apaiseraient leur soif, ni aux fruits rapportés par les marins. Sur la terre des Bactrianes où ils les abordent, la reine les fait prisonniers et refuse de les laisser partir. « Les femmes voulaient nos caresses, raconte Urien, et nous gardaient pour leurs baisers. » Là encore, ils ne veulent pas consentir. La peste enfin qui décime la population, leur permet de reprendre leur route.

Mais leur volonté qui ne s'alimente que d'elle-même et se nourrit de sa propre fièvre, finit par les abandonner. Ils errent tristement sur la mer des Sargasses. L'ennui les accable. Leur barque se traîne au milieu des fucus gélatineux. « L'ennui ! s'écrie Urien, c'est donc vous, mornes études de notre âme, quand autour de nous les splendeurs, les rayons défendus se retirent. Les rayons sont partis, les tentations nous abandonnent; rien ne nous occupe plus, hors nous-mêmes, dans les aurores

désenchantées. — Sur les soleils décolorés tombent les cendres du crépuscule, et les petites pluies de l'ennui sur les grands souffles du désir. Psychologie ! psychologie ! science de toute sa vanité, que l'âme à jamais repousse ! Fruits de cendre où nous eussions mordu ; désirs où se fussent flétries nos gencives; ô tentations déplorées que nous redoutions autrefois ; désirs ! au moins à résister, nos âmes s'occupaient-elles encore ; nous n'avons pas cédé ; nous souhaitions que les désirs s'en aillent, et quand ils sont partis, maintenant, comme l'ennui s'étend sans fin sur la mer grise. » C'est dans ces lugubres contrées qu'Urien rencontre Ellis, cette Ellis qu'il a si longtemps attendue, cette Ellis qui aurait dû être une sœur d'Emmanuèle. Mais il s'est trompé sur son compte. Il s'étonne d'abord de son ombrelle cerise qui tranche si horriblement dans le paysage brumeux. Pourtant, il réserve pour plus tard « la question des inadéquats ». L'ombrelle se retrouve partout. Ah ! comme plus tard la véritable Ellis a raison de lui dire : « Urien, Urien, triste frère, que ne m'as-tu toujours souhaitée ! Pourquoi voulus-tu dans l'ennui recueillir ma fortuite image ? » Ellis a avec elle des livres de philosophie et de morale qu'elle distribue aux matelots. Urien s'emporte contre ces livres qu'il a laissés pour aller vers des actions héroïques.

Enfin, Urien et ses amis abandonnent Ellis atteinte de fièvre et s'approchent des régions polaires. Là, le froid, les maladies, les dures épreuves renforcent leur volonté ; ils pensent approcher du but ; ils errent longuement dans les neiges ; puis, un mur de glace se dresse devant eux. Ils supposent que derrière le mur est le but ; ils redoublent d'efforts ; derrière le mur, il n'y a rien qu'une petite prairie triste qui descend vers une petite mer. Ainsi, c'est pour en arriver là qu'ils ont souffert, qu'ils ont exalté leur volonté, qu'ils ont renoncé à tout. Ils ne peuvent aller plus loin. Et Urien s'écrie : « Nous avons remercié Dieu de nous avoir caché le but, et l'avoir à ce point reculé que les efforts faits pour l'atteindre nous donnassent déjà quelque joie, seule sûre ; et nous avons remercié Dieu de ce que les souffrances si grandes nous faisaient croire à la fin plus splendide. »

Longtemps après *Urien,* André Gide donna *Paludes*. Ce traité satirique est un livre absolument unique dans la littérature. L'ironie en est double ; je veux dire que le lecteur peu attentif verra bien que le livre est dirigé contre la stagnation, mais il ne comprendra pas que l'auteur se moque de son héros autant que celui-ci se moque de ses amis. Il faut considérer séparément ces deux satires qui d'ailleurs s'unissent finalement. Le jeune homme qui écrit *Paludes* raille ceux dont la vie est

médiocre et qui ne songent pas à s'en plaindre. « Travailler à des besognes ridicules, s'écrie-t-il, songez donc ! celles qui ne rapportent que de l'argent ! dans les bureaux ! de la copie à tant la page ! au lieu de voyager ! Il n'a rien vu ; sa conversation est devenue insipide. — Il n'est pas dit qu'il pourra jamais rien faire d'autre avant de mourir. » Il ajoute que si sa vie est médiocre, c'est qu'il l'est lui-même. « Les événements, écrit-il, arrivent à chacun selon ses affinités appropriatives. Chacun trouve ce qui lui convient. Donc, si l'on se contente du médiocre que l'on a, l'on prouve qu'il est à votre taille et que rien d'autre n'arrivera. Destinées faites sur mesure. Nécessité de faire craquer ses vêtements, comme le platane ou l'eucalyptus, en s'agrandissant ses écorces. » Ces existences ne se modifient, ni ne progressent. « Tous nos actes sont si connus qu'un suppléant pourrait les faire, et répétant nos mots d'hier former nos phrases de demain. » D'ailleurs, si ces vies sont malheureuses, elles ne s'en aperçoivent pas, ce qui est le pire de tout.

La seconde critique attaque ce fâcheux souci de prosélytisme qui pousse le héros de *Paludes* à dire tout ce qui précède ; il engage les autres à voyager, à modifier leur vie ; mais il est incapable de le faire lui-même. Il veut entreprendre un voyage, mais il ne peut dépasser Montmorency. Et d'ailleurs, il ne pouvait, dit-il, aller plus loin, car il lui fallait rentrer pour le culte !

C'est d'un état d'âme déjà ancien pour lui qu'André Gide se moque. Il avait déjà, lorsqu'il l'écrivait, modifié sa manière de voir et cela lui permettait de trouver également ridicules « le contrôlé et le contrôleur, celui qui veut ôter les contrôles et celui qui ne sait pas y échapper ». Ce petit traité de la contingence est admirable ; il a le rare mérite de s'occuper d'un sujet entièrement neuf, et de le faire de telle façon, qu'il n'y a plus à y revenir. Je crois qu'il importe de créer le mot *paludisme* pour caractériser la tournure d'esprit de Tityre. Ainsi André Walter s'est éperdument réfugié dans l'étude théologique et l'idée de Dieu, Urien a tout négligé pour atteindre un but illusoire, Tityre n'a pas pu sortir de sa vie médiocre. Chacun de ces trois héros est malade ; leurs maladies semblent diverses, mais au fond, c'est toujours la même. Cette maladie, c'est de ne pas savoir vivre.

Ménalque, c'est encore Walter et Urien, peut-être, mais Walter et Urien définitivement guéris. C'est un Urien qui, au lieu de mettre Dieu dans un avenir lointain, serait en perpétuelle communion avec lui et ne le séparerait d'aucune minute de sa vie. « Ne souhaite pas, Nathanaël, dit-il, trouver Dieu ailleurs que partout. — Nathanaël, ne distingue pas

Dieu de ton bonheur. » C'est un Urien qui ne renoncerait pas et goûterait avec joie aux femmes des ports, aux boissons, aux fruits des matelots. Il me semble qu'on peut résumer brièvement l'enseignement de Ménalque (comme tout résumé, celui-ci est un peu arbitraire, et Ménalque enseigne encore bien autre chose, mais il faut savoir se borner). Vivre est le premier bonheur ; pourtant, il faut s'en apercevoir. Les existences recluses et monotones ne le savent pas ; car pour avoir le sentiment de *vivre,* il faut sentir. Et quand chaque aspect de la vie devient pour nous une habitude, une chose presque personnelle, si connue qu'elle semble faire partie adhérente de notre moi, il est impossible de sentir. Il faut donc voyager sans cesse, modifier sa vie de telle sorte que chaque minute soit pour nous comme une révélation, l'impression d'une chose absolument nouvelle. Cela ne peut encore s'obtenir si l'on n'a pas la ferveur, c'est-à-dire la joie lyrique d'exister et de trouver beau chaque aspect parce qu'il est un peu de l'universelle vie. Ménalque dit encore qu'il ne faut pas vivre dans le passé ou l'avenir, mais seulement dans le présent. « Crois-tu pouvoir, dit-il, en cet instant précis, goûter la sensation puissante, complète, immédiate de la vie, — sans l'oubli de ce qui n'est pas elle ? L'habitude de ta pensée te gêne ; tu vis dans le passé… dans le futur, et tu ne t'aperçois de rien spontanément. — Nous ne sommes rien, Myrtil, que dans l'instantané de la vie ; tout le passé s'y meurt avant que rien d'à venir y soit né. — Instants ! tu comprendras, Myrtil, de quelle force est leur présence ! Car chaque instant de notre vie est essentiellement irremplaçable, sache parfois t'y concentrer uniquement. »

Les Nourritures Terrestres sont divisées en huit livres : tous célèbrent les beautés de la terre. Dans le premier, le poète raconte : « Tandis que d'autres publient ou travaillent, j'ai passé ces trois années de voyage à oublier au contraire tout ce que j'avais appris par la tête. Cette désinstruction fut lente et difficile ; elle me fut plus utile que toutes les instructions imposées par les hommes, et vraiment le commencement d'une éducation. » Il donne à Nathanaël des maximes pour vivre et l'engage à assumer le plus d'humanité possible (admirable formule goethienne !). Il lui parle ensuite de ces temps troubles où, lassé de la vie, sans force, il passait son temps dans l'ennui et la somnolence. Une maladie, la convalescence, les voyages et l'enseignement de Ménalque lui ont fait oublier sa tristesse et s'intéresser passionnément à la vie. Puis il parle des attentes en une page admirable, émouvante, large et musicale, comme les plus beaux poèmes.

Il célèbre dans le second livre les nourritures et les instants. Il

chante :

> Je m'attends à vous, nourritures !
> Ma faim ne se posera pas à mi route ;
> Elle ne se taira que satisfaite ;
> Des morales n'en sauraient venir à bout
> Et de privations je n'ai jamais pu nourrir que mon âme.

L'émotion de plus en plus ardente et précipitée, débordante de page en page se dissémine au troisième livre en impressions de voyage, en notes prises à Rome, à Florence, à Syracuse, à Naples, etc. Ensuite, il chante les jardins et les beaux mouvements des vagues.

Si parmi tant de beaux passages, il me fallait faire un choix (moyen que désavoue Ménalque), je crois que je préférerais le quatrième livre. Il renferme le récit de Ménalque qui est un des plus admirables morceaux de prose française que je sache, — prose noble, éloquente, passionnée, sublime comme du Chateaubriand. Je voudrais citer en entier ce récit :

> Je traversais des villes, et ne voulus m'arrêter nulle part. Heureux, pensai-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. Je haïssais les familles, les foyers, tous lieux où l'homme pense trouver un repos — et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées — tout ce qui compromet la justice ; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver tout entiers disponibles… Chaque jour, d'heure en heure, je ne cherchais plus rien qu'une pénétration toujours plus simple de la nature. Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même. Le souvenir du passé n'avait de force sur moi que ce qu'il en fallait pour donner à ma vie l'unité : c'était comme le fil mystérieux qui reliait Jason à son amour passée, mais ne l'empêchait pas de marcher à travers les plus nouveaux paysages. Encore ce fil dût-il être rompu… Palingénésies merveilleuses ! Je savourais souvent, dans mes courses du matin, le sentiment d'un nouvel être, la tendresse de ma perception…
>
> Je haïssais la lassitude que je savais faite d'ennui et voulais que l'on profitât de la diversité des choses.
>
> Certes, jamais aucune gloire ne vous vaudra, adolescence de nos cœurs ! — Aspirant tout avec délices, en vain cherchions-nous à lasser nos désirs : chacune de nos pensées était une ferveur ; sentir avait pour nous une âcreté singulière. — Nous usions nos splendides jeunesses attendant le bel avenir, et la route y menant ne paraissait jamais assez interminable, où nous marchions à grands pas, mordant les fleurs des haies qui remplissent la bouche d'un goût de miel et d'exquise amertume.
>
> Ne croyez pas que mon bonheur soit fait à l'aide de richesses ; mon cœur sans nulle attache sur la terre est resté pauvre, et je mourrai facilement. Mon bonheur est fait de ferveur. Je sais des jours où me répéter que deux et deux

faisaient encore quatre suffisait à m'emplir d'une *certaine* béatitude, — et la simple vue de *ma* main sur la table. À travers indistinctement toute chose, j'ai éperdument adoré.

Dans le même livre, les amis de Ménalque chantent les fruits, les voluptés et les désirs. « Désirs, beaux désirs, dit Hylas, — je vous apporterai des grappes écrasées ; j'emplirai de nouvelles fois vos énormes coupes ; mais laissez-moi rentrer dans ma demeure et que je puisse encore, quand vous dormirez dans l'ivresse, me couronner de pourpre et de lierre, — couvrir le souci de mon front sous une couronne de lierre. »

Puis c'est le livre de la ferme, « la pluvieuse terre de Normandie, campagne domestiquée », le voyage en diligence, les auberges ; le poète chante toutes les portes de la ferme, les granges, les greniers, la laiterie, l'étable, le fruitier, le pressoir, la distillerie, les remises… « La dernière porte ouvrait sur la plaine... »

Dans le livre de Lyncéus, André Gide célèbre les sources, les soifs étanchées, les sommeils, les couches, les demeures. « Nathanaël, dit-il, parfois, me retinrent d'étranges demeures. Il y en eut au milieu des forêts, il y en eut au bord des eaux, il y en eut de spacieuses. — Mais sitôt que par l'habitude, je cessais de les remarquer, que je n'étais plus étonné d'elles, requis par l'offre des fenêtres, et que j'allais commencer à penser, je les quittais. » Puis il parle des villes, des cafés ; il note l'émotion d'une minute, faite de tant d'impressions confuses et coordonnées.

Dans les deux derniers livres, ce sont encore des notes de voyage, des fragments sur Alger, Biskra, Chetma, Blidah, Touggourt ; il célèbre les oasis, les caravanes, le désert, les insomnies. Enfin, dans l'envoi qui clôt les *Nourritures,* il engage Nathanaël à s'émanciper de son livre. « Jette mon livre, dis-toi bien que ce n'est là *qu'une* des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, — aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu ne sens qu'en toi-même, et crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres. »

Tel est ce livre admirable et singulier. Ce qu'il recommande, c'est l'optimisme et l'amour de la vie, un amour profond, nouveau, qu'il serait impossible de trouver dans aucune autre littérature. Je sais que ce sentiment est à peu près général parmi les jeunes écrivains. Mais aucun ne l'avait encore manifesté avec l'éclat et la divine beauté de M. André Gide. Louerai-je chez ce poète un don précieux de toujours renouveler ses sujets, d'évoluer sans cesse vers le mieux, dirai-je avec quelle harmo-

nie le fond s'accorde avec la forme ? Sans plus insister, il me suffit de reconnaître en lui un grand écrivain. — Je sais de nombreux esprits qui ont été bouleversés par les *Nourritures Terrestres,* et moi-même, j'en ai fait mon évangile. Tout ce que je dirai de mon admiration sera trop faible en face de ce que je sens. J'ai voulu pourtant indiquer ce livre comme le signe d'un admirable renouveau littéraire. Par delà Ménalque, on voit Goethe, Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand. De beaux temples vont s'édifier vers la Beauté. Nous attendons maintenant avec une profonde et joyeuse espérance ceux qu'André Gide construira.

P.S. — J'aurais voulu dire plus longuement la physionomie littéraire de M. André Gide. Le peu d'espace et mon inhabileté m'en ont empêché. Mais aux lecteurs curieux d'une étude plus complète, je signale l'article parfait écrit par M. Henri Ghéon sur André Gide, dans le *Mercure de France* de mai.

407-XXII-7 **LÉON BLUM**

(*La Revue blanche,* n° 98, 1er juillet 1897, pp. 77-9)

Les Livres

André Gide, Les Nourritures terrestres

Les Nourritures terrestres, annoncées dans la postface de *Paludes,* rappellent surtout, dans le ton et dans l'apparence, *Les Cahiers d'André Walter* ; c'est un nouveau moment d'autobiographie, toujours éparse et poétique, mais plus grave, plus étrange, et dont le charme plus tenace est peut-être plus difficile à pénétrer. On y trouve des maximes, des pensées, des récits et des poèmes, et, pour convaincre le disciple imaginaire qui l'écoute, l'auteur des *Nourritures* n'a négligé aucune forme littéraire de persuasion.

Il y a toujours eu, en M. Gide, un grand écrivain. Pourtant chacun de ses livres vient révéler à son tour une perfection plus secrète et plus sûre de la forme. Je n'imaginais rien qui fût mieux écrit que *Paludes,* et je ne puis ne pas préférer les *Nourritures*. Les qualités du style assurément n'ont pas changé. On retrouvera la même exactitude, la même force serrée et approchée, jointe à une fluidité limpide et insensible de l'usage, ce mélange de dons presque opposés qui semblent faire de chaque phrase de M. Gide un mélange d'éléments contraires, et laissent l'expression la plus précise et la plus solide de la pensée comme baignée d'un air

vaporeux et matinal. Mais la beauté de la forme me paraît ici plus intime que jamais, plus cachée, obtenue par des moyens moins sensibles. Elle semble l'effet d'une déviation presque insensible de la phrase, du choix ténu d'une épithète, du changement insensible et nécessaire d'un mot.

On peut d'ailleurs imaginer combien dans ce livre austère et passionné, changeant comme les moments de la même vie ou comme les aspects de la même pensée, peuvent varier le ton et l'accent. Car les *Nourritures* sont un poème tout à la fois lyrique, satirique et abstrait qui parfois fait songer aux *Pensées,* parfois rappelle le ton d'un Arnauld ou d'un Nicole, évoque tantôt l'éclat lucide et transparent de la poésie du Nord, tantôt la richesse enflammée des images orientales, et que traversent soudain, comme la chanson des amoureuses et des bouffons dans les comédies de Shakespeare, les poèmes les plus brisés, les plus étranges et les plus significatifs.

De cette richesse lyrique et sentimentale il est facile d'extraire un système précis et cohérent d'idées nettes. Dans ce livre de poésie philosophique, il y a une philosophie. On peut la poser, la coordonner, la critiquer peut-être, mais en se souvenant toutefois qu'elle n'est pas définitive et en la sentant, comme elle est, pleine de réserves, d'attentes et d'oscillations. Il y a des esprits dont l'évolution n'est jamais régulière ou définitive et chez qui l'amour est impérieux de toujours compléter leur œuvre et parfois de contrarier leur action. Je ne sais si, par un mouvement de remous, la prochaine œuvre de M. Gide ne pourra sembler une satire ou une négation apparente de celle-ci. C'est qu'à aucune de ses œuvres, M. Gide ne s'arrête fixé ou satisfait. Pleine du passé, chacune est grosse d'un autre avenir. On sent aux dernières pages, M. Gide détaché déjà de l'œuvre achevée et tourné vers celle qu'il médite et qu'il conçoit.

Si le *naturisme,* comme je le crois, n'est qu'une revendication du droit au lyrisme, un retour aux conceptions les plus larges de la nature et de la vie, et, par opposition aux théories individualistes ou mystiques, l'affirmation d'un panthéisme romantique et concret, *Les Nourritures terrestres* sont bien un livre naturiste, et, quand un jour on cherchera les inspirateurs et les chefs de cette renaissance inattendue, il faudra nommer M. Gide. Je suis loin de voir en lui une force isolée éclose un jour dans la littérature ; mais il a donné certainement, à un état d'esprit nouveau et qui croît chaque jour, sa plus forte expression poétique ou abstraite. L'amour et la science des classiques anciens, la philosophie universelle et *naturaliste,* au sens des Ioniens ou des panthéistes du moyen âge, et, comme l'a dit M. Gide lui-même, l'optimisme éperdu où conduit la mé-

ditation d'un Leibnitz ou d'un Goethe, voilà des mots trop forts, trop généraux, que je ne me soucie ni de concilier, ni de justifier, mais où je vois les plus fortes assises de ce système de pensée. Est-ce bien, d'ailleurs, un système de pensée ? J'aimerais mieux dire une forme de sensibilité, mais consciente, et approuvée par la raison. Il y a dans les *Nourritures* l'exaltation d'une sensibilité plutôt qu'un effort systématique de l'entendement. Mais n'est-il pas légitime d'appuyer sur la solidité flatteuse d'un système nos plus chères habitudes d'émotion ?

M. Gide, qui s'adresse à un disciple confiant, avec tout l'ascendant du monologue, et l'autorité des phrases achevées, a certainement le beau rôle, et, quand on affirme seul, on a presque toujours raison. Il n'y a qu'une épreuve aux méthodes et aux systèmes, c'est l'épreuve de la vie, et il ne leur suffit pas d'être logiques ou charmants, dès qu'ils prétendent guider, et non pas seulement persuader ou convaincre. On peut penser qu'en faisant parler Nathanaël, ou surtout en le faisant agir selon l'enseignement qu'il a reçu, M. Gide eût pu prouver davantage. C'est possible, et pourtant j'incline à penser qu'il n'eût plus rien prouvé du tout. Il n'y a pas de système qui soit à l'abri des circonstances et que le détail de la vie ne puisse disjoindre ou recouvrir. Presque tous les systèmes sont justes quand on les affirme, et aucun ne suffit quand on les éprouve. Éprouver, ce n'est pas le rôle de celui qui pense, mais de celui qui critiquera. Les métaphysiciens ont affirmé à eux tout seuls et dans la continuité isolée de leur pensée ; ils n'avaient pas à se soucier des conséquences individuelles ; l'erreur ou le malheur pratique d'un disciple ne devait pas monter jusqu'à eux. Ce sont les soucis et le rôle de l'adversaire. Quand on expose l'optimisme, on écrit les *Nouveaux Essais sur l'Entendement* ; quand on l'attaque, on écrit *Candide*.

Il ne faut donc pas reprocher à M. Gide le ton tranchant et passionné des affirmations exaltées. Peut-être, un jour, écrira-t-il le *Paludes* des *Nourritures terrestres* ; mais ce sera un autre jour. Il ne faut pas non plus se méprendre au désordre apparent et poétique de la pensée. Son unité est involontaire, mais réelle ; elle n'est pas dans la composition, mais elle est dans la conception, ce qui est mieux. Les pièces démontées d'une charpente ne sont pas des matériaux épars.

Je disais ici même, ces derniers mois, que *Paludes* pourrait bien être le *Werther* d'une génération d'intellectuels et de lyriques. Les *Nourritures* toucheront sous doute une génération plus jeune, et je ne serais pas étonné qu'avec l'admiration et l'enthousiasme des jeunes gens, pour qui sans doute son livre fut écrit, M. Gide rencontrât la défiance, presque

l'inintelligence de nos contemporains et de nos aînés. Cette autobiographie lyrique, cette pensée à la fois décidée et provisoire, pourront surprendre ou décevoir. Mais il y a plus de formes esthétiques de la vie que ne le croient certains de nos amis, et même il n'y a pas de forme de la vie d'où l'on ne puisse extraire de l'émotion et de la beauté. Certains classiques étroits de la forme trouveront aux *Nourritures* de l'exaltation et du désordre, mais les vrais classiques d'une époque ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Je songe, je ne sais pourquoi, et le rapport est lointain, à cette anecdote de Boileau écoutant avec dédain et supériorité la lecture des *Caractères*. Boileau ou La Bruyère, quel est le vrai classique des deux ? Pour moi, je sens avec joie la littérature sortir de son ornière inutile, marcher au grand air, découvrir enfin la vie, chercher sous toutes les apparences, de la joie, de la beauté, de la justice, tout ce qui constitue l'harmonie et l'unité. Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout, c'est la première phrase des *Nourritures*. Et tout ressemble en ce monde à la maison de Philémon, comme l'a dit Shakespeare : on trouve toujours Jupiter sous le chaume.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

Importante vente aux enchères, par Piasa (experts Th. Bodin et Emm. Lhermitte), de *Livres et manuscrits (Collection de Monsieur et Madame X et à divers)* à l'hôtel Drouot-Richelieu le mercredi 20 février dernier. À côté de quelque vingt-cinq livres précieux – la plupart en éditions originales, enrichis d'envois autographes, dans de belles reliures –, on relevait au catalogue, sous les n°s 99 à 115, près de cent cinquante lettres autographes (à Félix Bonafé [55 lettres 1944-1950], Jacques Drouin, Marcel Drouin, Louis Fabulet, Jacques Festy, Paul Fort, Michel Levesque, Robert Levesque, Louis Le Sidaner, Rachilde, Jean-Paul Trystram, Jeannie Valéry, Alfred Vallette et d'autres destinataires non identifiés), ainsi qu'un ensemble de 28 lettres de Madeleine Gide à Jeannie Valéry et Paule Gobillard. Voici, communiqué par un Ami qui a pu le copier sur l'original, le texte complet de la lettre à Jeannie Valéry, datée du 28 avril 1946, sur la mort de sa sœur Paule Gobillard (2 pp. in-8, n° 114 du catalogue, qui la cite partiellement) : « *Chère amie, / Ce n'est qu'hier soir que, tout incidemment, j'ai appris votre nouveau deuil – qui me consterne. De retour depuis huit jours, j'ai dû remettre la visite que je me proposais de vous faire : les deux jours de traversée en avion (qui a dû, pour survoler le mauvais temps, s'élever plus haut que de coutume) m'ont fatigué le cœur et les étages à monter me sont strictement interdits*

jusqu'à nouvel examen médical. Sans nouvelles de vous, de votre sœur, j'espérais tant la retrouver en état de santé meilleure. J'avais pour Paule une vive et tendre amitié, qui n'avait fait que s'approfondir avec les années ; je ne me console pas de l'avoir si peu vue, ces temps derniers – de ne pouvoir plus la revoir. Et je songe à votre chagrin bien tristement. / Avec vous de tout cœur, / André Gide. »

Offerte dans la même vente, sous le n° 79, une lettre autogr. de *Paul Claudel* à *Henri Massis,* datée de *New York, 17 janvier 1930,* 4 pp. in-8 montées sur onglets, reliées maroquin bordeaux, plats de soie moirée pourpre, sous étui (rel. signée Devauchelle), estimée 1000/1500 € (adjugée 2500 € hors frais), est une « violente dénonciation d'André Gide » ; quoique cette lettre soit bien connue (publiée en janvier 1961 dans la revue *Itinéraires*), le catalogue en cite de larges extraits : « *Mon cher Massis, J'ai bien reçu votre étude sur Gide que j'ai lue avec beaucoup d'intérêt et que j'approuve complètement. L'aptitude de Gide à déformer et à* invertir *tout ce qu'il touche est bien caractérisée par le sens qu'il donne à ma phrase. Les ouvrages du personnage sont la meilleure preuve que "le mal ne compose pas", car rien n'est plus mal fichu et tient si peu ensemble que les pièces anatomiques disjointes et faisandées qu'il s'efforce de coller l'une à l'autre. En fait de* verdeur, *je n'en vois pas d'autre que celle des cadavres. Gide est un danger public et je vous félicite d'avoir eu le courage de le signaler. S'il y avait une justice, il y a longtemps qu'il devrait être au bagne. L'influence pervertissante de Gide ne cesse de se répandre et je reçois à ce sujet des détails navrants.* […] *J'ai été sur le point moi-même à plusieurs reprises de prendre la plume pour dire de ce que je pense de cet ignoble individu, le type accompli à la fois du tartufe et de l'exhibitionniste. Si quelqu'un mérite l'intérêt, ce n'est pas lui, ce sont les malheureux parmi lesquels il propage librement ses doctrines.* » Claudel avait renoncé à cette dénonciation, pour ne pas avoir à « *lire ou relire un tas de bouquins cadavériques dont le maniement serait suffocant pour moi ; 2° il me faudrait montrer comment Gide est l'aboutissement logique du protestantisme et de la "liberté de conscience".* […] *Ce qui m'a toujours frappé chez Gide, c'est le caractère inhumain, sans âme, de ce qu'il écrit, et qu'on retrouve chez tous les invertis et démoniaques : Voltaire par exemple et Choderlos de Laclos. Comme vous avez eu raison de signaler le diabolisme de Gide !* […] *A ces démoniaques j'ajouterais volontiers pour ma part un autre nom, celui de Goethe (qui semble bien avoir pratiqué les mœurs de Sodome – il y a à ce sujet des passages caractéristiques*

dans sa correspondance). De là le caractère sec et sans âme *de sa littérature. L'histoire de Faust est vraie. Il y a eu un moment de sa vie où il a vendu son âme au diable. C'est gênant, et aucune intelligence, aucune science ne peuvent remplacer cet organe indispensable ! Le jugement de Barbey d'Aurevilly sur ce sinistre pantin est* admirable. […] *Benjamin Constant avec une perspicacité admirable avait dit la même chose un siècle auparavant. Il appelait Goethe un Voltaire sans esprit.* […] *Vous qui êtes si clairvoyant pour Gide, comment pouvez-vous être aussi aveugle sur un empoisonneur encore pire, je parle de Charles Maurras, ce fanatique obtus rabâchant sans fin les mêmes inepties dans un patois de marchand de marrons !* […] »

TRADUCTION

André Gide, *La Pasión moral (Ensayos escogidos).* Traducción, selección y prólogo : Glenn GALLARDO. México : Universidad Nacional Autónoma de México, coll. « Poemas y Ensayos, Grandes Ensayistas », 2007. Vol. br., 19 x 12 cm, 313 pp., ach. d'impr. avril 2007, tir. 1000 ex., ISBN 978-970-32-2918-5. [Trad. *espagnole* d'un choix d'essais : *De l'influence en littérature, Le* De profundis *d'Oscar Wilde, Les dix romans français que…, Paul Valéry, Goethe, Théophile Gautier et Charles Baudelaire, Quelques écrits récents de Thomas Mann, Rimbaud, Printemps, Ma mère, Acquasanta, Joseph Conrad, Antonin Artaud, L'enseignement de Poussin, Justice ou charité, Courage, Vérité, Les limites de l'art, L'œuvre de Robert Browning, Préface au* Théâtre *de Shakespeare, Interview imaginaire, Jules Romains,* La Vie unanime, *Découvrons Henri Michaux, Dostoïevsky d'après sa correspondance.* Précédée d'une préface du traducteur : « Una escritura viviente », pp. 7-16.]

Varia

EN LISANT… *** Gertrude Stein, quoique originaire des États-Unis, fut un personnage bien parisien du premier quart du XXe siècle. Ainsi connut-elle Picasso, et Matisse, Diaghilev et Cocteau (qui débutait), Max Jacob et Apollinaire, Hemingway et Marie Laurencin. Tout cela, elle le raconte dans *Autobiographie d'Alice Toklas* (*What is remembered,* by Alice Toklas [Holt, Ribehart and Winston, New-York, Chicago, San Francisco, 1963), qui est en réalité une autobiographie de Gertrude Stein traduite de l'américain par Bernard Faÿ. On y trouve justement de Bernard Faÿ « qui disait qu'il avait connu dans sa vie trois esprits supérieurs qui étaient Picasso, Gertrude Stein et André Gide ». [H. H.]

LE CHALET DE MENTHON *** L'Académie Salésienne (Annecy) vient de publier le tome 115 (2008) de ses *Mémoires et documents,* consacré à l'*Histoire de Menthon-Saint-Bernard* et dû à la plume de Constant de Bortoli. A la page 446 de cet ouvrage on peut lire, à propos d'André Gide : « D'autres lettres [à sa mère] décrivent sommairement qu'il habitait une maison construite sur un chemin descendant vers le lac : sa chambre était la seule de l'étage à être tournée vers l'est et elle ne possédait qu'une seule fenêtre. À l'aide de ces renseignements nous avons pu trouver cette maison. Le chemin était l'actuelle route des Bains et la maison appartenait à la famille Varay. Une des descendantes de cette famille, Mlle Claudie Varay, nous a confirmé que ses parents avaient bien logé André Gide pendant quelques mois à la fin du 19e siècle. Gide écrivait alors *Les Cahiers d'André Walter* […]. Il est probable que Gide était surtout venu dans la région annécienne pour y retrouver une jeune femme qu'il avait connue à Paris et qui travaillait alors à l'hôpital d'Annecy (cf. l'ouvrage de

Justinien Raymond, *La Haute-Savoie dans la IIIe République,* 2 vol., éd. Champ Vallon, 1984, fin de la note 1 p. 410). […] Ce rappel du séjour de Gide à Menthon nous permet de constater qu'il y avait alors à Menthon, dès la fin du 19e siècle, une amorce de tourisme chez l'habitant. Les locations de meublés trouvent sans doute leur origine dans ces premiers essais. » Nous laisserons à Justinien Raymond la responsabilité du roman entre Gide et une employée de l'hôpital d'Annecy… Quant aux découvertes de M. Constant de Bortoli relatives à l'habitation de Gide à Menthon, tout en le remerciant d'avoir bien voulu nous désigner la maison Varay, nous nous permettons de ne pas être totalement convaincue. En effet, si la maison Varay est bien l'une des quelques constructions existant déjà dans le village à l'époque de Gide, si elle possède bien une chambre « qui n'a qu'une fenêtre au levant », si le toit surplombe bien un « jardin » qui devait être – et est encore – « charmant », on ne voit pas exactement à quoi correspondent les « terrasses de plain-pied » évoquées par l'écrivain, cette habitation est plus éloignée de l'ancien établissement thermal que les 30 mètres annoncés par lui (quand bien même il en aurait un peu exagéré la proximité), et surtout elle n'a absolument rien d'un « chalet […] en sapin ». La réponse de Mlle Varay pourrait être due à un mauvais souvenir – oh combien gratifiant ! – ou au désir de ne pas décevoir son interlocuteur. Quoi qu'il en soit, les recherches de M. de Bortoli prouvent que le séjour de Gide à Menthon (qui ne s'appelle Menthon-Saint-Bernard que depuis 1943) intéresse encore les Menthonnais, et cet état de fait ne doit pas, nous semble-t-il, laisser indifférents les Amis d'André Gide. *Ci-contre, une vue de l'état actuel de la « maison Varay » à Menthon-Saint-Bernard.*

[G. C.]

COLPACH *** Les actes du colloque international *Colpach, un petit noyau de la future Europe,* organisé les 13 et 14 juillet 2007 par le Cercle des Amis de Colpach et par son secrétaire, Cornel Meder, ont été publiés dans les n°s 2 et 3 (25e année) de la revue *Galerie* dirigée par Cornel Meder. Ces deux numéros, abondamment illustrés et documentés, évoquent toutes les facettes de l'action d'Aline et d'Émile Mayrisch, aussi bien dans le domaine social qu'industriel, politique et littéraire. Ils sont disponibles, au prix de 15 euros chacun, auprès de Cornel Meder, 69 rue Prinzenberg, L – 4650 Niederkorn.

AVIS AUX BIBLIOPHILES *** À vendre, *La Symphonie pastorale* (déc. 1919) et *Le Retour de l'Enfant prodigue* (1912), envois autogr. de Gide à Paul-Hyacinthe Loyson, très belles reliures. Faire offre à M. Olivier Perret, Cité-Ouest 23, 1196 Gland, Suisse / pontiacblues@freesurf.ch

UN AUTOGRAPHE DE PAUL CLAUDEL *** Le 20 février dernier a eu lieu, à l'Hôtel Drouot (Piasa, comm.-pr.), la vente d'une lettre manuscrite inédite de Paul Claudel à Henri Massis, de quatre pages, dont voici quelques extraits que citait *Le Point* dans son numéro du 14 février (p. 164). Le papier à lettre porte l'en-tête « Ritz Tower, Park Avenue & Fifty-Seventh Street, New York » : « *New York le 17 janv. 30 / Mon cher Massis / J'ai bien reçu votre étude sur Gide que j'ai lue avec beaucoup d'intérêt et que j'approuve complètement. L'aptitude de Gide à déformer et à* invertir *tout ce qu'il touche est bien caracté[ristique ?] […]. S'il y avait une justice, il y a longtemps qu'il devrait être au bagne. […] Cet ignoble individu, ce type accompli à la fois du tartufe et de l'exhibitionniste […].* » Dans la foulée, Claudel dénonçait aussi les « *démoniaques* » tels que Voltaire, Choderlos de Laclos et même Goethe, dont on sait l'estime que Gide leur portait. [A. G.]

GIDE EN TURQUIE *** Invité à donner une conférence à un colloque organisé par le professeur Cengiz Ertem à Ankara, sur le thème: « Pourquoi la littérature ? », le 8 mai 2008, pour fêter le 20e anniversaire de sa revue « *Littera* » consacrée à la littérature française, Alain Goulet y a exposé sa conception de la création romanesque à partir de grands romanciers, dont l'exemple d'André Gide qui savait qu'« on n'écrit pas les livres qu'on veut ». Rappelons que le n° 8 de la revue, paru en 1998, contenait les actes du colloque « Figures d'André Gide » de 1997. Quelques exemplaires en sont encore disponibles et peuvent être demandés à : Prof. Cengiz Ertem, Metro Ya_am Sitesi 4D Blok Daire 1, 366. Sok. Güzelkent-Eryaman/Ankara-Turkiye (Turquie) Tel : 0090 (312) 279 20 34; Portable : 0 539 436 50 18; Fax : 0090 (312) 250 37 52, < ertem@hacettepe.edu.tr > [A. G.]

[Notes rédigées par Georgette Chevallier, Alain Goulet, Henri Heinemann et Claude Martin.]

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2008

Membre fondateur : *Bulletin* + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : *Bulletin* + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au *Bulletin* seul	28 €
Abonné étranger	36 €

Règlements :

par virement ou versement au
CCP PARIS 25.172.76 A
(La Banque Postale, Centre de Paris,
IBAN : FR62. 2004.1000.0125.1727.6A02.009,
BIC : PSSTFRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
et envoyé au Trésorier :
M. Jean Claude
Association des Amis d'André Gide
3 rue du Chemin blanc
B. P. 53741
54098 Nancy Cédex
< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,
Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy
IBAN : FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,
Code SWIFT : BPLMFR2M)

Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133
Imprimé par Compo-System — 480, route de la Glande, 69760 Limonest
Composition et mise en page : Claude Martin
Directeur responsable : Pierre MASSON Dépôt légal : Octobre 2008